MARIE BONAPARTE

CINQ CAHIERS

écrits par une petite fille
entre sept ans et demi et dix ans

ET LEURS COMMENTAIRES

I

1939
PARIS

Pour Ernest Jones,
notre Président aux activités
multiples,
et pour Katherine Jones,
sa compagne,

ces pages émanées d'un lointain
passé
et leur écho tant d'années après,
avec l'expression
de toute mon amitié.
30 Juin 1939, à Londres.
Marie Bonaparte

Presented by
Dr. ERNEST JONES
(Bequest—February, 1958)

Il a été tiré de cet ouvrage 530 exemplaires numérotés,

dont 3 exemplaires sur Japon impérial, numérotés de I à III;

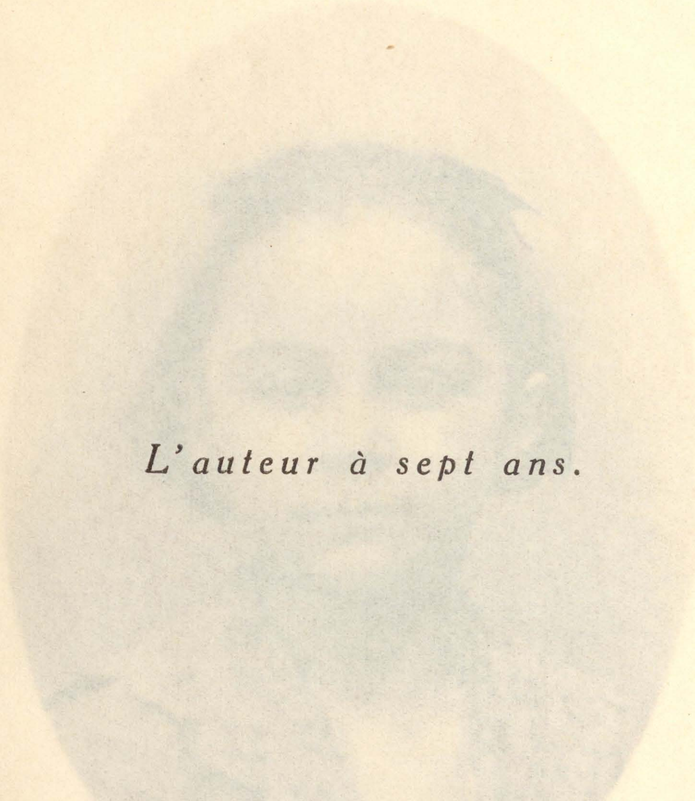
3 exemplaires sur Japon nacré, numérotés de IV à VI;

24 exemplaires sur pur fil Lafuma, numérotés de VII à XXX;

500 exemplaires vélin, numérotés de 1 à 500.

EXEMPLAIRE N° X





L'auteur à sept ans.

MARIE BONAPARTE

CINQ CAHIERS

écrits par une petite fille
entre sept ans et demi et dix ans

ET LEURS COMMENTAIRES

IMPRIMÉ POUR L'AUTEUR
PARIS 1939

INTRODUCTION

Je trouvai, après la mort de mon père, survenue le 14 avril 1924, ces cinq cahiers parmi ses papiers. Je les lus, et en reçus l'impression étrange que, bien qu'écrits par moi, j'en avais perdu tout souvenir. Je ne pus, même alors, en les relisant en entier, me rappeler en avoir écrit une seule ligne, bien que d'autres cahiers, conservés aussi par mon père, écrits à la même époque, et contenant le récit de « *Souvenirs* » de ma vie d'enfant (tels que le cortège de la Mi-Carême ou le départ de mon père du Havre pour l'Amérique), m'étaient restés présents à la mémoire, et qu'en les relisant, je m'y reconnaissais.

L'énigme de ce phénomène et du contenu même de ces cahiers, contenu d'allure fantastique, absurde et grotesque par endroits, m'irritait. Et comme, au chevet de mon père, au cours de la longue et cruelle maladie dont il devait mourir, j'avais lu l'« Introduction à la psychanalyse » de Freud, l'énigme des petits cahiers fut l'un des facteurs, ajouté à d'autres, qui me poussa, après la mort de mon père, à demander à Freud une psychanalyse.

Ainsi, durant plusieurs années, plusieurs mois par an, j'allai à Vienne. Mais c'est au bout de trois semaines d'analyse que le thème principal qui forme le fond de ces cahiers fut découvert par Freud. Non point sur le texte de ceux-ci, que je ne lui avais pas encore lu, mais sur un rêve. J'opposai d'abord une grande résistance à cette découverte, et mes rêves des nuits suivantes tendaient tous à représenter Freud comme un esprit systématique et sans critique, cherchant à appliquer à tout le monde indifféremment les mêmes clichés stéréotypés. Mais je dus bientôt me rendre à l'évidence, tous mes souvenirs inconscients convergeant dans le même sens.

Cependant, je ne retrouvai jamais le souvenir conscient de ces scènes

primitives reconstruites par Freud. Mais l'un des protagonistes de mon « épopée » infantile vivait encore, vieillard à l'esprit simple et primitif, plein d'allant et de verdeur malgré ses quatre-vingts ans. Je formai le projet de tâcher d'obtenir de lui confirmation ou infirmation de ce qui avait été inféré à son sujet par Freud, et l'on verra, par la note de la page 67, à quel point ce témoignage extérieur fut positif.

***

Il me faut tracer à présent une esquisse du milieu où je naquis et grandis, et où se passèrent les scènes et se déroulèrent les émois qu'évoquent ces cahiers.

J'étais la fille du Prince Roland Bonaparte et de Marie-Félix Blanc. Mon père était né en 1858, ma mère en 1859. Mon père était fils de Pierre Bonaparte (fils de Lucien Bonaparte frère de Napoléon Ier) et de Justine-Eléonore Ruflin, fille d'un ouvrier métallurgiste, me disait-on, d'autres disent d'un plombier, parisien. Ma mère était la fille de François Blanc, créateur du Casino de Monte-Carlo, lequel avait fondé sa fortune, et de Marie Hensel, d'origine très humble également, et allemande, puisqu'elle était de Friedrichsdorf, village peuplé par des émigrants français, lors de la révocation de l'édit de Nantes, émigrants depuis germanisés.

Mes parents s'étaient mariés en 1880. Ma mère avait vingt ans, mon père vingt-deux. Ma mère était impatiente d'avoir un enfant, mais je ne naquis qu'en 1882. Je vins au monde le 2 juillet à Saint-Cloud, dans la petite villa du 7 de la rue du Mont-Valérien qu'ils habitaient. Ma naissance fut difficile, ma mère fut trois jours dans les douleurs et il fallut l'accoucher au forceps. Je naquis en état de mort apparente, et le professeur Pinard, qui avait accouché ma mère, m'a appris qu'il lui fallut me faire pendant trois quarts d'heure la respiration artificielle pour me ramener à la vie.

Il me dit aussi que ma mère était tuberculeuse, ce dont je me doutais, et qu'elle eut à plusieurs reprises, au cours de sa grossesse, des hémoptysies.

Un mois après ma naissance, le 1er août, le soir de son premier lever, ma mère mourait subitement, sans doute d'une embolie. Mon père ne devait pas se remarier, mais appeler auprès de lui sa mère, veuve depuis un an, qui allait m'élever. Mes autres grands parents étaient morts.

Vu la débilité de ma mère, et la mode qui n'était pas alors de nourrir son enfant, on avait pris pour moi, dès ma naissance, une nourrice. C'était une paysanne de la Nièvre, âgée d'environ vingt-sept ans, Rose Poulet. Elle me nourrit, paraît-il (et le témoignage de l'analyse le confirme) au-delà d'une année, bien que des histoires de bouillies précoces et clandestines aient circulé dans la maison. Nounou devait rester auprès de moi jusqu'à mes trois ans passés, et n'être renvoyée qu'alors pour des propos impertinents tenus à ma grand-mère. Nous avions alors quitté Saint-Cloud, où j'étais restée jusqu'au printemps de 1885, peu avant mes trois ans, pour venir habiter Paris, au 22 Cours la Reine. Nounou fut remplacée auprès de moi par une charmante et douce bonne belge, Lucie. Lucie, qui était mariée, fut renvoyée à son tour lorsque j'avais entre quatre et cinq ans, pour « légèreté » avec le piqueur corse de mon père, Pascal, ce que je ne fus pas sans entendre alors chuchoter.

C'est l'été de 1887 que Mimau, ma nouvelle bonne, entra chez nous où elle devait rester jusqu'après mon mariage. Veuve d'un petit commerçant, elle avait perdu deux enfants, un fils, à sept ans, de tuberculose, une fille à six mois. Elle reporta sur moi toute sa maternité frustrée et m'aima dès l'abord avec une passion sauvage. Claire-Marie Bernardini, veuve Druet, surnommée par moi Mimau, était en effet une Corse de mentalité assez primitive, dévouée mais bornée.

Quant à Pascal, le piqueur corse de mon père, il jouissait auprès de moi, enfant, d'un prestige particulier. Outre les raisons biographiques personnelles que ces cahiers dévoileront, et l'histoire mystérieuse avec Lucie, il y avait à ce prestige une cause familiale. On murmurait en effet devant moi qu'il était le fils de mon grand-père Pierre Bonaparte, né d'une paysanne corse douze ans

avant mon propre père. Il aurait été élevé grâce aux soins de mon grand-père. Celui-ci, grand chasseur, lui apprit à monter à cheval et l'emmenait le plus souvent avec lui à la chasse ; ma grand-mère rappelait qu'elle lui avait enseigné ses lettres ; puis, à quatorze ans, Pascal suivit mon grand-père à Paris, dans sa maison d'Auteuil. Peu avant la chute de l'Empire, il avait fait partie des écuries de Napoléon III, et plus tard, quand mon père s'était marié, et était, par là, de pauvre devenu riche, il devenait piqueur dans sa maison.

***

Je ne ferai ici que passer en revue rapide les autres personnages de notre maison, lorsque j'étais enfant. Il y avait les secrétaires de mon père et le bibliothécaire ; il y avait la femme de chambre de ma grand-mère, Anna, que Mimau haïssait, et qu'elle accusait, dans sa vertu de veuve, des mêmes « péchés » mystérieux qu'avait commis Lucie, mais avec de multiples partenaires. Il y eut les maîtres d'hôtel successifs, Clément, Auguste ou Adrien, en même temps le plus souvent valets de chambre de mon père, et les valets de pied ; les cuisinières qui changeaient souvent, car mon père était difficile ; enfin le personnel de l'écurie, sous les ordres de Pascal. Il y avait, surtout, m'entourant de leurs soins ou de leurs sévérités, suivant les caractères ou les jours, outre Mimau, Mme Proveux, la lectrice de ma grand-mère, une joviale veuve marseillaise qui aimait les cancans, avait fait entrer Mimau, son amie, chez nous et que je surnommais, vu son embonpoint, Gragra ; enfin mon institutrice à moi, Mme Reichenbach, une Irlandaise douce et langoureuse, mariée à un Allemand assez brutal et entrée chez nous l'hiver de 1886-1887, lorsque j'avais quatre ans et demi, à la veille de la naissance de sa seconde fille, Cécilia. C'était elle qui m'avait appris à lire et à écrire ainsi que l'anglais et l'allemand.

De la famille de ma mère, je ne voyais que mon oncle Edmond, son frère, une ou deux fois par an, lorsqu'il m'apportait, magicien magnifique, des

jouets somptueux. Avec la sœur de ma mère, mariée à un prince polonais, et avec les siens, mon père s'était brouillé pour raison d'affaires, et je ne voyais pas ces cousins.

Par contre, mon père avait une sœur, Jeanne Bonaparte, mariée au Marquis de Villeneuve. Ma tante venait souvent chez nous, et ses enfants jouèrent pour moi le rôle de plus jeunes frères ou sœurs, certes un peu lointains, mais sœurs et frères quand même. L'aîné, Pierre, était né le 10 avril 1886, donc quatre ans après moi ; la seconde, Jeanne, le 21 mai 1887 ; Romée, le 13 juillet 1889; Lucien, le 25 novembre 1890. Deux autres filles devaient suivre. On verra dans ces cahiers le rôle que la naissance de mes cousins joua dans mon histoire infantile, ainsi que celle de la seconde fille de mon institutrice, Cécilia Reichenbach.

En dehors de mes cousins, mes parents ne m'accordaient pas librement de camarades, de crainte sans doute d'influences « indésirables » sur la « riche héritière » que j'étais. Il n'y avait que les petits Escard, fils du bibliothécaire de mon père, qui venaient parfois jouer avec moi, accompagnés par leur douce mère. C'étaient Paul, de quatre ans plus âgé que moi, ce qui lui donnait à mes yeux un grand prestige; Pierre, de deux ; Jean, né la même année que moi-même en septembre au lieu de juillet, et que je considérais par suite comme une sorte de frère jumeau ; enfin Rolande, de deux ans et demi plus jeune (elle était née le 1er décembre 1884). Marie, la dernière, ma filleule, née le 14 mai 1889, était trop petite pour prendre part à nos jeux ; Rolande, par contre, devait devenir ma seule proche camarade, vers mes huit ans mes parents l'ayant autorisée à venir travailler, jouer et déjeuner quotidiennement avec moi.

***

J'étais une enfant triste, rêveuse, pensive, assez névrosée. J'aimais précocement écrire, ainsi qu'en témoignent ces cahiers, et je dus à mon père, sans doute en vertu d'une identification primitive à son caractère studieux,

ce goût du travail que je devais garder toute ma vie. Mon père, en effet, qui avait dû quitter l'armée, en vertu de la loi de 1886 en expulsant les princes des maisons ayant régné en France, se consacrait depuis lors à des études de géographie et d'anthropologie. Je dus aussi à mon père, lequel tenait à ce que j'apprisse tôt des langues étrangères, comme à l'enseignement affectueux de Mme Reichenbach, de pouvoir employer l'anglais et l'allemand, tels des langages secrets, pour exprimer, dans ces cahiers, les mystères, émois et souvenirs les plus primitifs de ma vie. (1)

---

(1) Mes cahiers sont reproduits intégralement en ce qui concerne les quatre premiers. Le texte original anglais est transcrit suivi de sa traduction française, le texte original en grandes italiques, sa traduction en grands caractères romains, sauf les mots en français dans l'original laissés en italique. La pagination originale est indiquée dans la marge de gauche. De même pour la pagination ajoutée après-coup au cahier IV.

Quant au cahier V, qui contient surtout des devoirs d'allemand sans valeur analytique, j'en ai extrait les passages intéressants et les ai adjoints en lieu voulu au corps des commentaires, en note, avec référence aux pages du cahier V, également numérotées après-coup.

L'emplacement des dessins épars aux pages des cahiers est marqué dans leur transcription anglaise par une étoile. Dans la traduction française du texte original, il n'est ainsi indiqué que lorsque le dessin se trouve accompagné d'une légende.

Un trait marque, dans la transcription anglaise, les mots barrés dans le texte.

TABLEAU SYNOPTIQUE

Naissance de ma grand-mère paternelle	1er Juillet 1832
Naissance de mon père	19 Mai 1858
Naissance de ma mère	22 Décembre 1859
Naissance de Paul Escard	7 Février 1877
Naissance de Pierre Escard	2 Mai 1880
Mariage religieux de mes parents	17 Novembre 1880
Ma naissance	2 Juillet 1882
Mort de ma mère	1er Août 1882
Naissance de Jean Escard	17 Septembre 1882
Naissance de Cornélia Reichenbach	12 Juin 1883
Naissance de Rolande Escard	1er Décembre 1884
Déménagement de Saint-Cloud au Cours la Reine	Printemps 1885
Nounou s'en va	Automne 1885
Naissance de mon premier cousin Pierre de Villeneuve	10 Avril 1886
Mon hémoptysie	Septembre 1886
Mme Reichenbach, mon institutrice, entre chez nous.	Automne 1886
Opération à l'œil de Bonne-Maman	Automne 1886
Séjour à San Remo	Hiver 1886-1887
Naissance de Jeanne de Villeneuve, ma petite cousine	21 Mai 1887
Naissance de Cécilia Reichenbach	26 Mai 1887
Mariage chez nous de Lætitia Ramolino	16 Juin 1887
Naissance de Marie Escard	14 Mai 1889
Naissance de Romée de Villeneuve	13 Juillet 1889
Naissance de Lucien de Villeneuve	25 Novembre 1890
Mort de Mme Bonnaud	1er Octobre 1891

CAHIER I

M B

SAMEDI 23 NOVEMBRE 1889

Mr. PRATT AND HIS SLY CAT

"Puss! Puss! Puss!
Where can you be?
are you on the house-top? (2) (2)
*I*will go and see."*
Out he popped his bald head,
But no cat could he spy;
he closed the garret-window, (1) (1)
and felt that he could cry!

PHRASES AVEC LES MOTS QUI PRÉCÈDENT

Did you close the garret-window (1) in coming-down?

I see two swallows on the top (2) of that tree.

2 "Puss! Puss! Puss!
Where can you be?
Are you in the cellar?
how you bother me!"
So he took a candle,
Went sadly down the stair,
Calling, "Pussy! Pussy!"
But* Pussy was not there.

3 Puss! Puss! Puss!
Aren't you a tease!
He looked in the copboard,
'Mong the bread and cheese.
"Come to me, dear Possy!"
But he got no reply.
"I fear that you are starving,
poor thing and that you'll die!"

4 He went to the parlour —
What did he see?

Pussy on the table,
Jolly as he could be!
"Where is my mutton-chop?
You bad cat! tell me true."
Sly Pussy licked his wisker,
And said "Mee-ow, mee-ow

END

1

SAMEDI 23 NOVEMBRE 1889

Mr PRATT ET SON CHAT RUSÉ

"Minet! Minet! Minet!
Où peux-tu bien être?
es-tu sur le haut (2) de (2) la maison?
Je vais aller voir."
Dehors il tendit sa tête chauve,
Mais il ne put voir aucun chat;

il referma[1] la[1] lucarne,
et sentit qu'il pourrait pleurer!

PHRASES AVEC LES MOTS QUI PRÉCÈDENT

Avez-vous fermé la lucarne[1] en descendant?

Je vois deux hirondelles sur le haut[2] de cet arbre.

2 "Minet! Minet! Minet!
Où peux-tu être?
Es-tu dans la cave?
comme tu me tracasses!"
Ainsi il prit une chandelle,
Descendit tristement l'escalier,
Appelant "Minet! Minet!"
Mais Minet n'était pas là.

3 Minet! Minet! Minet!
Quel taquin tu fais!

Il regarda dans l'armoire,
Entre le pain et le fromage.
"Viens à moi, cher Minet!"
Mais il n'obtint pas de réponse.
"J'ai peur que tu ne souffres la faim,
pauvre petit et que tu n'ailles mourir"

4 Il alla dans la salle à manger —
Que vit-il?
Minet sur la table,
Aussi joyeux que possible!
"Où est ma côtelette?
Mauvais chat! dis-moi la vérité."
Rusé Minet se lécha les moustaches,
Et dit "mia-ou, mia-ou

FIN

Mr. PRATT ET SON CHAT RUSÉ

(I. 1-4)

L'histoire de M. Prat avec son chat m'enchantait ; je ne m'en lassais jamais. Mais je réserve pour plus loin la révélation de l'identité profonde de M. Prat et de son chat.

5

GREEDY ROVER

One small bun was all that we had for our tea
Between the five dollies, and Baby
and me:
Our ''Rover,'' of course, would ha-
-ve had a smal slice
If he only had tried to behave himself
nice
but, oh dear! the greedy
—— [dog spoiled all the
fun
Spawled over the table
and snatched up the bun
Poor Baby was frightened
and tugged at her hair
—— three of the dolliee fell off
the chair

END

5

ROVER LE GOURMAND

Un petit pain était tout ce que nous
[avions pour notre thé
Entre les cinq petites poupées, et Bébé
et moi :
Notre "Rover", bien entendu, en au-
rait eu une petite tranche
Si seulement il avait essayé de se
conduire bien
mais, oh ma chère! le gourmand
de chien gâta tout le plaisir
S'étala sur la table
et happa le petit pain
Pauvre Bébé eut peur
et s'arracha les cheveux
trois des petites poupées tombèrent de
la chaise

FIN

ROVER LE GOURMAND

(I. 5)

L'histoire de *Rover le Gourmand* (*rover* : coureur, rôdeur, vagabond) doit m'avoir été dictée comme devoir d'anglais. Je ne me rappelle pas qu'elle m'eût le moins du monde plu en particulier.

PROVERBES

1 L'escamotage est l'image du ravissement.

2 The bad bousem is the servant of the good one.

3 A good bull will be always recoverd of flowers, but a but one of long-noses.

4 The strars are spartling like goodness, the night is drark like badness.

5 Make always good when you can, some times you are not revarded, but you have the [sadis-
-faction — to have been good.

6 Il vaut mieux ne rien dire
Que de mentir

The days of manifestations, never

go out!!! — for you could see
"JACK L'ÉVENTREUR!"

Mimi

Never wear red petticoat going across the fields because the bad bulls could run after you?

If you are thirsty dont drink immediatly in waiting a while your thirst might go away.

★

6

PROVERBES

1 *L'escamotage est l'image du ravissement.*

2 Le mauvais sein est le serviteur du bon.

3 Un bon taureau sera toujours recouvert de fleurs, mais un mauvais de pieds-de-nez.

4 Les étoiles scintillent comme le bien, la nuit est sombre comme le mal.

5 Faites toujours le bien quand vous pouvez,
[parfois
vous n'êtes pas récompensé, mais vous
[avez la satis-
faction d'avoir été bon.

6 *Il vaut mieux ne rien dire*
Que de mentir.

Les jours de manifestations, ne sortez jamais!!! car vous pourriez voir
"JACK L'ÉVENTREUR!"

Mimi

Ne portez jamais un jupon rouge en
[traversant les
champs parce que les mauvais taureaux
[pourraient vous
courir après?

Si vous avez soif ne buvez pas immé-
[diatement
en attendant un peu votre soif pourrait passer.

PROVERBES

(I. 6)

1) « *L'escamotage est l'image du ravissement.* »

J'adorais l'escamoteur Antoine, qui était venu faire des tours chez nous. Je le vois encore, avec ses cheveux et sa moustache noirs, dans le grand salon rouge du Cours la Reine, en train d'escamoter des pièces de monnaie, ou de faire sortir des colombes blanches d'un chapeau haut de forme, après avoir tiré — terreur pour moi qui avais la phobie des détonations — un coup de pistolet. Antoine était d'ailleurs celui-là même qui tenait aux Champs-Elysées un guignol, spectacle auquel, de crainte de la contagion des maladies infantiles, on me défendait d'aller. Ce fut l'un des nombreux crève-cœur de mon enfance que de devoir si souvent passer devant ce guignol sans pouvoir jamais m'y asseoir auprès des autres enfants moins sévèrement tenus et plus heureux que moi. Si l'escamotage me fascinait tant, c'était d'ailleurs en vertu du symbolisme qui s'y attache et qui en fait si généralement un « ravissement » pour les enfants.

2) « Le mauvais sein est le serviteur du bon. »

Le sein est évidemment ici, sur le mode du « langage par organes » (*Organsprache*), le représentant de ma nourrice. Nounou devait m'apparaître, suivant ses humeurs, selon ses comportements, tantôt bonne tantôt mauvaise, avant tout quand elle me donnait ou me refusait son lait. Le sein gonflé de lait et qui s'offrait était « bon », le sein tari ou qui se dérobait « mauvais ». D'autres occasions, certes, dont nous parlerons plus loin, devaient permettre à Nounou d'assumer le rôle de « bonne » ou de « mauvaise » mère. Le proverbe ci-dessus est un fantasme de désir, c'est le « bon » sein qui devrait commander au « mauvais », avoir le dessus sur lui.

3) « Un bon taureau sera toujours recouvert de fleurs, mais un mauvais de pieds-de-nez. »

Les fleurs apparaissent ici comme des symboles d'innocence, de pureté ; les pieds-de-nez restent ce qu'ils sont d'ordinaire pour l'inconscient : de vilains symboles phalliques. J'étais hantée, enfant, par la phobie d'être poursuivie dans un champ par un taureau furieux. Or le « mauvais » taureau s'évoque ici comme une sorte de « taureau d'Ephèse » lequel, telle la Diane de ce lieu avec des mamelles, serait tout hérissé de phallus. On voit ici comment le « mal » est assimilé à l'instinctuel (sexuel et agressif) et le bien à l'éloignement de l'instinctuel. Sans doute même avais-je vu, un jour de Carnaval, un tranquille « bœuf gras » recouvert de fleurs, et pressenti, avec la prescience de l'inconscient, que le « bœuf » s'oppose au taureau comme étant tout l'inverse du « sexuel ».

4) « Les étoiles scintillent comme le bien, la nuit est sombre comme le mal. »

On aperçoit dans ce proverbe le début de ma sublimation « astronomique ». Je devais en effet bientôt concevoir pour l'astronomie une passion puissante, lire tous les ouvrages de Camille Flammarion, et me perdre dans des rêveries cosmiques. Cette passion grandit en proportion du refoulement de ma sexualité infantile, ou plutôt du refoulement du retour de celle-ci hors des premiers refoulements dont ces cahiers témoignent. C'est un phénomène bien connu que cette envolée vers les étoiles, vers les espaces cosmiques purs, de l'imagination des jeunes êtres qui fuient sur ce mode les tourments instinctuels terrestres. Quant au noir de la nuit, il s'oppose naturellement à la lumière. Et c'est dans l'ombre des nuits que se passent volontiers les choses « mal ».

5) « Faites toujours le bien quand vous le pouvez, parfois vous n'êtes pas récompensé, mais vous avez la satisfaction d'avoir été bon. »

Ici se précise mon infantile conscience morale. Après les notions du

« bon » sein et du « bon » taureau, et la conception astrale du « bien », j'exprime une maxime abstraite de moraliste qui est, ceci est sous-entendu, la mienne. Cette maxime a d'ailleurs dû être empruntée par moi quelque part, ou tout au moins imitée de maximes semblables.

6) « *Il vaut mieux ne rien dire que de mentir.* »

La véracité qui devait me caractériser s'affirme précocement.

7) « Les jours de manifestations, ne sortez jamais ! ! ! — car vous pourriez voir « *Jack l'éventreur* ! »

Il y avait, à l'époque où j'écrivais, enfant, ces lignes, des « manifestations » dans les rues. J'en avais entendu parler, on m'en avait fait peur. La violence des manifestants éveillait en moi l'idée, évidemment, de la violence sexuelle, puisque les manifestants évoquent pour moi la figure de *Jack l'éventreur*. On sait que ce sadique, jamais découvert par la police, éventra à Londres, de 1887 à 1889, onze femmes. J'avais entendu parler de ses exploits récents, et il me fascinait. N'était-il pas en effet le héros légendaire désigné de la conception sadique infantile du coït ? Cependant ma terreur vitale de l'éventration, de la violence éventratrice faite par l'homme à la femme, apparaît ici dans ces cahiers pour la première fois. Il est intéressant de la voir mentionner sur cette page tout de suite après des préceptes moraux, au service desquels elle semble se mettre. Les « bonnes » petites filles, est-il sous-entendu, ne sortent pas les jours de manifestations, quand les rues sont pleines d'hommes, c'est-à-dire restent vertueusement à l'abri du sexuel et ne s'exposent pas aux assauts de *Jack l'éventreur !*

Suivent deux préceptes de la main de Mme Reichenbach, qui sont comme un écho des précédents. Ma douce et bonne institutrice, ici comme plus loin, semble pressentir ce qui se passe dans mon inconscient et s'y mettre à la remorque. C'est en effet une variante sur le thème de *Jack l'éventreur* que celui qui suit :

« Ne portez jamais un jupon rouge en traversant les champs parce que les mauvais taureaux pourraient vous courir après ? »

On connaît le sens symbolique de la poursuite par un taureau lequel, avec sa corne, peut donc, tel *Jack l'éventreur*, vous éventrer. Ici les rues où il ne faut pas s'exposer au danger agressivo-sexuel sont remplacées par les champs, et le désir coupable d'attirer l'assaut figuré par le rouge.

La seconde maxime morale de l'écriture de mon institutrice clôt la page :

« Si vous avez soif ne buvez pas immédiatement en attendant un peu votre soif pourrait passer. »

Telle serait, appliquée au désir sexuel, l'attitude idéale de la vertueuse chasteté.

THE DREAMME

there was once in a village
a farmer, who had —— one childe,
this child was véry obingen. Oce in a
oh! night — he saw — a liglt in the room.
he gut op! But the light vanish, the
farmer did not no what was that. —
when the morning came the
Proprietére of the farme came
and the farmer said to the

8 Proprietere of the farm what
he saw and said that he
woud not stay at his service
and went away. he went in ol
the streets — of the village *
the roow
But he saw a little hut

and bought it. ⋆ But the lit-
-tle woman said "Do not by the
hut because it is Enchented"
the man who —— name was
"FEARNOTHING" said : "NEVER MIND"!...

9 *⋆ and when he was in*
the hut he said "Oh!!!
I would not that the Devels
came hire" and at the same
moment the seiling open itself
and —— méni devels came
in —— the room and he cry
"go awaw Devels"
and at the same moment
he was eselipe . then the dri-
-me came. —— *(a suivre)*

10 *(suite) at the same moment*
he was in a beau-

⋆ -tifoul country and
butterflies and the ⋆tree were
whit golden apels and
a boutifol fai⋆ry came
to him and told him
''that if he coud taque
onne of the apel'' But
this gous (?) was not long
and fearnothing thaute

11 to hin self the faireys do
not essiste and I no al
Know the Devil were the
boys of my master the
light was my master who
——⋆ has past and as I went
away he told to his
boys to maque the Devils
and —— I saw that

thew had some ——

—————— some waver

12 and that thev throw

———— o —— some

to my face ——— ★ ★

the men

★ ★ and the Putte

some poppy in ★ it it made me

asleep. But a beati-

-ful fairy came and sais

★

"I come to mari —— you."

and at the same moment

thev ★ were in a beautiful

country and the fairy ma-

13 -ri then self. But al

that was a dreame.

7

LE RÊVE

il était une fois dans un village
un fermier, lequel avait une enfant,
cette enfant était très obéissante. Une
oh ! nuit, il vit une lumière dans la chambre,
il se leva ! Mais la lumière s'évanouit, le
fermier ne savait pas ce que c'était.
Quand le matin vint le
Proprietére de la ferme vint
et le fermier dit au

8 *Proprietere* de la ferme ce
qu'il vit et dit qu'il
ne voulait pas rester à son service
et s'en alla. il alla dans toutes
les rues du village. ★
la chambre
Mais il vit une petite hutte

et l'acheta. Mais la peti-
-te femme dit " N'achetez pas la
hutte parce qu'elle est Enchantée "
l'homme dont le nom était
" NE-CRAINT-RIEN " dit : " ÇA M'EST
ÉGAL " !...

9 et quand il fut dans
la hutte il dit "Oh!!!
je ne voudrais pas que les Diables
vinsent ici" et au même
instant le plafond s'ouvrit
et beaucoup de diables vinrent
dans la chambre et il cria
"allez-vous-en Diables"
et au même instant
il était endormi . alors le rê-
-ve vint.

(a suivre)

10 *(suite)* au même instant
il était dans un
beau pays et
des papillons et les arbres étaient
avec des pommes d'or et
une belle fée vint
à lui et lui dit
"que s'il pouvait prendre
l'une des pommes" Mais
cela n'alla (?) ne fut pas long
et ne-craint-rien pensa

11 en lui-même les fées
n'existent pas et je sais tout
Sais les diables étaient les
garçons de mon maître la
lumière était mon maître qui
passait et comme je m'en
allais il dit à ses

garçons de faire les Diables
et je vis qu'
ils avaient
de l'eau

12 et qu'ils en jetèrent
un peu
à ma figure ★ les hommes
et ils mirent
du pavot dedans cela me fit
dormir . Mais une belle
fée vint et dit
"Je viens pour me marier avec vous",
et au même instant
ils étaient dans un beau
pays et la fée se

13 marièrent . Mais tout
cela était un rêve.

LE REVE
(I. 7-13)

Ce fermier qui vit seul avec son enfant pourrait bien être mon père, le veuf.

La lumière qu'il voit ne serait-elle pas celle que j'entrevoyais sans doute parfois la nuit, chez ma nourrice, dans certaines circonstances ? *She*, barré, précédait d'ailleurs *he* dans le texte.

Le propriétaire de la ferme doit refléter notre propriétaire réel, car notre maison du Cours la Reine n'était que louée, et notre propriétaire, mari de la célèbre chanteuse Alboni, habitait à côté avec elle.

La fermière déménage et s'en va ailleurs acheter une « hutte ». Cette hutte plus simple que la ferme pourrait rappeler notre maison de Saint-Cloud ; il y aurait ici « régression » dans le temps, car c'est en sens inverse, de Saint-Cloud à Paris, que nous avions déménagé.

Quelle est la « petite femme » qui déclare la hutte, ou maison de Saint-Cloud, « enchantée » ? Serait-ce Mimau, laquelle était petite, et réprouvait, dans sa vertu, les « enchantements » de cette maison ?

En tous cas, que la Maison fût « enchantée », voilà qui ne saurait laisser aucun doute. Le plafond s'ouvre, les diables entrent, ainsi que certains entraient dans la chambre de ma nourrice (remarquer les personnages volants des dessins épars aux pages du cahier I. 7-13). Le fermier se trouve, cela est sous-entendu, accompagné de son enfant, qui voit aussi tout cela, comme je l'avais vu moi-même, et il y a à partir d'ici « fusion » entre mon père et moi-même. Mon père apparaît comme une sorte d' « accompagnant » (tel celui dont ne peuvent se passer les agoraphobes) destiné à me rassurer, à me cuirasser contre le « surnaturel », c'est-à-dire contre ce que j'avais vu, enfant, et qui depuis, avait été refoulé.

Aussi, si le fermier s'endort, et se voit transporté dans l'un de ces admirables paysages, symboles de bonheur au sein maternel, qui devaient, toute

ma vie, me reparaître en rêve, et s'il y est tenté, tel Adam, par une fée, avec des pommes d'or (ma mère était une riche héritière, aux seins certes d'or !) il se reprend bien vite et se dit que les fées n'existent pas, que les diables n'étaient que les petits garçons du propriétaire, et la lumière qu'une lumière ordinaire portée par celui-ci. Il y a là d'ailleurs reflet de l'attitude réelle positiviste de mon père, lequel n'était ni religieux, ni superstitieux, et ne manquait jamais une occasion de m'apprendre à mépriser les superstitions, telles celles de Mme Proveux, la lectrice, par exemple, laquelle jetait toujours par dessus son épaule le sel renversé. Le fermier sait que les garçons lui ont jeté de l'eau de pavot à la figure (noter le thème du soporifique, qui reviendra) pour le faire dormir, donc rêver. Mais la reconnaissance d'un rêve comme tel implique la reconnaissance d'une réalité profonde, et quoi de plus réel que le mariage de mon père avec une fée aux pommes d'or, Mlle Blanc, fille de François Blanc, de Monte-Carlo ?

On objectera peut-être que les pommes d'or constituent un thème mythique universel. Mais, indépendamment de leur sens universel, elles pouvaient avoir pour moi, fille de Marie Blanc, leur symbolisme particulier, m'ayant porté à m'en servir ici.

Enfin une « belle fée » surgit et s'offre au fermier en mariage. Il l'épouse, évidemment en secondes noces puisqu'il a déjà un enfant. Et si le « beau pays » de ces noces évoque ma mère nostalgiquement regrettée, je crois que la « belle fée » est une transfiguration de l'enfant du fermier, de moi-même, qui, sous ce féerique et féminin avatar, m'identifiant à ma mère disparue, épouse à mon tour mon cher Papa.

Le tout est enfin déclaré être un rêve, c'est-à-dire exprimer des thèmes très biographiques et réels.

Cette histoire, comme la suivante et d'autres, emprunte certes parfois son allure et ses détails à des contes d'enfants que j'aurais lus. Mais le choix de ces détails n'est jamais indifférent et sous l'allure parfois banale du récit mes thèmes personnels trouvent à se manifester.

13

THE ENCHE-
-MENDS

far far —★— away live a ★ wicth who was véry bad. Once she met a woman whose — name was ———— Grechen (of the farm) But the ★ quin

14

★ the farm *of the contré. Oh! I wil not spique of that spique of the farm But the mistress of the — Popel of the farm once said "to day you most go aut" the Popel said "Yes." and thev went aut. ★ and thew went to the gar-*

-den of Babilonlonden * and the
met a Fairy who said "wil
you give me a dog or I wil

15 maque a hole in your nec"k
then Grechen said "No for
al the wold I wil not give
— I." then the fairy
was angry and look at
her a véry * long time and
then — a little blac spot
came in the nec of grechen and
then she was frighthted and
went home and said
to her mistres what happend.
——— Spique now of the queen

16 of the contré who had a
little girl. * Once the

queen made come her guil
And she said "(at ri foa dor)" it was
some encheted words to moke
them happy

★

★

13

LES ENCHANTE-
MENTS

---

très très loin vivait
une sorcière qui était très
méchante. Un jour elle rencontra une
femme dont le nom était
Grechen (de la
ferme) Mais la reine

14 ★ du pays. Oh! Je ne veux
la ferme
pas parler de ça parlez

de la ferme Mais la
maîtresse des Gens
de la ferme une fois dit "aujourd'hui
vous devez sortir" les Gens
dirent "Oui" et ils sor-
-tirent. et ils allèrent au jar-
-din de Babilonlonden et ils
rencontrèrent une Fée qui dit: "voulez-
vous me donner un chien ou je

15 ferai un trou dans votre cou"
alors Grechen dit "Non pour
tout au monde je n'en donnerai pas
1." Alors la fée
fut en colère et la regar-
da très longtemps et
alors un petit point noir
vint dans le cou de grechen et
alors elle eut peur et

rentra à la maison et dit
à sa maîtresse ce qui arriva.
parlez maintenant de la reine

16 du pays qui avait une
petite fille. Une fois la
reine fit venir sa fille
Et elle dit "(at ri foa dor)" c'était
des mots enchantés pour les
rendre heureux.

LES ENCHANTEMENTS

(I. 13-16)

Une méchante sorcière rencontre Gretchen, « de la ferme ». Mais l'histoire est reprise par le début. Il est question d'une reine, puis de la maîtresse de la ferme, qui envoie ses gens se promener. Ainsi ma grand-mère décidait de mes promenades, qui étaient, l'hiver surtout, très rares, car on craignait absurdement le froid pour moi, à cause d'une « congestion pulmonaire », une hémoptysie en réalité, que j'avais eue à quatre ans. La maîtresse de la ferme représente ainsi ma grand-mère autoritaire et Gretchen, moi.

Les gens vont donc se promener dans les jardins de Babilonlonden. Voilà un nom composite qui évoque à la fois Babylone et Londres. Babylone : les jardins suspendus et Sémiramis, grande et terrible souveraine. Londres : la ville où, après 1870, ma grand-mère s'était réfugiée avec ses deux enfants. Ruinée par la chute de l'Empire et la Commune qui avait incendié et pillé leur maison d'Auteuil, elle y avait même ouvert un magasin de modes.

Ma grand-mère m'apparaissait rude et terrible, dans sa hautaine et sévère vertu, qui toujours interdisait ; ainsi elle pouvait, dans mon imagination enfantine, fusionner avec Sémiramis. De plus, c'était une femme « politique » ; elle se faisait lire, tous les jours, par Mme Proveux, sa lectrice, un grand nombre de journaux, ne pouvant lire elle-même. Elle avait en effet présenté, lorsque j'étais âgée de quatre ans, une taie sur l'œil. On la lui avait enlevée, mais la taie avait repoussé. Le bon œil demeurant de Bonne-Maman n'en avait d'ailleurs acquis que plus de perçante et pour moi terrible vivacité.

Mais ma grand-mère apparaît sous une autre forme encore dans ce conte : la fée, doublet de la méchante sorcière, laquelle va surgir à présent et qui déclare à Gretchen que, si celle-ci ne lui donne pas un chien, elle va lui faire un « trou » dans le cou. Gretchen refuse, la fée furieuse la fixe alors brusquement — ainsi que savait le faire ma grand-mère avec son œil noir unique — et un petit point noir, prélude du « trou », apparaît dans le cou de Gretchen. Ne serait-il pas au fond question d'un autre « trou » ? Mais celui-ci se trouve transféré de bas en haut, suivant le mécanisme de déplacement classique, des organes génitaux à la tête. Ainsi le « trou » dont je suis affligée, j'en rends responsable ma grand-mère, qui, telle ici la fée, aurait vraiment eu d'après moi le *mauvais œil.*

Le « trou », pour moi, ainsi que la suite de ces cahiers le confirmera maintes fois, est le symbole même de la femme, et l'on voit par là, une fois de plus, à quel point l'enfant peut penser, anatomiquement, avec justesse. La question de savoir de quel « trou » inférieur il s'agit ici est celle même que se posent actuellement les psychanalystes, et qui les divise en deux camps. Pour Freud, Helene Deutsch et d'autres, l'enfant des deux sexes ne connaît d'ordinaire que l'anus, le vagin restant non découvert jusqu'à la puberté et toute la sexualité infantile femelle se jouant sur le seul clitoris. Pour Melanie Klein, Jones et l'école anglaise, et pour Karen Horney, la découverte du vagin, chez la fille du moins, serait très précoce, et la première sexualité de la petite fille se centrerait autour.

Je crois, quant à moi, que la petite fille, au cours de sa masturbation manuelle, doit percevoir un « trou » à côté de son clitoris. Jusqu'à quel point, suivant les types féminins plus ou moins bisexuels, l'entrée du vagin ou le clitoris sont-ils électivement érotisés ? Toujours est-il que le « trou » doit être perçu, et pas perçu seulement de façon érotique, mais de façon angoissée en même temps.

L' « angoisse du trou » doit être très précoce, et il faut une forte dose

d'érotisme pour la neutraliser. Car l'angoisse du trou où l'on peut pénétrer, c'est d'abord l'angoisse vitale de la blessure, de la porte dangereusement ouverte sur l'intérieur du corps, menace à la vie incluse.

Pourquoi, nous demanderons-nous, le « trou », transféré de bas en haut, l'est-il ici justement au cou ? Il me faut à présent le rappeler : mon père, qui tous les jours de la semaine, dînait dehors — ce qui me peinait et m'intriguait — restait, les seuls dimanches soirs, à la maison. Ces soirs-là, je dînais à table, et, après le repas, dans son bureau, il me prenait sur ses genoux, faisait pour moi des dessins, me révélait diverses merveilles « scientifiques », l'aimant, le mercure, par exemple, qui m'éblouissaient, cependant que ma grand-mère, dans un coin de la pièce, crochetait. Puis, quand l'heure était venue pour moi de me coucher, Papa me prenait sur ses épaules et me faisait ainsi, à cheval sur son cou, gravir l'escalier de l'étage qui séparait son bureau, au premier étage, de ma chambre à coucher au second. L'escalier restait plongé dans une demi-obscurité, car c'était le temps des lampes, avant la lumière électrique. Je me souviens du sentiment d'exaltation, de triomphe que j'éprouvais alors, pendant la montée de l'escalier, à mon gré toujours trop courte.

Mais ce sentiment d'être alors l'élue, l'exaltée de mon père (ma grand-mère qui avait, hélas, passé aussi la soirée avec nous, ne suivait qu'à pied) s'accompagnait sans doute aussi de sensations érotiques, car mon petit clitoris se trouvait forcément alors en contact avec le cou paternel. Je trouvais naturellement, de ce point de vue, aussi toujours trop court le temps de la montée triomphale de l'escalier. Or cet événement de tous les dimanches dut contribuer puissamment à érotiser pour moi la région de ma propre nuque, de mon cou. C'est alors sur le cou que le péché œdipien des sensations voluptueuses ressenties à même la nuque du père, et du triomphe amoureux sur la grand-mère qui, elle, ne suivait qu'à pied, devait être expié. La grand-mère lésée apparaît alors, sous les traits de la mauvaise

fée, comme l'exécutrice du châtiment, et c'est elle qui, en me fixant de son œil terrible, me fait un « trou » dans le cou.

Car sa mère, à qui mon père était tellement fixé, formait avec lui pour mon inconscient un véritable couple incestueux œdipien. Je leur attribuais certainement des relations sexuelles — à l'image d'autres scènes que j'avais pu voir — lorsque, le soir, ils restaient longuement ensemble, ce qui me dévorait de jalousie. Mon père m'apparaissait ainsi comme un réel Œdipe et ma grand-mère comme une vraie Jocaste; mon père, après la mort de ma pauvre mère, s'était ainsi comme « remarié » en secondes noces avec ma grand-mère, venue habiter avec lui, et qui, hélas, m'élevait !

Mais que représente ici le chien que la fée réclame à Gretchen ? J'avais dû voir des chiens copuler, et par là le chien était devenu pour moi, comme pour tant d'enfants, l'animal cynique, phallique, représentant par excellence de la sexualité. Par là, il pouvait me figurer moi-même juchée sur la nuque de mon père, tout comme les chiens copulant le sont sur le dos des chiennes. Et, en « langage par organes », le chien, dont le pénis en érection avait dû être aperçu par moi, pouvait être tout entier le représentant symbolique de son propre organe sexuel. Le chien apparaît ainsi comme un symbole phallique, et, puisque c'était moi qui étais juchée sur le dos de mon père, le chien devenait pour moi le symbole de mon propre clitoris. C'est sans doute mon petit phallus dont ma grand-mère ici, sous les traits de la méchante fée, réclame la reddition, comme de l'organe coupable d'avoir éprouvé au contact de mon père des plaisirs défendus et plus en général d'avoir servi à la masturbation, cette exécutrice de la sexualité œdipienne de la petite fille. Donnez-moi un chien — c'est-à-dire un clitoris, semble-t-elle dire.

On remarquera le caractère phallique, mâle, de mon attitude œdipienne envers mon père. J'avais, comme tant de filles, pleinement acquis le choix hétérosexuel de l'objet, mais je convoitais érotiquement alors celui-ci avec

la zone phallique mâle, le cloaque, vagin et anus, restant chez moi réservé à d'autres émois, entremêlés surtout de terreur. Et c'est parce que mes sensations infantiles érotiques étaient surtout phalliques que j'apparais ici, sous les traits de Gretchen, comme menacée de castration phallique par ma grand-mère, ma rivale auprès du père œdipien. Ma grand-mère était d'ailleurs pour moi, elle, la « femme phallique ». Ce n'est pas en vain que j'ai retenu toute ma vie l'histoire qu'elle me contait : elle pouvait, même dans une foule, uriner debout ! Elle était la seule femme dont j'eusse entendu cela, et j'appris depuis, par une de mes cousines germaines, que la même histoire, contée par notre grand-mère, n'avait non plus jamais été oubliée par elle. Grande, forte, sévère, la voix impérieuse, l'œil noir unique et fixe, avec quelques poils au menton, ma grand-mère évoquait de façon parfaite, pour une enfant, la « femme phallique » qui menace d'enlever aux petites filles leur phallus-clitoris en punition de leurs péchés sexuels, tout en gardant pour elle-même un imposant phallus. On se souviendra ici de la clitoridectomie que tant de tribus d'Afrique infligent aux filles à des âges divers, par la main de leurs vieilles femmes. Il doit y avoir à cette coutume, sans doute pluridéterminée, une même racine punitive, intimidatrice du sexuel, qu'à mon histoire de la mauvaise fée avec Gretchen, de ma grand-mère avec moi-même.

⁂

Mais une autre interprétation du « chien » dont ma grand-mère réclame la reddition pourrait être envisagée ici. On connaît les conceptions de l'école anglaise, de Melanie Klein et Jones, d'après lesquelles la représentation des « parents unis » dans l'acte du coït dominerait l'imagination infantile, restée tout entière sous l'empire de la « scène primitive ». Le phallus de la femme phallique serait alors non pas le phallus narcissique personnel que la petite fille convoiterait pour elle-même de par son complexe de virilité narcissique, et qu'elle projetterait par suite sur la femme, mais le pénis objectal, celui de l'homme, que la petite fille rêverait comme

resté attaché au corps de la mère, et qu'elle convoiterait à son tour. L' « envie du pénis » de la petite fille serait alors l'envie du pénis objectal de l'homme possédé par la mère, qu'elle voudrait lui arracher, et qui serait l'objet de la compétition œdipienne entre mère et fille rivales.

D'après cela, cet « un chien » que me réclamerait ma grand-mère serait le pénis paternel. On pourrait même dire, plus extensivement, mon père, représenté par son propre organe sexuel, le chien, l'animal cynique phallique, devenu ainsi, sur le mode totémique, symbole de l'homme dans l'accouplement.

Ces deux conceptions du pénis narcissique ou du pénis objectal, considérées tantôt l'une tantôt l'autre comme primitives, semblent à certains incompatibles, d'où les discussions passionnées entre partisans de l'une ou de l'autre. Cependant elles me paraissent conciliables. Si ce « chien » réclamé représente mon clitoris, c'est en tant qu'exécuteur des pulsions sexuelles œdipiennes qu'il m'est réclamé par ma grand-mère rivale, c'est-à-dire en tant qu'organe au moyen duquel peuvent physiquement se manifester mes aspirations au phallus du père. Les deux phallus, le mien, tout petit, et celui de l'homme, dans sa majesté, sont ainsi en contact psychique et doivent dans l'inconscient plus ou moins fusionner. Ce sont ici les deux qu'à la fois ma grand-mère me réclame, et ce sont les deux que je refuse de lui « rendre », l'un que j'ai vraiment, l'autre que je voudrais acquérir, et auxquels mon refus implique que je ne veux pas renoncer. En punition de ce refus, elle commence à me faire un « trou » dans le cou, ceci en me fixant avec son terrible œil noir unique. Cet œil d'ailleurs devait rester, jusqu'à la mort de ma grand-mère, survenue lorsque j'avais vingt-trois ans, comme le gardien farouche de ma vertu : il se posait sur moi, fixateur, scrutateur, réprobateur, dès que je parlais avec un homme, et me glaçait, me paralysait jusqu'aux moelles. C'est surtout d'en être délivrée qu'après la mort de ma grand-mère je respirai si largement, moi, pauvre Gretchen, qui, telle l'héroïne de Gœthe, devais être *punie* de ma sexualité. Ainsi

avait d'ailleurs été déjà *punie* ma propre mère par ma grand-mère, à qui j'attribuais en partie la mort de Petite-Maman. Nos ennemis politiques n'avaient-ils pas écrit alors dans des journaux — ce que Mimau qui détestait ma grand-mère chuchotait devant moi — que ma pauvre mère était morte, non d'une embolie puerpérale, mais empoisonnée, bien entendu, par ma terrible grand-mère ? On disait pour sa fortune, mais moi, je pensais sûrement, dans mon inconscient, que c'était aussi pour lui avoir pris son fils, mon père, qu'à mon tour je convoitais.

Cependant ce n'est pas de mort que moi je suis menacée dans cette histoire sous les traits de Gretchen : c'est, contradiction à première vue étrange, du « trou », condition même de la féminité, du « trou » qui doit servir à héberger le pénis coupablement convoité. Il y a là, non pas punition par où l'on a péché, puisque c'était surtout clitoridiennement, comme tant d'enfants, que je vivais en réalité alors ma sexualité infantile, mes émois œdipiens, mais punition par où, un jour, je *devais* pécher, par le « trou » de la femme, qui m'est infligé comme un redoutable châtiment. Donc il y a ici, en plus de la menace de castration phallique : « Voulez-vous me donner un chien » (mon clitoris) la menace de perforation cloacale : « ou je vous ferai un trou dans votre cou ». Le *complexe de castration phallique* et le *complexe de perforation cloacal* sont à distinguer ; le trou n'est pas que la cicatrice du clitoris coupé ; il est l'entrée perçue du vagin à côté.

Il doit y avoir deux conceptions de la vulve pour la petite fille : celle de la vulve-volupté et celle de la vulve-blessure. A la première concourent les pulsions du type oral, absorbateur ; à la seconde, les instincts de fuite, de défense contre les menaces à l'intégrité de l'intérieur du corps. Pour tout organisme vivant existe une « limite sacrée où commence son corps », et c'est cette limite que la femme doit apprendre à ressentir comme voluptueusement franchie par le pénis pénétrateur de l'homme. Suivant la dose plus ou moins grande d'agressivité native de l'enfant,

l'agression des autres aussi est ressentie, à l'image de celle du sujet, comme plus ou moins redoutable. La dose d'érotisme absorbateur, centripète, nécessaire pour neutraliser et tourner en attente de plaisir la crainte de la pénétration cloacale du corps doit alors être plus ou moins grande. Elle n'y suffit pas toujours et le surplus d'agression resté libre dans ces cas fait de la menace à l'intérieur du corps l'élément dominant.

Telle est sans doute l'équation économique de l'évolution de la virilité, le mâle semblant, nativement, plus agressif que la femelle.

Mais certaines femelles présentent elles-mêmes quelque chose de cette équation où l'agression prédomine, et ce sont ces filles-là qui ont et auront un complexe de virilité accentué.

Ainsi devait être la mienne, et c'est pourquoi Gretchen refuse si obstinément à la méchante fée le don d'un chien, c'est-à-dire pourquoi je refuse à ma grand-mère la reddition de mon petit phallus et tente de me dérober à la confection, en mon corps, du « trou ». Je lui refuse aussi de renoncer à l'homme, je fuis sa double exigence et son châtiment. Proclamation précoce, en vérité, de virilité obstinée quant aux positions de la libido, sinon quant au choix de l'objet, dès lors passionnément hétérosexuel !

Aussi la conclusion de l'histoire des *Enchantements* est-elle sans doute la réalisation d'un triple désir. La reine du pays, bonne fée opposée à la mauvaise, *défait* ce que la mauvaise voulait réaliser. Avec des mots magiques, prononcés sur « sa fille », elle annule évidemment les mauvais sorts de l'autre fée, et restitue à sa fille et son clitoris, et l'intégrité sans trou de son corps, et de plus, semble-t-il impliqué, l'homme convoité. Car les mots enchantés mystérieux sont destinés à « les rendre heureux », et ces derniers termes, avec leur pluriel subit, rappellent étrangement ceux par lesquels se terminent les contes d'enfants que l'on me lisait : « ils se marièrent et furent heureux ».

16

THE MOUTH PENCIL

Far far away lived a wo-
-man who name was "———

17

"Gretchen holinneck" she was a

marguerite. non de famille.
a trou dans le cou.

servent and her brother "John holin-

non de

-neck" also, they had a mistress who

famille.

was very severe for them the mistres
had a farm ★—— named ★ ————
"for al the bulls" or "the three stars."
Once the mistres said "you mus
go aut in the garden of the
"ring —★— bell" and now, ★ ——
★—— if you see the "sarquintuié"
you will not foget to the him
good morning ~~of my part~~

18 *from me''* "yes" replaid
"Gretchen" and she went away
and she met a good fairy
who told her in giving her a
Mouth Pencil "this will protect
crayon de bouche.
you from my enemie the fairy that
you will meet" and she
vanisch.
know
"Gretchen" did not no what
was that and an the rood she
met a bad fairy and the
fairy look at her a very

19 long time to make her a hol in
her nec.
But "Gretchen * did not loose
courage and said "Why do you
look at me so attentivelie" "to make
a holein your neck" said the fairy

*''Because you call your self ''hol-
innec'' ''gretchen'' but ''Greichen''*
[remem-
*-bert the ''Mouth Pencil'' that
the fairy gave her she touch
it and it was chang by spells
in a necktie that she put to*
cravate.

20 *her neck. But the bad fairy
made a signe and ''Balladis''
appied. ''What do you want with
me'' said ''Balladis'' But ''Balla-
-dis'' enchented a hole and ''gretchen''*
un trou
** and john fell in it thew*
joon.
were in hell.
enfers.
*I do not know how * But thew*
sait.
*went away (I think it is the——
Mouth Pencil) and thew fell*

in the hand of the sarquintuie.
Before they saw the

21 *"wice" and the caliquai But*
vice calica
when thew were in the hand
of the sarquintuiép who chang
sarquintuié
thew in turquise the were very
misirabel.
But one Day a collibri in
flame came with a little carri-
-che harnesst with a badtrick
____ and thew went op
in the carriage.
in traveling thew saw a golden
star who tooke away gretchen and

22 *gahn. One night gretchen had the night-*
-mare of bulls and frogs. and she
[was frithing.
peurre

And Balladis and Mallagis ⋆
now lowe gretchen and gahn and
gretchen maried with Balladis gohn
with the star and to finihs the
marids a reen of riquipiquidies fell
on them. thew were changed in ther human
[forn

mimi

FIN

16

LE CRAYON DE BOUCHE

Très très loin d'ici vivait une femme dont le nom était "______

17 "Gretchen Holinneck" c'était une
marguerite. *non de famille.* *trou dans le cou.*
domestique et son frère "John holin-
non de

neck" aussi, ils avaient une maîtresse qui
famille.
était très sévère pour eux la maîtresse
avait une ferme appelée
"pour tous les taureaux" ou "les trois étoiles".
Un jour la maîtresse dit : vous devez
sortir dans le jardin du
"sonne sonnette" et maintenant
si vous voyez le "sarquintuié"
vous n'oublierez pas de lui dire
bonjour ~~de ma part~~

63 pour moi "oui" répondit
"Gretchen" et elle s'en alla
et elle rencontra une bonne fée
qui lui dit en lui donnant un
Crayon de Bouche "ceci vous protègera
crayon de bouche.
contre mon ennemie la fée que
vous rencontrerez" et elle
disparut.

"Gretchen" ne savait pas ce qu'
était cela et sur la route elle
rencontra une mauvaise fée et la
fée la regarda très

69 longtemps pour lui faire un trou dans
son cou
Mais retchen ne perdit pas
courage et dit "Pourquoi me
regardez-vous si attentivement?" "pour faire
un trou dans votre cou" dit la fée
Parce que vous vous appelez "Gretchen"
"trou dans le cou" mais "Gretchen" se rappela le "Crayon de Bouche" que
la fée lui donna elle le
toucha et il fut changé par des charmes
en une cravate qu'elle mit à
cravate.

20 son cou. Mais la mauvaise fée
fit un signe et "Balladis"
apparut. "Que voulez-vous de
moi" dit "Balladis" Mais "Balla-
dis" enchanta un trou et "gretchen"
un trou
et john tombèrent dedans ils
joon.
étaient en enfer.
enfers.

Je ne sais pas comment mais ils
sait.
s'en allèrent (je crois que c'est le
Crayon de Bouche) et ils tombèrent
dans la main du sarquintuié.
Avant ils virent la

21 "wice" et le caliquai Mais
vice *calica*
quand ils furent dans la main
du sarquintuié, qui les
sarquintuié
changea en dindons ils furent très
malheureux.

Mais un jour un colibri en
flammes vint avec une petite voitu-
re harnachée avec un mauvais tour
et ils montèrent
dans la voiture.
en voyageant ils virent une étoile
dorée qui emporta gretchen et

22 John. Une nuit gretchen eut le cauche-
mar de taureaux et de grenouilles, et elle
[eut peur.
peurre
Et Balladis et Mallagis
à présent aiment Gretchen et John et
Gretchen se maria avec Balladis John
avec l'étoile et pour finir le
mariage une pluie de riquipiquidies tomba
sur eux. ils furent changés dans leur forme
[humaine
mimi

FIN

LE CRAYON DE BOUCHE

(I. 16-22)

A propos de ce « crayon », Freud me dit quand je lui montrai cette page : « Ce Crayon de bouche me semble suspect. Vous avez dû voir, enfant, une fellation ». Mais ici s'ouvre une large parenthèse.

*
* *

Ainsi que je l'ai dit dans l'introduction à ces cahiers, le découverte de leur contenu latent fut effectuée par Freud avant même que je ne les lui lise, d'après un rêve de couleurs très intenses que j'avais fait, et où, sur les rives herbues et en pente du lac du Bois de Boulogne, j'observais, d'un petit lit bas où je me trouvais, un ménage que je connais couché dans un grand lit d'adultes. C'était trois à quatre semaines après le début de mon analyse. Freud me déclara avec assurance que j'avais sûrement *vu* dans l'enfance des scènes de coït. Je ne les aurais pas seulement *entendues*, comme tant d'enfants qui couchent dans la chambre de leurs parents, je les aurais *vues*, et il ajouta bientôt, *en plein jour*. Je protestai ; je n'avais pas eu de mère ! Mais Freud objecta que j'avais eu une nourrice. Or j'avais entendu dire par la vieille Lucie, la bonne qui avait autrefois succédé à ma nourrice, et qui vivait encore, que Pascal, le piqueur corse de mon père, au sujet duquel elle avait alors perdu sa place auprès de moi, aurait été, non son propre amant (elle le niait avec trop d'indignation pour que ce ne fût pas aussi vrai) mais celui de ma nourrice. Je le rapportai alors à Freud, mais sans y attacher d'importance et sans croire moi-même que j'eusse pu rien voir, s'il y eut ébats, de ces ébats amoureux. Freud persista dans son affirmation, à laquelle j'opposai cette résistance de plusieurs jours, dont j'ai déjà parlé, et qui tendait à le repré-

senter comme un esprit systématique et sans critique attribuant à tout le monde les mêmes « complexes ».

Cependant j'admis peu à peu l'évidence à laquelle la lecture de ces petits cahiers devait bientôt si puissamment concourir.

*
* *

Je rapporterai à présent, avant d'entamer le commentaire du *Craycn de bouche*, le premier souvenir que j'aie conservé de mon enfance :

« Je suis assise très bas, sur une petite chaise ou une petite caisse, au Cours la Reine, dans la chambre de ma nourrice. Elle est debout devant la glace de la cheminée, dans laquelle le feu flambe ; attentivement je la regarde. Elle est en train de se mettre de la pommade sur ses bandeaux de cheveux noirs. La pommade, dans un petit pot blanc, est sur le marbre de la cheminée : elle est noire. Je trouve cela dégoûtant. Ma nourrice a un long visage jaunâtre et ressemble à un cheval. »

Ce souvenir-écran, pour Freud, confirma l'assertion de Lucie quant au partenaire des ébats amoureux de ma nourrice. C'était sûrement un homme ayant eu à faire avec les chevaux : d'où la longue face de cheval attribuée à ma nourrice (le jaunâtre est un reflet des dents entrevues aux chevaux). Or cette face chevaline ne correspondait en rien à sa vraie figure, qu'elle avait plutôt ronde, ainsi que je pus m'en convaincre sur une photographie : d'où confirmation que la face chevaline exprimait quelque autre souvenir réel.

Par ailleurs le feu figure, suivant un symbolisme universel, le feu de l'amour charnel, ici les rapports entre les adultes dans la scène primitive.

La cheminée, elle, est un symbole du cloaque féminin. Elle est noire comme l'intérieur du corps. On la ramone, comme on ramone les femmes dans le coït. Les ramoneurs me fascinaient, ainsi qu'ils font de tous les enfants. Et les feux de cheminée, symbolisant la femme qui « flambe » dans le plaisir sexuel, quand il y en avait chez nous, à la fois m'enthousiasmaient et me

terrifiaient, en tous cas étaient de véritables événements de ma vie enfantine, empruntant sans aucun doute la plus grande partie de leur attrait à ces symbolismes primitifs.

Quant à la pommade noire sur les cheveux, elle doit représenter, au même degré que la suie qui tombe des cheminées et noircit les ramoneurs, la pommade noire qui sort du cloaque féminin : les fèces, et impliquer à l'égal de la suie que, d'après mes conceptions infantiles, le coït avait lieu quelque part au bas de la femme, en pleins excréments. On peut même se demander si le pot qui, sur la cheminée, la contient, ne figurerait pas le trou de l'anus où les fèces demeurent en réserve comme dans un pot. Le large orifice de la cheminée où flambe le feu représenterait alors plus électivement le large orifice vaginal que mes yeux d'enfant auraient aperçu et que j'aurais imaginé, à l'instar de l'anal, tout barbouillé d'excrémentielle saleté, noire comme de la suie. D'après mes conceptions cloacales infantiles, le coït, même si je l'avais saisi comme étant vaginal, devait m'apparaître tout imprégné d'anal ; l'anal va même ici jusqu'à déborder sur les poils pubiens de ma nourrice par l'entremise de la symbolique pommade noire dont elle s'enduit les cheveux. L'affect de dégoût, émané du refoulement de mon érotisme anal, n'est que transféré de bas en haut, des poils pubiens aux cheveux. (De fait, ma nourrice se pommadait vraiment les cheveux et la lectrice de ma grand-mère disait que c'était dégoûtant. Je me sers de ces éléments réels « innocents » pour exprimer mon dégoût d'autres éléments « coupables » refoulés.)

Les cheveux ainsi transposés, dans ce souvenir, de bas en haut, sont en outre les témoins « déplacés » de la découverte, par moi, des poils pubiens chez ma nourrice à la place du pénis, chez Pascal. En somme, ils sont les témoins de ma découverte de la castration « phallique » de la femme par rapport à l'homme, et doivent par suite ne pas contribuer peu à l'affect de dégoût que m'inspire, dans ce souvenir-écran, la vue de ma nourrice, la première femme sur laquelle mes yeux d'enfant perçurent la différence entre les sexes et ce qui,

irrémédiablement, manque aux femmes et n'est chez elles, dégoût ! horreur ! remplacé que par des poils, et des poils cloacalement souillés !

*
* *

Cependant il convient encore, avant d'en revenir au *Crayon de bouche*, de traiter ici un point essentiel. Les scènes amoureuses entre Pascal et ma nourrice eurent lieu entre mes cinq ou six mois et mes trois ans, date à laquelle ma nourrice fut congédiée par ma grand-mère. En outre, il est peu vraisemblable que Nounou et son partenaire se fussent livrés à des ébats *en plein jour* devant moi lorsque j'aurais pu en parler — c'est-à-dire que ces ébats *en plein jour* ne sauraient avoir été postérieurs à ma deuxième année. Or ces petits cahiers, où sont consignés le souvenir de ces ébats qui avaient donc été mon premier « théâtre », furent écrits, non alors bien entendu, mais entre sept ans et demi et dix ans, c'est-à-dire quatre, cinq, six, sept années plus tard. Dans le temps interposé, comme devait me le rappeler Freud, les images primitives perçues par mes yeux immaturés et emmagasinées dans l'inconscient avaient été reprises, retravaillées, recomprises au jour de mes expériences et de mes émois ultérieurs, tels des clichés photographiques tardivement développés. Alors, tels aussi les peuples exaltant en épopées les humbles débuts de leur histoire, je me serais servie des universels symboles de l'humanité pour chanter mes premières observations et mes premiers émois.

Mais alors les histoires conservées dans ces cahiers, si elles portent témoignage de ce que je vis et étais alors, avant mes trois ans, doivent s'être teintées de tout ce que je vécus depuis, en particulier de mes émois œdipiens relatifs aux couples père-mère-morte et père-grand-mère. Car je traversai, enfant, au moins deux complexes d'Œdipe successifs, le premier où le couple œdipien était Pascal-Nounou, le second où il était constitué par mon père toujours, mais mon père marié d'abord à ma mère, Petite-Maman, comme on me la

faisait appeler, puis par mon père « remarié» à sa propre mère, ma grand-mère, Bonne-Maman, comme je la nommais.

Ces complexes d'Œdipe projetés les uns sur les autres, avec tout ce qui rayonna d'eux au cours des ans, rendent forcément souvent difficile de démêler ce qui était primitif de ce qui fut surajouté. Mais à ces télescopages, pourrait-on dire, entre complexes d'Œdipe superposés, une autre cause de défiguration du contenu primitif s'ajoute encore. Il me fallait, en effet, exprimer, à sept ans passés, des images et des émois originels perçus, ressentis et emmagasinés en un temps où je n'avais pas encore acquis le langage ou commençais à l'acquérir et où je ne percevais d'abord les choses que globalement. (Pascal, d'après son propre témoignage, serait devenu l'amant de ma nourrice alors que je n'avais pas même six mois). Or les symboles universels qui se pressent dans ces cahiers pour exprimer mon tréfonds instinctuel primitif et cru furent sans doute pour la plupart engendrés au cours des années qui suivirent, ainsi que naissent les symboles, de par des associations par ressemblance ou contiguïté. (1)

Mais venons-en au *Crayon de bouche*.

Dans un pays très lointain vivaient Gretchen Holinneck (Gretchen Trou-dans-le-cou) et son frère John (aussi Trou-dans-le-cou, c'est leur nom de

---

(1) EXTRAIT DE MES NOTES PRISES EN JUIN 1926
APRÈS LES AVEUX DE PASCAL

Je n'ai pu revoir ma nourrice, morte depuis plusieurs années, mais Pascal vit toujours.

Pascal a maintenant quatre-vingt-deux ans. On l'a opéré, l'an passé, d'un œil, de la cataracte. C'est un vigoureux vieillard, l'air plus jeune que son âge d'au moins dix ans, portant beau encore, propre et soigné, les cheveux gris-blanc, la moustache teinte (il fut très noir), avec de grands yeux sombres à fleur de tête. Il a gardé l'esprit d'un enfant ; primitif, comme beaucoup de Corses, ayant pris de la civilisation l'amour des jouissances sans en avoir acquis le sens strict des devoirs.

Dévoué, ainsi que les sauvages à leur clan, à notre famille, Pascal me regarde un peu comme sa fille. Ne suis-je pas vraisemblablement sa nièce ? On l'a insinué de tout temps ; mon

famille). Ce thème du pays lointain, si fréquent par ailleurs dans les contes, d'où je dus l'emprunter, sert sans doute ici à figurer l'éloignement dans le temps de ce qui va être rapporté, et son éloignement dans l'inconscient où, avec le temps, il avait été refoulé. De même Racine, dans la préface de Bajazet, écrivait : « L'éloignement des païs répare en quelque sorte la trop grande proximité des temps », c'est-à-dire que les deux sortes d'éloignements s'équivalent.

---

grand-père, volage, et porté vers les femmes simples, inférieures, servantes, etc., aurait eu ce fils de la mère de Pascal, femme d'un paysan corse.

L'aîné de mon père de douze ans, Pascal serait entré, à quatorze ans, chez mon grand-père, qui le fit élever. Ma grand-mère rappelait toujours qu'elle lui avait appris, avant même ce temps, en Corse déjà, à lire.

Puis Pascal entra aux écuries de l'Empereur, et après 1870, mes parents étant ruinés, il leur prêta plusieurs milliers de francs sur ses économies. Mon père, en se mariant avec une riche héritière, les lui rendit, et prit à son service Pascal comme piqueur.

Pascal ressemblait à mon père. Cette ressemblance dut me frapper, enfant, comme elle frappait tout le monde, et aider au transfert de mon faux couple parental sur le vrai.

Pour des histoires de cochers, de fournisseurs et de jeu aux courses, Pascal fut congédié, voici vingt ans environ, de notre maison. Depuis, il vécut chez lui d'une modeste pension, servie par mon père puis par moi.

***

J'allai, en 1926, à mon retour à Noël de Vienne à Saint-Cloud, voir chez lui Pascal. L'ayant fait parler sur ma famille, il m'en conta mille choses, en particulier, ce jour-là, l'épisode balzacien de ma grand-mère se félicitant de la mort de sa bru et de l'héritage par là tombé aux mains de son fils.

Je laissais parler Pascal, seule avec lui dans le salon de son petit appartement. Ce n'est qu'au bout d'un long moment que je me hasardai à l'interroger : « Vous avez, » insinuai-je, « eu de grands succès auprès des femmes... » Et Pascal souriait complaisamment.

« La femme de chambre de ma grand-mère, Anna ? » Il nia. — « Pourtant je le sais, Mme Proveux m'a rapporté que vous auriez dit un jour à Mimau qui vous reprochait vos rapports avec Anna : « Que voulez-vous ? Elle a des complaisances que les autres n'ont pas ! » Mais Pascal souriait sans répondre.

Je lui parlai de Lucie. « Elle a été chassée à cause de vous. » — « Elle me courait après », dit Pascal peu chevaleresque et faisant le vertueux, « mais je n'en voulais pas. » Je sentis alors que, pour ma nourrice aussi, Pascal nierait.

Donc Gretchen (moi toujours, la petite coupable sexuelle) et son frère John ou Jean (on se souviendra ici de mon «frère jumeau» Jean Escard, fils du bibliothécaire de mon père, né la même année que moi) sont tous deux domestiques de ferme et ont une maîtresse qui est très sévère (comme ma grand-mère pour moi). Celle-ci possède une ferme du nom de «Pour tous les taureaux». Ici, dans la maîtresse de la ferme, ma nourrice fusionne avec ma grand-mère, elle qui conviait si ouvertement les «taureaux» à venir

---

Il y avait, sur sa cheminée, la photographie de moi enfant avec ma nourrice. Je la lui demandai pour la regarder, et il me la passa. «Etait-elle dure avec moi, ma nourrice ?» demandai-je, «on me l'a dit.» — «Elle ?» me répondit-il, «elle était gentille, gentille! Une paysanne bonne, douce !» Et il me la vanta en termes émus, qui rendirent déjà probables à mon esprit les hypothèses de Freud. Car Pascal est le premier qui m'eût dit que ma nourrice fût bonne ! Le reste de la maison semble l'avoir considérée autrement.

Je posai alors brusquement la question à Pascal : «Vous passiez dans la maison pour l'amant de ma nourrice ? Dites-moi franchement, était-ce vrai ?» — Alors Pascal se récria : «Pensez ! aurais-je commis un pareil abus de confiance ! Votre nourrice ! Jamais je n'aurais fait cela !»

Et le vieil homme se mit à me conter comment ma mère m'aurait, vers la fin de sa grossesse, confiée à sa garde fidèle.

Et j'étais née et ma mère était morte, et j'étais restée, rien qu'avec ma nourrice, et, d'après Pascal, sous sa garde à lui, ma grand-mère et mon père s'absentant presque sans cesse.

« Montiez-vous, Pascal, souvent chez moi ?» — «Si je montais ! je comprends ! J'allais surveiller la nourrice, à des moments imprévus, n'importe quand !» — «Etait-ce le jour ? Tous les jours ?» — «Presque tous les jours je montais ! Je venais voir, à l'improviste, ce qui se passait.» — «Et vous restiez chaque fois longtemps ?» — «Oui, un moment. Je m'asseyais là, puis ayant vu que tout était bien en ordre, je redescendais.» — «Et ma nourrice me soignait bien ?» — « Je crois bien, la pauvre femme ! Vous étiez en de bonnes mains !» — «Et montiez-vous aussi le soir, Pascal ?» — «Oui, parfois.» — «Mais où couchiez-vous ?» — «Chez moi, à Saint-Cloud.» — «Où cela ?» — «Près des écuries en bas de la ville», c'est-à-dire loin de notre maison. Moi : «Là vous habitiez avec votre femme ?» — «Oui, nous habitions là.»

Ainsi, si Pascal avait eu des relations sexuelles devant moi avec ma nourrice, ce devait être, comme Freud l'avait inféré de la netteté de mes souvenirs inconscients, souvent en plein jour.

Je conclus de toutes ces réponses de Pascal qu'il avait bien dû être l'amant de ma nourrice. Qu'aurait eu sans cela à faire tous les jours le piqueur dans la nursery ? Et lui-même

chez elle. La ferme s'appelle aussi « Les trois étoiles », et le sens phallique du chiffre trois est connu. Le chiffre trois pourrait figurer en même temps Pascal, Nounou et moi, autrement dit le père, la mère et l'enfant, ce premier noyau de la famille humaine.

La maîtresse de la ferme fait à présent sortir Gretchen et John dans le jardin du *Sonne-sonnette*. (On sonnait pour appeler les domestiques ; la

---

avouait y être monté quotidiennement, mais transposant l'intérêt érotique qu'il portait à la nourrice en un intérêt dévoué porté à l'enfant. L'aveu transparaissait quand même.

En ces quinze jours de vacances de Noël, je n'en obtins pas davantage de Pascal.

***

Je retournai à Vienne au début de janvier et y restai jusqu'à la fin de février.

Au cours de ces deux mois d'analyse, je lus à Freud mes cinq petits cahiers d'enfance. C'est alors que Freud me dit que j'avais fait comme les peuples dans leur enfance : un grand événement les frappe dans leur période préhistorique, chute de Troie sous les coups des Achéens, ou d'un royaume burgonde sous ceux des Huns. Mais ce n'est que quelques siècles plus tard que se créent l'Iliade ou les Nibelungen. De même, pour moi, dans ma période préhistorique, vers deux, trois ans, un grand événement me frappa : les actes sexuels des grandes personnes, mais ce ne fut que quelques années plus tard, vers sept, huit, neuf ans que se créèrent les mythes symboliques que j'ai notés dans mes petits cahiers.

Donc tous ces cahiers reproduisaient en des histoires d'allure étrange, absurde, en langage symbolique et avec d'infinis « déplacements », les événements primitifs de mon enfance.

Aussi résolus-je, en quittant à la fin de février Vienne, de trouver enfin le moyen de faire parler Pascal.

***

Je reviens à Paris.

Je vais revoir Pascal, chez lui, à diverses reprises, pas trop rapprochées, pour qu'il n'ait pas, le jour où il se déciderait enfin à être franc, trop à perdre, mais plutôt à gagner.

Je ne lui parle de rien, ni en mars, ni en avril, ni en mai. Il me redit simplement, en appuyant davantage, qu'il montait souvent chez moi, bébé, et restait assis, plongé dans la contemplation de moi dans mon berceau.

A la fin de mai, étant restée près de trois semaines, ou quatre, sans retourner voir Pascal, je me décide, l'été et ses départs approchant, à essayer enfin d'obtenir ses aveux.

Chez lui, ce ne serait pas favorable. Je ferai plutôt venir Pascal à Saint-Cloud, chez moi.

***

Le 1er juin, Pascal vient à Saint-Cloud.

Nous commençons à parler de mille choses. Il me conte les péripéties de la campagne

sonnette annonçait aussi, quand c'était le concierge qui sonnait, des « arrivées ».)

L'arrivée qui semble ici présagée semble être celle du *Sarquintuié*, puisque c'est à lui que la maîtresse de la ferme recommande à Gretchen de dire bonjour de sa part, si elle le voit. Tel est le personnage qu'il me faut maintenant présenter à mes lecteurs.

***

Le rêve du *Sarquintuié*, ou *Serquintué*, fut l'un des cauchemars à répétition

---

électorale de mon oncle Christian en Corse. Tout cela m'intéresse médiocrement. Je voudrais parler de ma nourrice. Mais comment amener sur elle la conversation ?

Peut-être — j'y pense tout à coup ! — pourrais-je me servir de la photographie de moi avec Pascal lorsqu'il m'apprit, quand j'avais dix-huit ans, à monter à cheval ? Il me l'a confiée, voici six mois, pour que j'y mette un mot de ma main, je l'ai emportée et montrée à Freud à Vienne. Je pourrais dire : « Pascal, je ne vous l'ai pas encore rendue, la photographie, parce que vous n'avez pas été franc avec moi... »

Mais comment aiguiller l'entretien sur la photographie, Pascal continuant à parler de mon oncle Christian ?

Tout à coup, il sort de sa poche une enveloppe. Il va me montrer, dit-il, ce qu'il y a dedans. Ce sont les images de première communion de mes cousins, des enfants de mon oncle Christian, et la mienne. Je les prends en main, les retourne, les regarde... Et les rendant ensuite à Pascal, dans leur enveloppe, je lui dis : « Pascal, j'ai aussi les photographies de vous avec moi à cheval, que je ne vous ai pas encore rendues... Savez-vous pourquoi ? C'est que je vous en veux un peu. Vous n'avez pas été franc avec moi. Vous avez été l'ami de ma nourrice, et, quand je vous l'ai demandé, vous m'avez dit non. Or je sais, je sais que c'est vrai, vous feriez mieux de me le dire... » — Pascal : « Oh ! vous voulez donc me faire mentir... »

Moi : « Mais je vous dis que je sais que c'est vrai ! Et je ne vous en voudrai pas du tout. Je le sais, je vous dirai comment. Je vous ai dit que j'ai été, cet hiver, à Vienne, plusieurs mois, pour faire une étude sur moi-même, avec un professeur qui s'est spécialisé dans l'étude des rêves, etc. Or, dans mes rêves, on retrouve partout la trace *d'avoir vu*, enfant, des grandes personnes en train de se livrer aux actes de l'amour. Et on retrouve même que c'est *vous*. J'ai aussi des petits cahiers que j'ai écrits à l'âge de sept, huit ans, où il y a des histoires qui ne peuvent être interprétées *que* comme cela. Je sais donc ce qui s'est passé. Et loin de vous en vouloir, chose étrange, je vous en devrais avoir de la reconnaissance ! Car il est démontré — cette méthode l'a prouvé — que les qualités de l'observation, de l'intelligence, dérivent souvent en grande partie de ces premières impressions sexuelles. Je vous devrais donc, mon cher Pascal, quelque curieux que cela paraisse, une part des qualités d'intelligence que je puis avoir... Donc, dites-moi, je vous en supplie, la vérité ! Je ne saurais vous en vouloir, et cela serait d'une incomparable portée scientifique. Dites-moi la vérité... »

les plus effrayants de mon enfance (avec deux autres dont il sera question plus loin). Tel était son contenu essentiel : « Je me trouvais dans une chambre du Cours la Reine. J'entendais frapper trois coups solennels à la porte, comme au théâtre avant le lever du rideau. Cela signifiait que le *Sarquintuié* allait arriver, et qu'il fallait que les enfants se cachassent. Le *Sarquintuié* était un chemin de fer vivant qui entrait dans les maisons, les chambres, et les enfants qui n'étaient pas soigneusement cachés mouraient quand il les voyait ; son

---

Alors Pascal, me regardant, dit lentement : « Je ne dirai pas oui... mais je ne dirai pas non. C'est tout ce que je puis dire. »

C'était l'aveu ! « Mon bon Pascal ! Comment cela est-il arrivé ? Je le comprends, vous étiez jeune... »

Alors Pascal, après quelque hésitation et des larmes dans les yeux : « C'est elle qui voulait... Elle courait après moi. Alors, moi, j'ai fait mon devoir d'homme... »

Moi : « Je sais quel succès vous aviez auprès des femmes ! C'est connu de tout le monde... »

Pascal : « Oui, je plaisais aux femmes... »

Moi : « Pascal, n'est-ce pas, ma nourrice était une femme très chaude ? »

Pascal : « Si elle l'était ! Mais rien que quand je lui touchais le bras, elle jouissait ! Il y a des fois où je croyais qu'elle allait mourir... »

Moi : « Je m'en doutais par mes petits cahiers... Et où, quand, cela se passait-il ? Etait-ce là-haut chez moi ? »

Pascal : « Oui, je montais. Cela se passait partout où nous pouvions. »

Moi : « En plein jour ? »

Pascal : « Oui, aussi. »

Moi : « Je le savais aussi par les petits cahiers ! »

Pascal : « Mais comment cela est-il possible ! Comment est-ce possible ! Vous étiez si petite ! »

Moi : « Est-ce que je regardais ? »

Pascal : « Vous aviez souvent dans votre berceau les yeux mi-fermés. »

Moi : « Mais plus tard, je n'étais pas toujours dans mon berceau... »

Pascal : « Vous étiez là, par terre... »

Moi : « Et je regardais ? »

Pascal : « Oui. Je disais à Nounou : Si plus tard cette enfant parlait, qu'est-ce qu'il adviendrait de moi ! »

Moi : « Pascal ! Pascal ! je savais tout cela ! Vous ne m'apprenez rien ! Je vais vous demander encore autre chose. C'est par intérêt scientifique... Ma nourrice vous embrassait à un certain endroit... »

Pascal : « C'est vrai. »

regard tuait. Je me cachais donc sous un meuble, le plus souvent sous la table de ma salle d'études, recouverte d'un tapis. Mais je n'arrivais pas à me cacher toute, souvent un bout de mon pied, par exemple, dépassait. Le *Sarquintuié* entrait, il allait voir, j'allais mourir...» Je me réveillais alors dans une angoisse atroce.

Le *Sarquintuié* ou *Serquintué* fut rebelle, dans mon analyse, à livrer son secret. Un ami, autrefois, à qui j'avais raconté mon cauchemar d'enfant,

---

Moi : « Elle a dû vous embrasser souvent ainsi ? »

Pascal : « Oui. »

Moi : « Cela est aussi à déduire de mes petits cahiers ! Il y est question à un endroit du « bel homme rôti » que je voudrais manger. J'enviais, en vrai nourrisson, ma nourrice qui vous *mangeait* ! »

Je lui dis aussi que, dans mon premier souvenir d'enfance, ma nourrice m'apparaît, se mettant de la pommade sur ses cheveux noirs, avec un visage de cheval « parce qu'elle avait été chevauchée par vous » ; et Pascal rit et comprend la déformation du fantasme.

Moi : « Ma nourrice se mettait de la pommade sur les cheveux ? Ils étaient noirs ? »

Pascal : « J'essayais toujours de l'en empêcher ! C'était donc plus joli, des cheveux un peu flous ! Mais elle revenait toujours à cette pommade. »

Moi : « Comment était-elle, ma nourrice ? Grande ? Petite plutôt ? »

Pascal : « Grande plutôt. »

Moi : « Pas tant que moi ? »

Pascal : « Non ! »

Moi : « Comment était-elle autrement ? Décrivez-la moi ! Elle avait les cheveux, les yeux noirs ? »

Pascal : « Oui. »

Moi : « Et le teint ? »

Pascal : « Mat, un peu rosé, plutôt mat. »

Moi : « Oui, je vois. Elle était jolie ? »

Pascal : « Si elle était jolie ! C'était une belle paysanne comme on en cherchait pour les rois... »

Moi : « Dites-moi encore, Pascal, non seulement vous avez été embrassé par elle où vous savez, mais vous l'avez aussi, elle, embrassée au même endroit ? »

Pascal : « Je crois bien ! Elle était si belle ! Un corps surtout, un corps admirable. Je me jetais sur elle, je lui disais : « Je voudrais, je voudrais te *manger* ! »

Moi : « Est-ce qu'elle n'avait pas les seins abîmés, d'avoir nourri ? »

Pascal : « Non, elle avait de petits seins, droits... »

Pascal : « Et je devais faire attention, pensez-vous ! de ne pas la rendre enceinte ! Son mari n'était donc pas là. »

m'avait fait observer que le mot-variante *Serquintué* pourrait bien être une défiguration, dans ma bouche de bébé, du mot chemin-de-fer, de ce chemin-de-fer de grande ceinture que j'avais dû si souvent, enfant, voir passer au pied de la terrasse de notre jardin de Saint-Cloud, comme il y passe encore. Mais cette explication était loin d'épuiser le contenu terrifiant du cauchemar, elle n'était sans doute pas même juste.

J'avais déjà fait cinq mois d'analyse, l'hiver précédent, chez Freud, à

Moi : « Et puis le lait, mon lait !... Vous savez, Pascal, j'ai aussi vu des éjaculations, et je ne suis pas étonnée de ce que vous me dites... »

. . . .

Moi : « Dites-moi, Pascal, maintenant que vous me dites la vérité, avouez-moi que vous avez aussi couché avec Lucie ! »

Pascal : « Oui, mais très peu. Elle ne m'intéressait pas. Elle allait avec tout le monde. »

Moi : « Avec elle, je ne vous ai jamais vu accomplir un acte sexuel ? »

Pascal : « Non, jamais ce n'est arrivé devant vous. »

Moi : « C'est arrivé assez souvent avec ma nourrice ! Combien de temps après qu'elle était à la maison cela a-t-il commencé avec vous ? »

Pascal : « Cinq, six mois. »

Moi : « Et cela dura jusqu'à quand ? »

Pascal : « Jusqu'à son départ du Cours la Reine. »

Moi : « C'est-à-dire quand j'avais trois ans et demi. Et tout ce temps-là, je vis tout ? Veniez-vous aussi la nuit ? »

Pascal : « Oui. »

Moi : « Comment faisiez-vous ? Vous montiez soi-disant surveiller, et vous restiez ? »

Pascal : « Non, je redescendais. Et je remontais quand tout le monde était couché. »

Moi : « Et alors vous restiez longtemps ? »

Pascal : « Jusqu'à deux heures, trois heures du matin. »

Moi : « Et je dormais dans mon berceau ? »

Pascal : « Pas toujours. Vous aviez souvent les yeux entr'ouverts. »

Moi : « Y avait-il une veilleuse ? »

Pascal : « Oui. Mais souvent je l'éteignais. »

Moi : « Mais au Cours la Reine, comment faisiez-vous ? Vous ne pouviez plus venir dans notre chambre ! »

Pascal : « C'était encore plus facile ! Par l'escalier de service et la porte vitrée. »

Moi : « Et parfois elle vous rejoignait, elle. Mais quand vous veniez, comme j'étais plus grande, ce devait être plus gênant ! »

Pascal : « Nous tâchions d'attendre que vous dormiez. »

Vienne, quand je retournai, l'été de 1926, pour un mois auprès de lui, alors en villégiature au Semmering. En ce mois-là, nous analysâmes la peur des fantômes qui avait été la mienne si longtemps, grâce à la réactivation de cette même terreur que me procura la lecture, volontairement entreprise alors, des contes d'Edgar Poe, de ceux qui m'avaient, à l'adolescence, le plus terrifiée, en particulier de «Ligeia». Il s'avéra que cette peur était celle du retour de ma mère morte, que j'aurais tuée en naissant, et qui serait revenue, ogresse œdipienne, s'en venger. C'était en effet des cadavres et des fantômes féminins que j'avais toujours eu surtout peur.

Moi : « Dites-moi encore, Pascal. Il est question, dans mes petits cahiers, de soporifiques qui donnent aux enfants mal au cœur le matin. Ma nourrice ne me donnait-elle pas de soporifique, pour pouvoir être tranquille avec vous ?»

Pascal : « Non, je ne l'ai jamais vu !»

Moi : « Quelque chose de noir ? Il est question dans mes cahiers de boisson noire.»

Pascal : « Elle ne vous donnait que des sirops ordonnés par le médecin.» (Sirop de Flon, haine de ce sirop plus tard, sensibilité durable à l'opium ?)

Moi : « Vous deviez avoir une grande puissance sexuelle ?»

Pascal : « Oui, je l'avais.»

Moi : « Combien de fois dans une nuit pouviez-vous ?»

Pascal : « Je ne sais plus...»

Moi : « Avec ma nourrice, par exemple ?»

Pascal : « Nous n'étions pas libres. Je ne pouvais pas rester toute la nuit.»

. . . .

Pascal se demande maintenant s'il a bien fait de me parler ; il aurait dû dire non. « Mais », lui dis-je, « vous avez fait la chose dont je puis vous être le plus reconnaissante ! Ne le regrettez pas !»

Il avait pleuré un petit peu au début en parlant. Puis il a continué à parler, plus tranquille, rassuré par mon attitude.

*
* *

En résumé, Pascal, dans cette entrevue, m'a avoué (confirmant par son témoignage externe les preuves internes de l'analyse) :

1° Le coït devant moi, pendant trois ans, de mes six mois à mes trois ans et demi, avec ma nourrice ;

2° Les fellations et les cunnilingues avec elle ;

3° Leurs relations sexuelles en plein jour ;

4° Plus tard, quand ayant grandi je leur fis peur, les visites nocturnes à ma nourrice et les coïts à la veilleuse ou avec la lumière éteinte, dans les ténèbres.

Mais l'énigme du *Serquintué* restait à peu près entière, et j'avais beau, irritée, m'y acharner, nous ne parvenions pas à la déchiffrer.

Freud, l'hiver précédent, m'avait bien dit que le thème du *Serquintué*, par lequel il ne fallait pas *être vue*, devait être un retournement, de l'actif au passif, de mon voyeurisme infantile. C'était bien toujours de la *défense de voir* le sexuel qu'il s'agissait, mais si dans la réalité c'était moi qui ne devais pas regarder, dans le rêve c'était moi qui ne devais pas être vue. Et cela sous peine de mort... voilà tout ce qui avait été compris jusque-là.

La veille de mon départ du Semmering, au cours de mon avant-dernière séance d'analyse, nous cherchâmes encore et toujours ce que pourrait bien signifier le *Serquintué*. En vain : le monstre gardait son secret. Or le lendemain, dans l'auto qui m'emmenait du Semmering à Vienne prendre le train, parmi les vallées boisées du Semmering, le *Serquintué* me livra tout à coup son énigme dans une soudaine illumination.

C'était de *Serquintué* que cela partait. *Serquintué*, mais c'était donc un mot composite formé de *cercueil* et *tué*. Le *Serquintué*, c'était le char funéraire, le corbillard, ce qui est le plus lent représenté — association par contraste — par ce qui va le plus vite, le chemin de fer. Et dans le char funéraire, qui avait été, dès après ma naissance, emportée, si ce n'était ma mère ? Mais déjà une fois auparavant, le jour de son mariage, Petite-Maman avait été emportée en voiture, malgré elle, en surprise, à notre maison de Saint-Cloud, achetée alors par mon père en cachette, sa mère à elle désirant que le jeune ménage habitât chez elle, et ni mon père, ni sa mère ne le voulant. Elle avait été « enlevée » cette fois-là sans être prévenue, au sortir de l'église, en carrosse de mariage, avec son mari, et celui qui conduisait le carrosse d'enlèvement, ce jour-là, n'était autre que le demi-frère de mon père, son piqueur corse, l'amant futur de ma nourrice, Pascal.

Mais le chemin de fer, sous les espèces duquel apparaissait le *Serquintué*, haletait, soufflait, tout comme l'homme dans l'acte du coït auquel j'avais

si souvent assisté. C'était là une des voies par lesquelles il avait acquis — association par ressemblance — son symbolisme sexuel.

Le chemin de fer, par ailleurs, fonce, tel un taureau furieux ; malheur à ce qui se trouve sous lui, il lui passe sur le corps, l'écrase — tout comme fait l'homme de la femme, dans l'acte du coït normal ! — De même, pour avoir passé sous l'homme, ma mère était morte ; la conception infantile sadique du coït pour moi s'était réalisée à la lettre.

C'est pourquoi le chemin de fer, taureau et voyeur, tuait, et si le chemin de fer représentait en même temps un corbillard, et celui de ma mère, avec son cadavre dedans, c'était qu'il figurait, condensait, une double image, celle même des « parents accouplés » : d'une part l'homme assassin qui fonce sur la femme dans l'acte du coït sadique, d'autre part, la femme assaillie, tuée, et même couchée dans son cercueil, d'où elle revenait pour me tuer à mon tour, moi qui, enfant, m'étais faite complice de l'homme pour la tuer, puisqu'elle était morte de m'avoir enfantée. Alors le cercueil, qui contenait la tuée, tuait à son tour la méchante petite fille, laquelle aurait « vu » avec satisfaction s'accomplir l'acte sexuel meurtrier. Dans cette condensation vengeresse des « parents unis », l'élément mâle était doublement déterminé : d'une part par mon père qui, en la fécondant, avait mené ma mère au tombeau, d'autre part par Pascal, auquel j'avais vraiment « vu » accomplir l'acte sexuel meurtrier que, de la part de mon père, je ne pouvais, par analogie, qu'imaginer. La partenaire de Pascal, Nounou, d'ailleurs, en était également « morte » à sa façon. Lorsque j'avais trois ans, ma grand-mère ne l'avait-elle pas fait *partir* ? Or partir pour toujours, au regard d'un enfant et de l'inconscient, équivaut à *mourir*.

La variante *Sarquintuié* apparaissait comme formée sous l'influence de l'allemand. *Sarg*, c'est en effet cercueil en allemand. Et *tuié* était une façon populaire et comique de prononcer tué. « Il l'a tuiée », disaient parfois Mimau ou Gragra, pour rire.

Ne négligeons pas, pour terminer, que mon père, et non seulement ma grand-mère, avait été accusé d'avoir « tué » ma mère, de l'avoir fait empoisonner par Bonne-Maman, pour en hériter. J'avais entendu chuchoter ces histoires par Mimau, Gragra, Pascal.

Aussi mon père et ma grand-mère pouvaient, dans mon imagination infantile, être figurés par ces *requins* que Mimau, qui avait été femme de chambre, après la mort de son mari, sur les paquebots de Chine, me décrivait suivant le navire lorsqu'un cadavre était à bord, pour, dès que celui-ci aurait été lancé à la mer, faire sous leurs dents craquer le bois du cercueil. Sans doute le *quin* intercalé entre *sar* ou *ser* et *tué* ou *tuié* avait-il été emprunté à ces *requins*.

Le voile qui recouvrait l'identité redoutable du *Ser-quin-tué* se levait. Je l'écrivis à Freud, et, à mon retour à Paris, recherchai les feuillets illustrés intitulés «*Les Rêves de Mimi*», antérieurs même à mes cahiers, puisqu'ils sont datés de 1889. Dans la page consacrée aux *Façons du Sarquintuié*, tout ce que j'avais deviné sur le fantasmatique personnage se trouve confirmé. On voit en effet le *Sarquintuié* successivement figuré sous forme de « femme » voilée (une mariée) qui tombe sans doute blessée à mort, de « chemin de fer », d'« homme » un couteau à la main, de « voiture », c'est-à-dire de corbillard fort reconnaissable avec son cocher, de « charette » avec un homme y attelé, enfin de deux hommes s'emboîtant le pas (sans doute Pascal et mon père, les deux frères qui s'étaient succédé dans mon histoire infantile). Le lecteur peut d'ailleurs consulter lui-même ce petit document, que je reproduis ici. Il n'est pas jusqu'aux bougies surmontant la page de titre qui n'évoquent la mort. Ce n'était pas en vain que j'avais vu, sur une aquarelle figurant sur son lit ma mère morte, des bougies allumées posées près d'elle.

*
* *

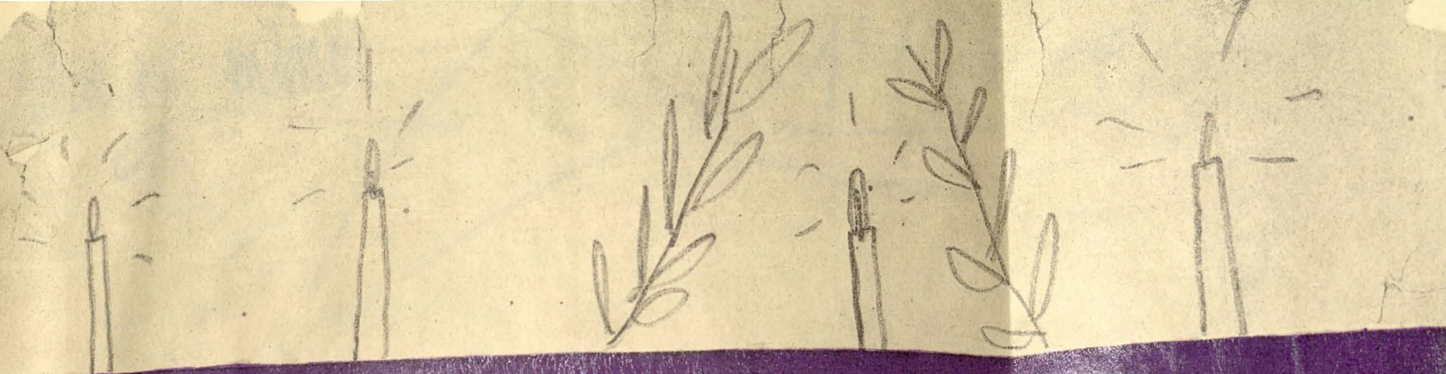
Planche I.

Ne négligeons pas, pour terminer, que mon père, et non seulement ma grand-mère, avait été accusé d'avoir « tué » ma mère, de l'avoir fait empoisonner par Bonne-Maman, pour en hériter. J'avais entendu chuchoter ces histoires par Mimau, Gragra, Pascal.

Aussi mon père et ma grand-mère pouvaient, dans mon imagination infantile, être figurés par ces *requins* que Mimau, qui avait été femme de chambre, après la mort de son mari, sur les paquebots de Chine, me décrivait suivant le navire lorsqu'un cadavre était à bord, pour, dès que celui-ci aurait été lancé à la mer, faire sous leurs dents craquer le bois du cercueil. Sans doute le *quin* intercalé entre *sar* ou *ser* et *tué* ou *tuée* avait-il été emprunté à ces *requins*.

Le voile qui recouvrait l'identité redoutable de *Sarquintué* se levait. Je l'écrivis à Freud, et, à mon retour à Paris, recherchai les feuillets illustrés intitulés « *Les Rêves de Mimi* » [illegible], puisqu'ils sont datés de 1909. Dans la page consacrée aux *Figures du Sarquintué* [illegible] j'avais dessiné sur le fantasmatique personnage [illegible]. On voit en effet le *Sarquintué* successivement figuré sous forme de [illegible] (une mariée) qui tombe sans doute blessée à mort, de [illegible] d'« homme » un couteau à la main, de « voiture », c'est-à-dire de [illegible] fort reconnaissable avec son cocher, de « charette » avec un homme [illegible], enfin de deux hommes s'emboîtant le pas (sans doute Pascal et mon frère, les deux frères qui s'étaient succédé dans mon histoire infantile). Le lecteur peut d'ailleurs consulter lui-même ce petit document, que je reproduis ici. Il n'est pas jusqu'aux bougies surmontant la page de titre qui n'évoquent la mort. Ce n'était pas en vain que j'avais vu, sur une aquarelle figurant sur son lit ma mère morte, des bougies allumées posées près d'elle.

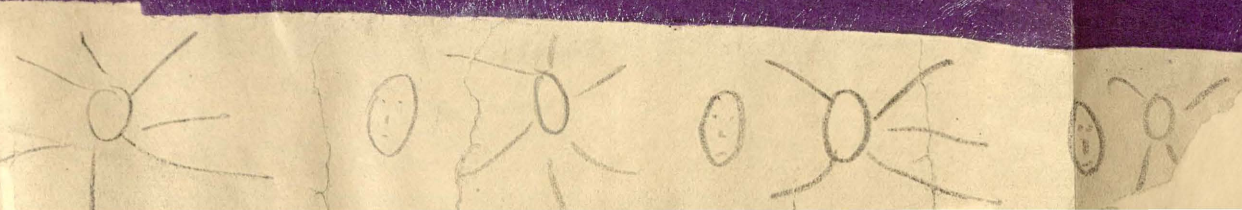
*
* *



LES RÊVES DE MIMI

FAIT EN 188.9

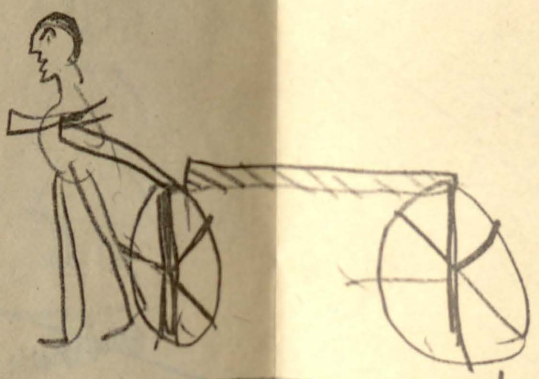
MIMI.





rêve de mimi.
1re Partie.
mimau.
mimi
RÊVE
femme
Sarquintuié
(1.)
chemin de fer.
Sarquintuié
(2)
(A suivre)
(4)
Homme.
voiture.
Sarquintuié

(suite) FAÇON DU SARQVIN



chorette. sarquintuie.

(5)



Homme sarquintuie.

(6)

FIN Dl'al Fason du sar-quintuie.

FASON DU Caliqua.

mimi

Idera



métha poupée. Caliqua.

methamorphose.

FIN Dl'al Fason du Caliqua.

(suite)

FAÇON DU SARQVINTU[illegible]



charette.

sarquintuie

(5)

Homme

(6)

sarquintuie.

FIN Dl'al Fason du sar=quintuie.

FASON DU Caliqua.

mimi

Idera



meth. poupée.

Caliqua.

methamorphose.

FIN Dl'al Fason du Caliqua.



Reprenons notre conte du *Crayon de bouche*. Gretchen s'en va donc dans ce jardin du *Sonne-sonnette*, après que la maîtresse de la ferme « Pour tous les taureaux » lui a recommandé de dire bonjour de sa part au *Sarquintuié*, si elle le voit. Gretchen acquiesce, mais, au lieu du *Sarquintuié*, elle rencontre une bonne fée, une protectrice, une bonne mère, qui lui donne un puissant talisman, destiné à la protéger de l'ennemie de la bonne fée, laquelle est au contraire la mauvaise fée, la mauvaise mère, la mère vengeresse, œdipienne, celle, sans doute, qui me menaçait, moi, du fond de son cercueil.

Ce talisman, c'est le Crayon de bouche.

J'ai dit, au début de l'analyse de cette histoire, comment Freud, sur son simple titre, me révéla que j'avais dû voir des fellations. J'aurais vu, dans la bouche de ma nourrice, le pénis de Pascal, et cela en plein jour. Et le crayon avait pu d'autant plus aisément me devenir un symbole du pénis que je suçais et mordais, enfant, mes crayons, comme tant d'enfants qui n'ont pu se sevrer, érotiquement, du mamelon. Mais le crayon n'est plus pour moi le mamelon de la femme, il est devenu plus ambitieusement le pénis de l'homme, autrement plus imposant, plus désirable, pour moi qui aspirais620 fémininement dans mon inconscient à m'identifier à Nounou.

Cependant le choix du crayon comme symbole phallique est déterminé par ailleurs encore, du côté de mon complexe d'Œdipe paternel. Mon père, en effet, était un intellectuel, et son bureau m'apparaissait tout garni de crayons toujours soigneusement taillés et rangés par ordre de grandeur. Le spectacle du bureau paternel me fascinait, et j'aurais toujours voulu m'emparer des crayons. Mais on me défendait d'y toucher, pour ne pas déranger leur ordre magnifique. Les dimanches soirs seulement, quand mon père, assis à son bureau, me prenait sur ses genoux, j'avais droit à un crayon, qu'il me mettait lui-même entre les mains, pour me faire dessiner sous sa direction. L'émoi de tenir entre mes petits doigts l'un des crayons paternels, si ardemment convoités, était indicible.

Ainsi le crayon, arme de l'intellectuel, m'apparaissait comme un attribut éminemment paternel, presque autant appartenant à mon père, à son corps qu'il prolongeait, que le pénis, arme de l'homme. Et quand la bonne fée me donne le Crayon de bouche, cela équivaut, pour mon inconscient, à la reddition à moi, par la femme, du pénis de l'homme qui lui appartenait aussi, de par le rôle, récepteur du pénis, de la femme dans le coït. La bonne fée est ainsi doublement déterminée ; elle est Nounou qui m'octroie le pénis de Pascal ; elle est Petite-Maman qui me donne le pénis paternel.

Mais en quoi le crayon, symbole phallique, peut-il être un talisman protecteur ? Dans ma conception sadique du coït, l'homme fonçait, tel un taureau ou un chemin de fer, sur la femme, avec son pénis, arme perforatrice, meurtrière. Or ici le pénis donné par la bonne fée cesse d'être mauvais, dangereux ; il devient bon, protecteur, apotreptique (1).

Je crois qu'ici il faut signaler une coalescence que ni l'école de Londres ni même celle de Vienne ne semblent avoir pleinement saisie. L'école de Vienne souligne l'importance, chez l'enfant, de la conception du pénis objectal narcissique, qui est à la base de l'envie du pénis des filles, du complexe de virilité féminin : la fille désire posséder, annexe à son propre corps, le phallus, narcissiquement convoité, et qui la compléterait, et elle se sent inférieure de ne l'avoir pas. Pour l'école anglaise, ce que la fille convoite, et cela dès l'origine, c'est le pénis objectal, celui de l'homme, possédé par sa mère ou par qui en tient lieu dans le coït, pénis observé au cours de la scène primitive. Un instinct d'absorption vaginal préexisterait même chez elle antérieurement à toute vision de coït, pulsion qui lui ferait aspirer à la succion cloacale d'un pénis imaginaire. Et chacune des deux écoles tend à nier la validité des conceptions de l'autre.

---

(1) De 'αποτρεπτικός, qui détourne, ayant conservé jusqu'en grec moderne sens analogue. 'Αποτρόπαιος, épithète appliquée dans l'antiquité aux dieux détournant des humains les maux, nous a semblé, ainsi qu'au linguiste Edouard Pichon, moins bon, donnant en français l'adjectif invariable *apotropée*.

Or je crois les deux conceptions justes pour la plus grande part, et non point antagonistes.

L'enfant, en effet, ne distingue pas encore nettement au début son propre corps du monde extérieur. Si la petite fille aspire à s'emparer du pénis paternel, à le voler à sa mère qui le possède dans l'acte du coït observé par elle, c'est pour le garder, se l'annexer, sorte d'appendice à son propre corps. La petite fille ne doit pas très bien distinguer, au début, qui, dans la représentation des parents unis, possède le pénis, de la femme ou de l'homme, qui par suite peut le garder. Mais elle voudrait l'avoir à elle...

Pourquoi ? La crainte de l'agression, si précoce chez l'enfant, ne me semble pas uniquement, ainsi que l'école anglaise le professe, provenir de la peur de la vengeance œdipienne de la mère ressentie immense, fantasmatique, en vertu de l'agression dirigée contre elle par l'enfant, agression qui se retournerait contre l'enfant même dès l'origine et constituerait son premier surmoi. La peur de l'agression est d'après moi d'abord prémorale, elle est vitale d'abord : toute substance vivante craint instinctivement l'effraction qui la menace donc d'anéantissement. C'est là l'instinct même, narcissique, de conservation. Or voilà que, dans la scène primitive, l'enfant assiste à la pénétration d'un être par un endroit où, d'après sa propre expérience, des choses certes passent, mais pour en sortir et non pour y entrer : le cloaque. Cette pénétration s'accompagne, de la part de l'homme, de violence apparente et les deux partenaires gémissent ou crient. Voici une effraction de la substance qu'il faudra toute la libido de l'enfant pour érotiser !

Mais l'érotisation de la pénétration cloacale ne se fait pas de même chez tous les enfants. Je crois qu'ici la dose de virilité ou de féminité constitutionnelles joue son rôle physiologiquement et psychologiquement. Le mâle doit, phalliquement, foncer de l'avant, le mâle est par essence centrifuge. La femelle doit aspirer à absorber, l'érotisme cloacal, chez elle, doit pouvoir remonter le courant excrémentiel, et se modeler pour ainsi dire sur l'érotisme oral, œsophagien. Mais à cette attitude la crainte vitale de l'effraction s'oppose,

et c'est pourquoi tant d'enfants hurlent de terreur et de fureur quand on leur donne un lavement, ou même, pour en revenir au mode oral, quand on leur regarde dans la gorge en se servant d'un instrument.

Vitalement, il est plus facile d'être mâle que femelle, et c'est pourquoi, dans l'histoire du *Crayon de bouche*, j'accepte avec tant de joie, sous les traits de Gretchen, le don, par la bonne fée, du talisman phallique protecteur.

Car le crayon phallique, dès que je l'ai à moi, devient mon propre phallus. Il était à Pascal, à Nounou, à Papa, à Petite-Maman hier ; à présent il est à moi, je me l'annexe, je deviens un petit mâle à mon tour. Je ne crains plus rien ! Seules les femmes meurent (je l'ai cru, dans l'inconscient, longtemps), les hommes, eux, ont le don d'invulnérabilité, d'immortalité. Pourquoi ? Parce qu'ils sont, eux, les porteurs de l'arme, offensive dans le coït, mais qui, dans mes mains à moi, devient apotreptique. Le phallus, arme offensive ou défensive, est ici le *bon* phallus, quand on est celui qui le porte ; il n'est le *mauvais* phallus que lorsqu'on est la victime désarmée qu'il transperce, blesse, tue.

Je crois qu'il faut chercher dans ces conceptions de l'enfant et de l'inconscient l'explication de ce fait que les talismans sont universellement des figurations, réelles ou symboliques, de l'organe mâle mais bien plus rarement de l'organe femelle. La femelle, c'est en effet la désarmée, l'exposée à tous les coups ; l'infériorité de la femme est non seulement une infériorité au domaine sexuel, mais encore au domaine non moins vital des instincts d'agression.

C'est pourquoi la bonne fée ne peut faire à Gretchen un plus beau cadeau que le Crayon de bouche.

*
* *

Gretchen ne sait pas d'abord de quoi il s'agit, mais elle ne tarde pas à rencontrer, sur sa route, la mauvaise fée, qui se met à la regarder, à la fixer. On ne saurait méconnaître ici l'incarnation femelle du *Sarquintuié*, le féroce voyeur, mais c'est ici, de toutes les «façons» du *Sarquintuié*, celle de la mauvaise

mère ressortie du tombeau, ou bien de la seconde femme de mon père, ma grand-mère à l'œil unique et perçant. Car c'est à nouveau pour nous perforer, nous faire un trou dans le cou, que Gretchen, ou moi, sommes fixées ainsi.

Cependant Gretchen a, cette fois-ci, son talisman. Elle ne perd pas courage, et après avoir questionné la fée sur ses funestes intentions, et les avoir apprises, elle se souvient du Crayon de bouche ! Elle le touche, et il se métamorphose aussitôt en une cravate, dont elle s'entoure protectivement le cou. On sait le symbolisme phallique général de la cravate, ici particulièrement apte à conjurer le danger du trou dans le cou.

L'alternative apparaît ainsi d'un trou dans le cou *ou* de la cravate. La coexistence de l'orifice vaginal et du clitoris dans l'anatomie réelle de la petite fille, coexistence qui eût pu, dans la masturbation infantile, être perçue, semble niée, et la cravate phallique proclamée susceptible d'annuler le trou vaginal.

Mais la mauvaise fée fait un signe, et Balladis apparaît. Balladis doit être une figuration du mâle, Pascal ou plutôt mon père. Il me vient à l'idée que Mimau ou Gragra devaient dire de mon père, si souvent sorti : « Il est toujours en ballade ». Allié de la méchante fée, dans ce duel entre le trou et le phallus, Balladis fait réapparaître le trou qu'avait conjuré la cravate, mais cette fois ce n'est plus le trou narcissique, sur mon propre corps de fillette, c'est l'imposant trou maternel. Balladis en effet « enchante un trou » (l'homme dans le coït semble « enchanter », faire apparaître un trou au bout de son pénis dressé) et, comme c'est cette fois le vaste trou maternel, Gretchen et John, son frère jumeau, y tombent, dans un fantasme de retour au corps maternel assimilé ici à quelque descente aux enfers.

Comment ils en ressortent, je déclare n'en savoir rien, confessant ainsi sur ce mode mon ignorance des processus de l'enfantement. Mais ils en sortent, sans doute grâce au Crayon de bouche, qui connaît en effet ces chemins ! Et c'est alors qu'ils tombent dans les mains du *Sarquintuié*, lequel guette, ce qui est bien naturel, à la porte. Le *Sarquintuié*, c'est en effet ici

l'homme dangereusement phallique qui guette à la porte du vagin. Auparavant, nos pauvres enfants ont vu la *Wice* et le *Calica* — autres figures d'angoisse de ma vie onirique infantile. Mais il me faut ouvrir une nouvelle parenthèse pour les présenter à leur tour au lecteur.

***

Tel était mon cauchemar à répétition de la *Wice*, c'est-à-dire de la *Vis* :

« J'étais couchée sur le dos, dans mon petit lit, de nuit, à la lueur de la veilleuse. De mon bas-ventre s'élevait verticalement une énorme vis en bois. Elle tournait, tournait très lentement dans le plafond en montant toujours. Je l'embrassais de mes deux mains. Elle était enduite de glu, mes mains en la touchant s'engluaient, puis se mettaient à gonfler, à gonfler, jusqu'à emplir toute la chambre ». Je me réveillais alors dans une angoisse atroce et qui dépassait celle du cauchemar au *Serquintué*. Le rêve de la *Vis* était peut-être le plus abominable de mon enfance.

Comment comprendre ce cauchemar-là ? D'abord, une interprétation s'impose : le rêve de la *Vis* est un rêve de masturbation clitoridienne. Tout le proclame : la position de la vis sortant de mon bas-ventre ; la glu des sécrétions locales ; son lent tournement, reflétant, transféré à elle, le mouvement circulaire de mes petits doigts autour de mon clitoris ; les mains enfin, les mains surtout, qui touchent, entourent la vis ; enfin leur gonflement qui, transposé du clitoris aux mains, exprime l'érection.

Mais alors pourquoi cet affect d'angoisse en lieu et place de la volupté ? C'est l'éternelle question de l'angoisse qui est de nouveau posée. Nous ne chercherons pas ambitieusement à la résoudre ici, mais déroulerons simplement et patiemment le fil de nos associations.

D'abord, qu'est-ce qui m'avait incitée à prendre la vis comme symbole central dans ce cauchemar ? Je m'en souviens : la vertueuse Mimau, ma bonne corse, qui détestait, comme je l'ai déjà dit, la femme de chambre de ma

grand-mère, Anna, accusait celle-ci de tous les péchés sexuels. Anna aurait été la maîtresse de deux secrétaires de mon père, de Pascal encore et toujours, du maître d'hôtel. Bref, Mimau concluait : « Cette fille-là, c'est le vice ! » La vis, le vice, pour mon oreille d'enfant, c'était tout un, et la *Vis* — que j'orthographie d'ailleurs ici *Wice* et au-dessous *Vice* — devenait, en vertu de cette homonymie, la représentante attitrée des péchés sexuels.

A Dieppe où nous allions l'été, entre le moment où ma bonne Lucie était partie et où Mimau était venue la remplacer, j'avais été soignée quelque temps par Anna. Anna, qui n'aimait pas beaucoup les enfants, se refusa d'ailleurs à transformer son activité intérimaire en emploi définitif. Mimau alors avait été appelée. Mais, sous la férule de Mimau, sévère quand il s'agissait du sexuel, ainsi qu'on va bientôt voir, je regrettais parfois le temps et de Lucie et d'Anna. Anna, en effet, était avec moi très gentille. J'ai deux seuls souvenirs de l'époque où elle me donnait ses soins. Le premier : lorsqu'elle approchait les mains de moi, en particulier au moment où elle me faisait faire ma toilette intime, j'avais cru m'apercevoir que ses mains sentaient la même chose que les miennes quand j'avais touché mes petits organes génitaux, ce qui me plaisait, sans doute équivalant à une complicité, donc à une permission. D'après ce souvenir, je devais alors, à cinq ans, me masturber manuellement. Le second souvenir : un soir où l'on avait allumé dans ma chambre du feu, le froid étant précoce à Dieppe, pendant que j'étais toute nue devant la cheminée, j'avais été parcourue d'un grand frisson dont je me souviens encore ; Anna m'avait alors appris le nom de « frisson » par lequel on désignait cette sensation. En faut-il conclure que j'aurais déjà connu au moins un embryon d'orgasme ?

Toujours est-il qu'Anna m'avait laissé de nostalgiques souvenirs, sans doute en vertu de sa sexuelle indulgence. Mais Mimau une fois entrée chez nous, je n'avais plus même le droit, à mon regret, de lui dire bonjour parce que, cette fille-là, c'était « le vice ».

Mais au choix de la vis pour figurer l'organe coupable de la sexualité,

Mimau avait concouru de façon plus directe encore. En bonne éducatrice, Mimau croyait de son devoir de pourchasser chez moi la masturbation. Et elle ne la pourchassait pas avec mollesse ! D'abord, dès qu'elle était entrée dans la maison, elle m'avait affublée pour dormir de longues chemises à coulisse en bas. Je me rappelle très vaguement que cela me semblait une condamnation de quelque chose de très coupable et m'inspirait un sentiment de honte. Ensuite la trace de la pourchasse de Mimau se perd dans ma mémoire. Mais je me vois plus tard, sans doute dans la prépuberté que j'eus très précoce, découvrant un jour, en me promenant en voiture (on passait sur le Cours la Reine à ce moment) et me frottant, aux cahots du chemin, sur les coussins du siège, le plein orgasme. Très fière de ma découverte, je renouvelai la chose en me frottant de même, assise sur les coussins de mes petits fauteuils d'enfant. Mimau un jour me trouva faisant cela et me menaça sur un ton terrible : « Si vous faites cela, ça vous fera mourir ! » Et, souvenir-écran, c'est sans doute dans le même contexte que je me rappelle une autre menace de Mimau : « Surtout ne prenez pas froid et couvrez-vous ! Au premier frisson, on a déjà attrapé la mort ! » Toujours est-il que c'est à partir de ce moment que je renonçai à cette masturbation — sans doute, d'après le témoignage de ces cahiers, comme on le verra plus loin — vers ma dixième année.

Mais la masturbation clitoridienne manuelle avait dû être abandonnée plus tôt et l'autre mode n'en être qu'un substitut — ainsi qu'en témoigne le rêve de la *Vis*, antérieur, d'après mes petits cahiers, à ma huitième année. Et comme j'entendis Mimau, plus tard, dire à maintes reprises que la masturbation — dont elle me soupçonnait encore parfois bien à tort ! — était un « vice », et un vice qui faisait mourir, en particulier de tuberculose, tel un pauvre jeune homme qu'elle avait connu et citait toujours, je puis me figurer que le terme de « vice » avait été, dès l'enfance, appliqué à ma propre masturbation, et avait contribué au choix, dans le cauchemar à la *Vis*, de cet objet comme figuration de mon coupable « vice ».

De même j'avais dû, bien avant la date de mon souvenir-écran au petit fauteuil, être menacée de mort par Mimau pour ce « vice »-là.

A l'élément « gonflement » du cauchemar, une autre déterminante concourait. Certes, celui-ci était d'abord commandé par le fait physiologique réel que, dans l'érection, il y a gonflement. Mais l'élément « gonflement coupable », je l'avais trouvé magnifiquement exprimé dans la fable de La Fontaine : « La grenouille qui veut se faire aussi grosse que le bœuf ». Cette fable me terrifiait tout en me ravissant ; j'en jouissais et souffrais vraiment physiquement. Et je m'identifiais bien entendu inconsciemment, moi e mon minime clitoris, à la trop ambitieuse grenouille, qui voulait singer, pour son plus grand dam, le bœuf, ici phallique et qui, en châtiment, éclatait. La vis du rêve était mon clitoris aussi impossiblement magnifié.

Quant à l'élément « glu », il dérive de ces faits réels que les organes génitaux, dans l'émoi sexuel, s'humidifient, et que j'avais en outre dû voir à leur contour, à la fin des coïts interrompus auxquels j'avais pu assister — Pascal devant craindre de féconder ma nourrice — du sperme, qui ressemble donc à de la colle, de la glu. Mais la glu, par ailleurs, peut être mortelle, comme je le savais ! N'avais-je pas vu prendre sur de longs papiers englués appendus verticalement au lustre dans les chambres, telle la vis verticale du cauchemar, des mouches, de pauvres mouches confiantes, qui, une fois le papier englué simplement touché du bout de l'aile, en vain, ensuite, dans une lente agonie, se débattaient ? Ce spectacle me remplissait d'horreur. Les femmes, telles les mouches, se laissaient prendre confiantes à la glu phallique de la sexualité.

Aussi me semble-t-il que la vis du rêve représente, non seulement mon propre petit phallus, le clitoris féminin, mais en même temps, en redoublement phallique, le pénis érigé de l'homme. Le mouvement montant de la vis, il faudrait alors l'imaginer retourné et descendant, celle-ci entrant dans mon corps, au lieu d'en sortir, ce que le contenu du rêve pouvait donc exprimer

aussi, en vertu de la représentation si fréquente par le contraire. On connaît par ailleurs le terme vulgaire en anglais, *to screw*, voulant dire coïter. Alors, dans ce contexte-là surdéterminant le cauchemar et y fusionnant avec le contexte de ma masturbation à moi, la vis qui descend vers moi du plafond rappellerait la faux phallique du Temps dans le conte d'Edgar Poe du « Puits et du Pendule », le pendule à la faux étant remplacé chez moi par la lourde vis engluée qui se visserait dans mon corps. Mais les parois étouffantes de la chambre de torture restent chez moi, comme chez Poe, des parois utérines ayant mission d'étouffer, d'enterrer l'enfant vivant. Le cauchemar à la *Vis*, dans ce contexte, serait ainsi un rêve d'observation intrautérine du coït où l'enfant s'imagine encore enfoui dans le corps de la mère et soumis aux assauts sadiques du pénis du père et à la compression, non moins sadique, de l'utérus maternel.

Mais cette surdétermination du rêve de la *Vis*, où mon clitoris fusionne avec le pénis de l'homme, ne doit pas nous faire oublier que son inspiration fondamentale restait la culpabilité inhérente à ma masturbation infantile. Le fait que la vis soit en bois, bien que j'eusse dû voir des vis en fer, est une indication de même sens : on sait que le bois le plus souvent, dans l'inconscient, symbolise la femme, le féminin.

Le cauchemar à la *Vis* apparaît comme tout chargé de culpabilité, culpabilité pour la sexualité en général, culpabilité, en particulier, pour l'érection où celle-ci s'exprime physiologiquement.

Et la terreur que l'érection pouvait m'inspirer était telle que tout émoi voluptueux se trouvait chassé du rêve, sur lequel régnait et croissait, au lieu du plaisir, l'angoisse, la terreur.

***

Nous voici de nouveau devant le problème de l'angoisse. Quelle peur, en somme, exprimait ce cauchemar ?

Je crois que la réponse est claire, bien que je fus assez longue à me la donner. La peur qu'exprime le rêve de la *Vis*, c'est la peur de la mort, la peur réelle du moi devant la mort.

Ce qui conditionna ce rêve, primordialement, fut en effet la menace de Mimau à propos de ma masturbation : « Cela fait mourir », menace que j'avais dû lui entendre proférer, comme je l'ai dit, bien avant le temps où je m'en souviens dans mon souvenir-écran au petit fauteuil. Quand je ressentais le désir sexuel, que mon clitoris s'érigeait la nuit, avant que je ne m'endormisse ou en dormant, aussitôt, dans les profondeurs obscures de mon psychisme, en écho résonnait la menace de mort.

Et la peine de mort, punition de la sexualité, prenait dans ce cauchemar une forme particulièrement atroce. J'y étais menacée de périr à la fois sous trois modes de mort : éclatée comme la grenouille ; engluée comme les mouches ; étouffée, ce qui est peut-être le pire de tout, entre la vis tournante et les murs de la chambre, dans le corps maternel. C'est en effet là que je fais retour, couchée tout du long dans mon petit lit, comme dans un cercueil posé près du grand lit de Mimau, celui où je naquis et où mourut ma mère.

Je m'identifie en outre sur ce mode à ma pauvre mère, morte, elle aussi, de sa sexualité. Comme elle, par les mêmes émois sexuels orientés vers le même homme, mon père, je vais mourir, engluée de sperme, éclatée par l'érection et peut-être aussi par la grossesse, étouffée comme elle, car elle étouffa à la minute de son embolie, on me l'avait assez dit. Je vais mourir, je l'ai mérité, puisque, fouetté par tous mes mauvais désirs, sexuels envers mon père, agressifs contre mes féminines rivales, fouetté en somme par mes doubles instincts œdipiens, mon clitoris coupable s'érigeait.

*
* *

Vu la mort de ma mère, élément sinistrement réel de mon complexe d'Œdipe, les cauchemars à répétition de mon enfance étaient tous, je le vois aujourd'hui, à base univoque de terreur de la mort, mais de mort administrée

chaque fois sous des modalités différentes. Mon imagination de tortionnaire était fertile et variée.

Par le *Serquintué*, j'étais écrasée. Dans un autre rêve de train, où je me voyais fuyant en vain sur des rails qui partout, partout rayaient le sol, c'était d'écrasement encore que j'étais menacée. Dans un rêve d'incendie, je me trouvais dans une maison qui brûlait, et d'où je ne pouvais m'échapper, sinon par une fenêtre ou par un escalier qu'il fallait descendre en volant ; j'étais ainsi menacée d'être brûlée. Dans un rêve de pont brisé au-dessus d'un fleuve à traverser, rêve qui avait d'autres déterminantes encore, en relation avec mon complexe de castration phallique, c'était la noyade qui m'attendait. Aussi dans un cauchemar où je m'enfuyais devant des voleurs par une fenêtre, en volant (les « voleurs » aussi « volaient », c'est-à-dire représentaient des hommes capables d'érection comme d'effraction), mais perdant de plus en plus de la force de mon vol, je parvenais au-dessus de la mer où je tombais. Le rêve de la *Vis*, on l'a vu plus haut, m'infligeait triplement la mort par l'éclatement, l'engluement et l'étouffement entre les parois d'une chambre, à la fois utérus et cercueil.

N'oublions pas le rêve du « Pharmacien introuvable », où je me savais empoisonnée, et courais les rues de Paris sans trouver, désespoir ! l'officine du pharmacien qui m'eût procuré un contre-poison, rêve très significatif comme expression de la crainte du talion infligé par ma mère, vu la légende qui circulait de son empoisonnement que j'exposerai ailleurs plus en détail. Enfin dans le cauchemar au *Calica*, qui me reste à commenter, c'était par la perforation que la mort menaçait de m'être infligée.

Toutes ces modalités de supplice et de mort, comme on le voit aisément, exprimaient, en même temps que leur sens dominant agressif, des aspects ou des effets de la sexualité : la femme est « écrasée » par le poids de l'homme dans la position habituelle du coït : le feu du plaisir « brûle » les corps dans le coït ou la masturbation ; résultat du coït, le fœtus est « noyé » dans les eaux de l'amnios, où les fantasmes du corps maternel, chez moi si œdipiens, me

ramènent ; on « étouffe » dans l'intérieur du corps maternel, où tourne la vis phallique et où le pénis normalement « enfle », tel aussi mon clitoris dans la masturbation, au risque d'« éclater » ; les secrétions sexuelles, mâle ou femelle, « engluent » la femme ; l'homme a un sperme « empoisonné », c'est-à-dire qu'il met quelque chose dans la femme dont elle ne peut plus se débarrasser lorsqu'il l'a engrossée; enfin, dans l'acte générateur, elle a commencé par être « perforée », « transpercée ».

Ainsi, en punition de ma coupable sexualité, je me sentais menacée de mort sur les modes les plus variés : j'étais tantôt écrasée, tantôt brûlée, tantôt noyée, étouffée, éclatée, engluée, empoisonnée ou transpercée.

*
* *

Le *Calica*, qu'il me faut maintenant présenter à mes lecteurs, est rencontré, par John et Gretchen, en même temps que la *Vis*, juste avant qu'ils ne sortent du trou des enfers. La *Vis* hantait dûment ce trou, qui est donc l'intérieur du trou maternel, là où l'on est « enterré » ; le *Calica* n'y est pas non plus dépaysé.

Tel était le *Calica*, qui m'apparaissait en rêve, mais plus souvent en un fantasme hypnagogique. Avant de m'endormir, bien souvent, j'étais saisie de la terreur que, par derrière, n'approchât le *Calica*, personnage fantasmatique redoutable par ce seul fait qu'il pointait en avant un doigt, un grand doigt, un seul. Avec ce doigt, il allait me toucher par derrière la nuque, le cou et c'était tout, mais c'était épouvantable. Pour éviter cela, je remontais ma chemise de nuit très haut autour de mon cou, par derrière, je plongeais ma tête sous mes draps, et m'endormais ainsi, malgré Mimau qui me faisait à ce sujet la guerre, trouvant cela malsain. Dès qu'elle était repartie, je me réengloutissais sous mes draps, tant était puissante ma terreur du *Calica*.

On aura reconnu dans ce personnage le Mâle et dans le doigt pointé son redoutable phallus. Le nom de *Calica* dérive directement de celui de l'homme auquel j'avais vu, vraiment, pointer son phallus : Pascal qu'enfant je devais

appeler Calcal, d'où phonétiquement dérive *Calica*. Ici c'est l'homme, avec son pénis pointu, qui me menace de me pratiquer un « trou dans le cou ». Je semble attribuer ici la confection du « trou » des femmes à l'homme, de par le coït sadique, perforateur, qui fait saigner. Cependant, sur les mêmes feuillets « *Les Rêves de Mimi* », datés de 1889, où sont dessinées les *Façons du Sarquintuié*, le sont aussi celles du *Caliqua* (1). Mais une seule figure de celui-ci nous y confronte, et il y apparaît, non en homme, mais en femme, et en femme voilée, c'est-à-dire en mariée ; cette image est d'ailleurs dûment qualifiée de « méthamorphose ». Or le *Sarquintuié* aussi avait de ces « façons », et par analogie nous en pouvons conclure que le *Calica* avait de même sa « façon » femelle. Là, la victime y figurait au lieu du bourreau : la « tuée » reparaissait au lieu du tueur. Une représentation-groupe du tueur et de la tuée, c'est-à-dire des « parents sadiquement unis », est par suite, dans chaque cas, à intercaler, d'où les deux figures ensuite se seraient redétachées.

*
* *

Le lecteur devant en avoir perdu le fil, je résumerai l'histoire du *Crayon de bouche* jusqu'à l'endroit où j'en étais parvenue avant ces longues parenthèses.

Donc Gretchen et son frère John, après avoir été envoyés se promener, par leur sévère maîtresse, la fermière de la ferme « Pour tous les taureaux », dans le jardin du *Sonne-sonnette*, où ils doivent voir le *Sarquintuié*, ne l'y trouvent pas, mais à sa place une bonne fée qui donne à Gretchen un crayon de bouche. Ce crayon est un talisman qui protège les enfants des sorts de la méchante fée, qu'ils rencontrent bientôt, laquelle se met à fixer Gretchen pour lui faire un trou dans le cou. Le Crayon de bouche se change alors en cravate qui protège le cou de Gretchen. Mais la méchante fée fait apparaître

(1) Voir la reproduction planche III, page 78.

Balladis, son complice, qui enchante un trou si grand que Gretchen et John y tombent. Ils en ressortent bientôt, grâce au Crayon de bouche, et après avoir vu la *Vis* et le *Calica*, se trouvent enfin confrontés par le *Sarquintuié*, qui les guette à la sortie.

Nous en sommes là de notre histoire. Les enfants sont donc livrés au *Sarquintuié*, lequel les change en dindons, ce qui les rend très malheureux.

Pourquoi en dindons ? Je ne comprends pas bien. Aurais-je, enfant, vu des dindons et été frappée par la chair rouge qui leur pend au cou et qui rappelle un pénis ? Ainsi les enfants seraient changés tous deux en animaux phalliques rabaissés, ravalés. On dit d'une fille bête que c'est une dinde.

Cependant, un jour, un *colibri en flammes* descend du ciel, attelé à une petite voiture harnachée d'un *mauvais tour*. Les enfants y montent et s'élèvent dans le ciel, où ils voient une étoile qui emporte Gretchen et John.

Le *colibri en flammes* jouera un grand rôle dans ces cahiers où il reparaîtra souvent. C'est toujours un bon génie, une sorte de symbole ithyphallique heureux et rayonnant. Ici il emporte Gretchen et John aux étoiles, c'est-à-dire loin de la sexualité terrestre, vers la sublimation astrale.

Mais le sexuel revient troubler Gretchen; une nuit, elle a le « cauchemar de taureaux et de grenouilles ». On se rappellera ici la fable de la grenouille qui veut se faire aussi grosse que le bœuf; Gretchen doit donc, dans la nuit, avoir une érection clitoridienne. Mais Balladis redevient bon, et même son double Mallagis, c'est-à-dire, sans doute, les deux hommes de mon complexe d'Œdipe, mon père et son demi-frère Pascal.

Et l'histoire finit aussi bien que les précédentes : j'épouse, sous les espèces de Gretchen, mon père sous celles de Balladis; John mon frère et doublet mâle épouse l'étoile (ne serait-ce pas l'annonce de la sublimation de ma virilité sur le mode intellectuel ?)

Cependant une autre interprétation me vient à l'esprit. On verra dans des histoires ultérieures que ma mère morte s'assimilait fréquemment pour moi

à un astre au ciel, comète, lune ou étoile. L'étoile qui emporte Gretchen et John pourrait ainsi figurer ma mère qui nous entraîne là où elle est, qui, après nous avoir réengloutis dans l'enfer tellurique de ses entrailles, nous happe au paradis céleste où elle s'était envolée. Le transfert des âmes des défunts des entrailles de la terre aux hauteurs astrales du ciel, qui s'est accompli dans tant de mythologies, voici qu'à mon tour je le refais au cours de ce récit fantasmatique.

Cependant l'enlèvement des deux enfants par l'étoile n'est pas aussi innocent qu'il en a l'air. Car, immédiatement après, la pauvre Gretchen a le «cauchemar de taureaux et de grenouilles», c'est-à-dire le cauchemar de l'attaque sexuelle par l'homme, de cette même attaque par laquelle ma pauvre mère fut envoyée rayonner au ciel. Et ceci en talion de mes désirs œdipiens de la tuer et de lui prendre mon père, désirs que pour moi la vie ou plutôt la mort avait si bien réalisés.

Enfin la réconciliation avec la mère vengeresse s'accomplit ; je lui accorde en mariage mon frère jumeau, mon doublet phallique, afin que, ayant reçu cet os à ronger, elle me laisse en paix posséder pour mari mon père. Une pluie de *riquipiquidies* se met alors à tomber sur les nouveaux mariés. Les *riquipiquidies* furent identifiés par Freud, à très juste titre je crois, aux petits cris que l'on émet d'ordinaire en chatouillant les petits bébés. Ce seraient donc ici des caresses aux enfants par les parents avec eux réconciliés.

Et pour finir, je mentionne que John et Gretchen qui, je semble l'avoir oublié, étaient métamorphosés en dindons, ont repris « leur forme humaine ».

23

THE ⋆IDLE BOY

"O Dear me! what a terrible trou-
-ble it is to me to learn my lessons
! Here I have one two —— no
not two, But a whole columm
an half of words with meaning
to get by heart. I wish words had
no meaning!
''Well, I suppose I must begin
to learn them. P-*r-i-s Pris, o-n on,
Prison, 'a place where people are

24 confined! Why* shouldn't
they say school at once? *That' a
prison, I* 'm sure. P-u-n
pun, i-s-h ish, punish. I know

the meaning of that word wi-
-thout the book.
*
"'Oh* this ugly lesson! I shall never
*
get it. P-l-e-a-s Pleas u-r-e
ure Pleasure, 'that which
* *
pleases me'. Yes, *I know that
* *
*pleasure means swinging on gates
*

* * *

25 and playing ball.

le 20 janvier. 1890.
*
I* dare say if John Grant heard
*
me, he would say pleasure meant ha-
*draw, draw, draw,
-ving a new book. Read, read, read,—
* apuier fort sur les mots
I hate reading! when **I will
become a man, I'*ll* never open
*
a book. Oh,! how I wish I* we-
*
-re a man now.
* **
*The IDle Boy B*e-
*
-comes a* man

LE GARÇON PARESSEUX

23 "O Cher moi ! quel terrible en-
nui ce m'est d'apprendre mes leçons
! Voilà que j'ai un deux —— non
pas deux, Mais toute une colonne
et demie de mots avec leur sens
à apprendre par cœur. Je voudrais que les mots
n'eussent pas de sens!
"Eh bien, je suppose qu'il me faut commencer
à les apprendre. P-r-i Pri, s-o-n son,
Prison, « un endroit où les gens sont

24 enfermés! Pourquoi ne dit-on
pas tout de suite école? Ça c'est une
prison, j'en suis sûr. P-u
pu, n-i-r nir, punir. Je sais
le sens de ce mot sans
le livre.

"Oh cette vilaine lesson! Je n'arriverai jamais à l'apprendre. P-l-a-i Plai, s-i-r sir, Plaisir! « cela qui
me plait.» Oui, je sais que
plaisir veut dire se balancer à des barrières

25 et jouer à la balle.

Le 20 janvier. 1890.

J'ose dire que si John Grant m'entendait, il dirait que plaisir veut dire a-
dessiner, dessiner, dessiner,
voir un livre nouveau. Lire, lire, lire,
apuier fort sur les mots
je déteste lire! quand je serai
devenu un homme je n'ouvrirai jamais un livre. Oh! comme je désirerais être un homme à présent.

Le Garçon Paresseux Devient un homme.

LE GARÇON PARESSEUX

(I. 23-25)

Ceci est évidemment une histoire copiée et par là sans grand intérêt quant à mes complexes personnels. Elle devait cependant me plaire par quelque côté, à moi qui répugnais à mes leçons quand j'avais envie de me livrer à mes propres imaginations, comme dans ces cahiers.

26

THE PROVOKING MAN! Mr X... R...!

Far far away lived a woman
whose name was gretchen and on-
-ce her mistres made her choos
a dressing-gown and the dor
opened and Mr X... R.....
came in. gretchen thought in
her little black head "Oh
! the Provoking man!
Another day Mme Starmoon
(the mistres)
Promest to gretchen to go to thehatre

27

as usual
and X... R... came like alway
not conveniently and Gretchen screa-

-med "Oh how you are Provoking!" and
(fort)
other times she scremed it also.

FIN

---

mimi

26

L'HOMME PROVOCANT!
Mr X... R...!

Très très loin d'ici vivait une femme
dont le nom était Gretchen et un
jour sa maîtresse lui fit choisir
une robe de chambre et la porte
s'ouvrit et Mr X... R...
entra. Gretchen pensa dans
sa petite tête noire « Oh
! l'homme Provocant!
Un autre jour Mme Starmoon
(la maîtresse)

Promit à Gretchen d'aller au théâtre

comme d'habitude
27 et X... R... vint comme toujours
de façon pas commode et Gretchen cri-
a « Oh comme vous êtes Provocant ! » et
(fort)
d'autres fois elle le cria aussi.

FIN

---

mimi

L'HOMME PROVOCANT!
Mr X... R....!

(I. 26-27)

« Dans un pays très lontain » (lisez : dans un temps très éloigné) « vivait une femme appelée Gretchen ». Gretchen, c'est à nouveau moi, au temps de l'observation du coït. Mais mes histoires sont construites comme les rêves : un pied dans le passé, un autre dans le présent, et, parfois tripodes, un pied entre le plus lointain passé et le présent.

Ce passé intermédiaire, ici, réactivé sans doute par quelque visite de M. Reichenbach (Mr X... R...) à sa femme, mon institutrice, doit être le temps où Mme Reichenbach était entrée chez nous, lorsque j'avais quatre ans. Elle était alors grosse de sa seconde fille Cécilia. C'est ce qui lui permet si souvent de fusionner avec ma nourrice, comme son mari avec Pascal. Et vu la réputation de brutalité qu'avait le mari de mon institutrice, il était bien fait pour s'intégrer dans ma conception sadique infantile du coït et pour y fusionner avec Pascal.

Ce n'est pas pour rien que Mme Starmoon, la maîtresse de Gretchen, malgré son nom euphémique évocateur de sublimations (Mme Étoile-lune), après avoir fait choisir à Gretchen une robe de chambre, invite celle-ci à aller au théâtre. J'avais moi-même été une fois ou deux au théâtre voir la « Fille de Mme Angot », ce qui m'avait fait grande impression. Mais j'avais auparavant, et très tôt, été en « robe de chambre » à un autre théâtre, le premier de tous ceux où se joue la scène humaine, dont le théâtre des planches est un symbole connu, dans les rêves comme ici. Et là, j'avais pu voir la « lune » de la femme. Or voici qu'à deux reprises Mr X... R... arrive de

façon « pas commode » comme toujours. Est-ce Pascal qui venait quand cela ne convenait pas, et me troublait dans mon tête à tête avec ma nourrice ? Ou bien y aurait-il ici le souvenir de ce que l'exigeant Pascal ne venait pas toujours la voir de façon commode pour elle, et qu'elle le lui disait ? En tous cas, Mr X... R... est accueilli les deux fois, soit en pensées soit en paroles, par Gretchen, avec l'exclamation qu'il est « provocant ».

28

MOTS QUE JE NE SAIS PAS

*

anglais.	*Français.*	*anglais*	*français*
sill.	*allège.*	*driven.*	*Poussé.*
glee	*goie*	*size*	*dimension.*
dandelions	*Pissanlies* —	*chests*	*armoires.*
primroses	*primeverts*		
drive	*allez en voiture*		
leaping	*sautant* *sautant.*		
toard	*Crapaud*		
start	*partir.*		
fate (of the [with)	*sort (of the with)* (1)		

(1) Sans doute : *of the witch,* de la sorcière.

MOTS QUE JE NE SAIS PAS
(I. 28)

C'est là une leçon copiée ou dictée.

29

le 27 janvier

FAIRY'S TALES

about the moon the sun the stars and the fairyies. the Commétes.

commique

magic arts.

a rich man went to travel in
the moon But it was difficult *
for the train did not start but once
a year and once * that it was the
day that the traine works he
went in, but it begane to go op
and the man whoses name was "Put it

30 out" was fritting and he drew

by the "Juppiter Candy" But all was that

FIN

was a dreame ———

thing about astronomie.

---

the moon haves montens and and dry -op rivers, the sun is fire, the the stars the same as the moon.

(mimi)

28 Novembre 1891. Samedi.

★ That is a great falt, the stars are suns.

FIN *mimi*

29

le 27 janvier

CONTES DE FÉES
sur la lune le soleil les étoiles et les fées. les Comètes.

commique

---

arts magiques.

un homme riche alla pour voyager dans
la lune Mais c'était difficile
car le train ne partait qu'une fois
l'an et une fois où c'était le
jour que le train travaillait il
entra, mais celui-ci commença à monter
et l'homme dont le nom était "Mettez-le

30 dehors" eut peur et il passa

près du "Juppiter Candy" Mais tout était cela

FIN

était un rêve. ———

choses sur l'astronomie

———

la lune a des montagnes et et des rivières desséchées, le soleil est du feu, les les étoiles la même chose que la lune.

———

(mimi)

28 Novembre 1891. Samedi.

Cela est une grande faute, les étoiles sont des soleils.

FIN mimi

———

CONTENTES DE FÉES

sur la lune le soleil les étoiles et les fées. les Comètes.

(I. 29-30)

En sous-titre est écrit « commique » qu'on serait tenté, vu le caractère astral de ces « contes de fées », de lire « cosmique ». Peut-être est-ce bien « comique » cependant qu'il faut lire, vu l'ironie dont va apparaître empreint tout ce récit d'« arts magiques ».

Un homme riche veut aller voyager dans la lune. Mais cela est difficile, le train qui y va ne part que tous les ans. Au jour voulu, le monsieur entre dans le train ; le train se met à monter. Mais l'homme dont le nom est « Mettez-le dehors » a peur. Alors il passe près du *Juppiter Candy*, c'est-à-dire du Jupiter Sucre candi. Tout est en fin de compte déclaré être un rêve.

***

L'homme riche qui veut voyager, ce doit être mon père, lequel était donc riche et se plaisait à voyager. Il allait souvent en Suisse, aimant par dessus tout les montagnes, « l'air subtil des hauteurs », comme il disait. Il ne m'y emmenait, à mon grand désespoir, jamais. C'est peut-être par rancune que je me moque de lui dans cette histoire.

Car ce grand voyageur qui prend le train (un *Serquintué*) au jour voulu, a peur dès que le train, funiculaire astral, commence son ascension vers la lune. On connaît par ailleurs le symbolisme des voyages dans la lune : le retour nostalgique au corps maternel. Or Freud a écrit que « les fantasmes de retour au corps maternel sont les fantasmes de coït de l'impuissant ». Et mon père est vraiment ici figuré comme impuissant, il ne peut pénétrer dans

la lune. Il s'appelle à juste titre : « Mettez-le-dehors », souvenir sans doute de paroles entendues, de la bouche de ma nourrice, au cours, avec Pascal, des coïts interrompus dont ils devaient être coutumiers. Donc, M. Mettez-le-dehors, cet impuissant qui, malgré ses ambitions, ne peut pénétrer dans la lune, en est réduit à passer auprès du *Juppiter-Candy*, c'est-à-dire à être un Jupiter comique et ravalé (j'avais vu des images d'« Orphée aux enfers » où les dieux sont comiquement représentés et c'était même là que j'avais appris la mythologie), un Jupiter qui se contente, faute de mieux, de servir de sucre candi aux femmes, c'est-à-dire de se laisser passivement sucer, feller.

Mais le tout est déclaré être un rêve, donc reproduire des souvenirs très réels.

Quelques propositions astronomiques suivent, rationnellement corrigées d'une année à l'autre.

31

TO MAKE ENCHONMENS.

(very mighty) (Fron mimi and M[me] Reichenbach (pour Rire)

★To make Enchenmens, you take a green [plant growing under a pot of ink in the wood take an egg and breake it, in it you will find a Poor body ink with a mourmel--tir, then the Poor body ink will tell you this Formulas to make enchenmend with the plant.

Formulas.

"say thos words ★— "Papily gigily" in

32

pinching your little finger then my mour--meltir will Come★ and give★ her★ a blow, [thew my mourmeltir will by chang in a bull

after in a Cat to the lasz thing in a Commètte and will Carry you in the air there you will see some body that will tell you how thew ma- -ke enchenmens.''

FIN du Formulas.

and he disapirde!... make what he told you my clild! when you make this when the mourmeltir Came he gave

33 *her a blow and she was changent in al [the shape and you no whoum you see the bad trick then you muss eat the plant Raw child! the enchenmend is finish!*

FIN (mimi

31

POUR FAIRE DES ENCHANTEMENTS.

(très puissant)

(De mimi et Mme Reichenbach)
(Pour rire)

Pour faire des enchantements, vous prenez
[une plante verte
qui pousse sous un encrier dans le bois
prenez un œuf et cassez-le, dedans vous trouverez un Poor body ink[1] avec une marmotte, alors le Poor body ink vous dira
ces Formules pour faire des enchantements
[avec la
plante.

Formules.

"dites ces mots. "Papily Gigily" en

32

pinçant votre petit doigt alors ma marmotte viendra et donnez-lui un coup, alors

[1] Littéralement : Pauvre corps encre. Ce vocable étant un nom propre, je ne le traduirai jamais dans le texte.

ma marmotte sera changée en un taureau
après en un Chat pour la dernière chose en
une Comète et vous emportera en
l'air là vous verrez quelqu'un
qui vous dira comment on fait
des enchantements.''

FIN du Formules.

et il disparut!... faites ce qu'il
vous dit mon enfant! quand vous faites
ceci quand la marmotte vint il lui donna

33 un coup et elle fut changée dans toutes
[les formes
et vous savez qui vous voyez le mauvais
[tour
alors vous devez manger la plante Crue
[enfant!
l'enchantement est fini!

FIN mimi

POUR FAIRE DES ENCHANTEMENTS
(très puissant)
(I. 31-33)

Je fais d'abord semblant que ces « enchantements » aient été notés, ou inventés, par moi et mon institutrice ensemble. Elle devait donc s'y connaître dans les enchantements qui vont être décrits, elle qui était mariée et avait deux enfants !

« Pour faire des enchantements, vous prenez une plante verte qui pousse sous un encrier dans le bois. » Voilà qui, sans la connaissance des symbolismes humains généraux plus celle de mes symbolismes individuels, resterait vraiment incompréhensible ! Mais nous savons que la forêt, le bois, est un symbole général des poils pubiens de la femme, comme la plante du pénis. La plante est ainsi doublement à sa place dans le bois. Si elle apparaît pour moi sous le signe, assez étranger aux forêts, de l'encrier, c'est que le pénis paternel était vraiment pour moi sous le signe de l'encrier, mon père, l'intellectuel, le savant, se servant beaucoup du réservoir d'encre qui, grand, gros, lourd, en cristal massif, trônait sur son bureau. L'encre, par suite, pouvait, liquide auguste, figurer parfois pour moi le sperme fécondateur, ce qui semble ici sous-entendu.

« Prenez un œuf et cassez-le. » D'un œuf, tel un poussin, j'avais dû sortir ! « Dedans vous trouverez un Poor body ink », c'est-à-dire un Pauvre corps encre, personnage central de ma mythologie infantile, lequel apparaît ici pour la première fois.

« Poor body ink », « Pauvre corps encre », c'est moi. Mon père m'appelait d'ailleurs souvent d'après ce nom que j'avais inventé, en particulier chaque fois où j'avais, ce qui était fréquent, de l'encre aux doigts, de cette encre d'alors qui était, me semble-t-il, plus tenace que celle d'aujourd'hui. Il y avait là peut-être aussi une identification à ma mère

morte, dont on m'avait dit qu'après sa mort, elle était vite devenue « toute noire ». De plus cette victime d'un homme de notre famille, donc d'un Bonaparte, et qui s'appelait, contraste ! Blanc, avait été précédée d'une autre victime faite aussi par un membre de notre famille, par mon grand-père Pierre Bonaparte, victime qui s'appelait cette fois-là vraiment Noir. On sait en effet qu'en 1870, peu avant la chute de l'Empire, mon grand-père avait tué d'un coup de pistolet le jeune journaliste Victor Noir.

Poor body ink, petite victime prédestinée de l'homme, se trouve ainsi dans l'œuf fécondé par l'encre de son père, encre de laquelle, écrivain précoce, je commençais d'ailleurs, dans une identification paternelle, abondamment à me servir. Je préférais avoir de l'encre aux doigts que des piqûres d'aiguille, contrairement au dicton.

Poor body ink est ainsi trouvé dans un œuf, mais avec une marmotte. J'avais entendu parler de la marmotte, animal alpestre, par mon père qui allait si souvent en Suisse ; j'avais vu des gravures représentant des marmottes dans le vieux livre sur la Suisse de Tschudi, que mon père aimait beaucoup et me feuilletait. De plus, on disait que mes amis les ramoneurs, si souvent savoyards, possédaient des marmottes. Qui doit être cette marmotte, c'est ce que nous allons bientôt voir. Car Poor body ink l'omniscient, c'est-à-dire moi qui, de bonne heure, avais appris *de visu* tant de choses, va nous enseigner comment faire des « enchantements » avec la plante et la marmotte.

***

« Dites ces mots : « *Papily, gigily* » en pinçant votre petit doigt », c'est-à-dire, peut-être, faites une exhibition de votre pénis — car tous ces conseils s'adressent à présent à l'homme (la formule magique nous occupera plus tard, dans un autre contexte). « Alors ma marmotte viendra... » La marmotte symbolise ici la femme, avec sa fourrure douce. (On remarquera que le langage populaire qualifie aussi les femmes de mauvaise vie

de marmottes) « et donnez-lui un coup... » : l'homme en rut renverse la femme ; « alors ma marmotte », c'est-à-dire ma nourrice ou ma mère, « sera changée en un taureau », c'est-à-dire s'accolera, s'adjoindra, par le coït, le pénis de Pascal, ou du père ; « après en un chat », ce qui évoque l'organe femelle où le pénis de l'homme disparaît ; mais « pour la dernière chose en une Comète ». Voilà qui ne peut plus se comprendre sans la connaissance de ma biographie personnelle. Ma mère en effet, du fait d'avoir été changée en taureau, c'est-à-dire en femme qui s'agrège le pénis, et en chat, c'est-à-dire en femme mariée, est en fin de compte transformée en comète, c'est-à-dire en âme désincarnée projetée au ciel. Et c'était là une grande vérité, puisque, de sa sexualité, ma mère était morte.

Ainsi ma mère, pour mon imagination primitive d'enfant, avait suivi le même chemin que les héros morts des mythologies antiques : elle avait été rayonner au ciel. En vain mon père et ma grand-mère, libres-penseurs positivistes, voulaient m'élever à l'écart de la religion ; Mimau primitive et pieuse m'enseignait que « ma Petite-Maman était au ciel » où je devais en cachette, avec elle, la prier, le soir, avant de m'endormir, à cette heure même où les astres s'allumaient au firmament. Et mon âme infantile s'emparait avidement de cet enseignement, l'enfant que j'étais ne pouvant éviter de passer par les divers stades archaïques de l'humanité.

C'est pourquoi je me complaisais à retrouver ma mère disparue dans les astres, pourquoi son visage, tantôt protecteur, tantôt vengeur, m'apparaissait dans la pâleur de la lune ou le scintillement de l'étoile. Et la comète, avec sa longue queue qui ressemblait à quelque robe traînante d'ange errant, symbolisait pour moi splendidement ma mère flottant au ciel. J'avais beau n'avoir jamais vu en réalité de comète, les images que j'en découvrais dans mes livres d'astronomie ou les descriptions que faisait ma grand-mère de la radieuse comète de Donati, en 1858, parue juste avant la naissance de mon père, suffisaient à m'éblouir.

Mais si nous revenons à nos formules d'enchantements, nous apprenons que lorsque la marmotte, après avoir passé par les avatars du taureau et du chat, se métamorphose en comète, celle-ci « vous emportera en l'air. » Ainsi les morts entraînent les vivants dans leur sillage, talion des désirs de mort que ceux-ci nourrissaient contre eux; talion, en particulier, que je redoutais pour moi-même, enfant assassine et œdipiennement triomphante de ma mère morte en couches. Aussi verrons-nous plus loin, dans une autre histoire, la poétique comète maternelle devenir la sinistre Comète Cacrabe, messagère de malheur. Mais ici, quand on sera arrivé au ciel, on apprendra simplement comment « faire des enchantements », ce qu'on aurait déjà pu savoir. Poor body ink est en effet, du point de vue des enchantements sexuels, dont il s'agit, assez savant par lui-même sans avoir besoin de recourir à la science maternelle !

***

Les formules sont finies « et il disparut ». Qui ? Sans doute Poor body ink qui enseigne ici les enfants supposés moins savants que lui. « Faites ce qu'il vous dit mon enfant. Quans vous faites ceci, quand la marmotte » (la femme) « vint il » (l'homme) « lui donna un coup et elle fut changée dans toutes les formes et vous savez qui vous voyez le mauvais tour », c'est-à-dire le tour sexuel, celui de l'homme en rut fonçant sur la femme. « Alors vous devez manger la plante Crue enfant ! » Ceci doit être une contre-magie apotreptique destinée à sauver l'enfant, c'est-à-dire moi-même, des assauts de l'homme : il faut pour cela lui manger le pénis *cru*, c'est-à-dire le feller, pour l'empêcher de foncer sur vous. (Comparer l'histoire intitulée *Bêtises* (II. 65) où les pauvres femmes qui ne lèchent pas le « bel homme » ont la « figure écrasée ».)

L'enchantement est fini; j'ai dit ce que j'avais à dire sur la façon d'évoquer le théâtre sexuel auquel, si souvent, enfant, j'avais assisté.

34

CHOSES QUE MIMI AIME

P*oor body ink, the man with the botten in the neck, gretchen, John, the bad fairy, the bad servent, the vice, the sarquintuié, the Calica, the badtrick, the Provoking man, Ta*ke away! ta--ke away!, ...!, Pist, Rist, Nist, Mist, Sist, Cist, the smoking man, Jupiter-Candy, the Colibri in flame; Canari in flame, dicky! dicky! the electric — jump!.., the Mouth Pencil!.., the Mout Pen—!..., the stomac Penknife!*...

35 KKmack!..., Mic-miau!..., Pichar!..., Mou-maus!..., the Rabbit withaut skin!..., the Piggy!.., the Open Chacal !..., the shooted Cat! Mr Prat!..., the Cat of Mr Prat!..., the mo—ving fish!

..., nightmare of frogs...!, nightmare of mourmel -tirs...!..., nightmare of Rabbits...,! ope- *(on peut metre nightmare of bulls de toute les betes*
-nings!..., Riquitipiquidys!,... fliings houses...!, Bou-ton Mr Jue. .! the nail...! Carnot
man
the wating drop! Take away . ferri . felix potin Cabaret Estaminet degustér Rip!
sews
the man that soes. Mr Leroi

The man who cut his face . (Mimi.)

34

CHOSES QUE MIMI AIME

Poor body ink, l'homme avec le bouton dans le cou, gretchen, John, la mauvaise fée, la mauvaise domestique, la vis, le

sarquintuié, le Calica, le mauvais tour, l'Homme provocant, Enlevez ! en-
levez !, ... !, Pist, Rist, Nist, Mist, Sist, Cist, l'homme qui fume, Jupiter-Candy, le Colibri en flammes ; Canari en flammes, dicky ! dicky ! la secousse électrique !..., le Crayon de Bouche !..., la Plume de Bouche !..., le Canif d'estomac !....

35 Kkmack !..., Mic-miau !..., Pichar !..., Mou-Mous !..., le Lapin sans
peau !..., le petit Cochon !..., le Chacal Ouvert !..., le Chat tué à coup de fusil ! Mr Prat !..., le Chat de Mr Prat !..., le poisson qui remue ! ..., cauchemar de grenouilles... !, cauchemar de marmot-
tes... !..., cauchemar de Lapins..., ! ouver- *(on peut metre* cauchemar de taureaux, *de toute les betes*
tures !..., Riquitipiquidys !..., maisons volantes... !, *Bou-ton*

M[r] Jue... ! le clou (ou l'ongle)... ! Carnot
homme
la goutte qui attend ! Enlevez . ferri . félix
potin *Cabaret Estaminet degustér* Rip !
coud
l'homme qui coud. Mr Leroi

L'homme qui se coupa la figure. (Mimi.)

CHOSES QUE MIMI AIME

(I. 34-35)

Voici, sous forme de liste, le défilé des figures qui m'attiraient libidinalement.

D'abord, POOR BODY INK, PAUVRE CORPS ENCRE. Il a déjà été présenté au lecteur. C'est moi-même, à la fois victime féminine de l'homme, mais aussi écrivain prédestiné à rivaliser avec lui au domaine intellectuel.

L'HOMME AVEC LE BOUTON DANS LE COU : c'est l'inverse de la femme avec le trou dans le cou et ce personnage vient nous confirmer dans notre opinion que le trou dans le cou des histoires précédentes était bien le trou génital. Car l'homme, lui, a un bouton là même où la femme a un trou, ce qui est assez clair. J'avais pu d'ailleurs voir, ce qui aida ici au symbolisme du bouton en lui donnant un appui réel, le bouton qui tient par derrière les faux-cols à un des faux-cols de mon père, ou de Pascal.

GRETCHEN, JOHN, LA MAUVAISE FÉE, sont déjà de vieilles connaissances.

LA MAUVAISE DOMESTIQUE, plutôt que le mauvais domestique, (en anglais il n'y a pas de genre) doit être Anna, la femme de chambre de ma grand-mère, la mauvaise femme sexuelle, que Mimau, ancienne bourgeoise, accusait de plus d'avoir le caractère « domestique » et méprisait à cause de ses origines paysannes. Ce qui le confirme, c'est qu'immédiatement après est mentionnée :

LA VIS, orthographiée d'ailleurs VICE. Il a été question de cette figure d'angoisse plus haut, et Mimau disait donc d'Anna : « Cette fille, c'est le vice ».

LE SARQUINTUIÉ, LE CALICA, déjà connus également. A noter, à pro-

pos de toutes mes figures d'angoisse, que je déclare *aimer* ce qui me terrifiait. Il y a là l'aveu de l'élément libidinal emmêlé à l'élément d'angoisse.

LE MAUVAIS TOUR : sans doute toutes les mauvaises choses que les gens font, sexuelles ou agressives. Mon goût ici pour le « mauvais tour » manifesterait le goût primitif bien naturel de l'enfant pour l'instinctif. Ne pas oublier dans ce contexte les « tours » que faisait l'escamoteur, passion de mon enfance, et qui équivalaient pour mon souvenir inconscient à « l'escamotage » du pénis dans le vagin pendant le coït, ce « tour » suprême, ce qui contribue à identifier l'avatar sexuel du « mauvais tour ».

L'HOMME PROVOCANT : celui qui veut jouer de mauvais tours; il a déjà défilé et a même eu l'honneur d'une histoire à lui.

TAKE AWAY ! TAKE AWAY ! C'est-à-dire : ENLEVEZ ! ENLEVEZ ! La façon sans doute parfois, pour Nounou, de réagir au « mauvais tour ». Elle devait craindre à l'occasion que Pascal ne lui en jouât un vrai, c'est-à-dire ne la rendît enceinte. Ce TAKE AWAY ! apparaît ainsi comme l'équivalent du « Mettez-le dehors ! » d'une histoire précédente (I. 29). Ce doivent être, retenues par moi, des paroles, ainsi que me le fit observer Freud, proférées par ma nourrice au cours du coït, dans sa crainte que Pascal ne se retirât pas avant l'éjaculation et qu'elle ne fût fécondée. Le petit dessin surmontant ici le mot TAKE, et qui représente le personnage volant si fréquent dans mes cahiers, armé d'un long objet phallique, ne peut que confirmer cette interprétation.

PIST, RIST, NIST, MIST, SIST, CIST, tous noms formés par consonance. Il sera question de PIST et RIST plus loin, PIST devant dériver de PISTOLET.

L'HOMME QUI FUME. Mon père ne fumait pas, mais Pascal fumait. Le plus grand fumeur était le premier secrétaire de mon père, M. Bonnaud, qui sentait toujours la fumée. Mimau ne l'aimait pas, et lui attribuait des accointances avec Anna. Mais moi je l'aimais beaucoup; sans enfants eux-mêmes, lui et sa femme me gâtaient fort. En tous cas, l'homme qui

fume, c'est l'homme qui porte ostensiblement à ses lèvres son phallus, ce qui me plaît. On connaît le symbolisme sexuel courant du cigare et même de la cigarette.

JUPITER-CANDY, c'est-à-dire JUPITER-SUCRE-CANDI. Ce personnage, succédant à l'homme qui fume, en confirme l'interprétation.

LE COLIBRI EN FLAMMES : génie ithyphallique éblouissant, déjà connu. Les couleurs réellement flamboyantes des colibris, dont j'avais dû voir des images, devaient avoir contribué à ce symbolisme de feu.

CANARI EN FLAMMES, doublet du COLIBRI EN FLAMMES. Des canaris, j'en avais souvent vus, j'en avais même eus, je crois, déjà alors.

DICKY ! DICKY ! L'un de nos valets de pied, Adrien, qui devait devenir notre maître d'hôtel, avait un chien nommé Dick. Je ne me souviens pas s'il l'avait déjà alors, mais ces cahiers semblent le dire. Mimau accusait Anna d'avoir aussi Adrien pour amant; elle l'accusait de plus de masturber son chien. Je lui entendis dire la chose, je m'en souviens, à mots couverts, un peu plus tard; mais elle devait en avoir parlé plus tôt, et bien que je ne comprisse pas clairement de quoi il était question, je sentais qu'il s'agissait là de quelque chose de très vilain et de très attirant. Anna, à qui Mimau allait, comme on l'a vu, jusqu'à me défendre de dire bonjour, me semblait d'ailleurs toute rayonnante d'un éclat diabolique qui me fascinait.

LA SECOUSSE ÉLECTRIQUE est ici assimilée, suivant un symbolisme qu'on retrouve dans les délires d'influence, au plaisir, à l'orgasme vénérien. Connaissais-je donc déjà celui-ci ?

LE CRAYON DE BOUCHE : inutile d'en reparler.

LA PLUME DE BOUCHE : doublet du précédent. Mon père écrivait aussi à la plume, et voilà que j'aspire à posséder aussi ce sien symbole pénien, supérieur même en dignité au crayon, sur le mode oral. La libidinisation de l'écriture, qui allait si puissanmment aider aux sublimations qui deviendraient les miennes, apparaît ici en fonction de mon complexe paternel.

LE CANIF D'ESTOMAC. Il y avait, sur le bureau de mon père, auprès des crayons et des porte-plumes, aussi des canifs. Et mon père taillait tous les crayons, d'après moi, comme personne, la pointe dirigée en avant et non pas vers son corps. Ces canifs pouvaient également devenir des symboles phalliques, dont mon jeune sadisme, resté très oral, savait se servir. Les femmes, comme la suite de ces histoires le montrera, sont en effet censées avaler volontairement des canifs, qui ensuite, se livrent dans leur « estomac » à toutes sortes d'exploits.

KKMACK : la personnification du Caca, avec une syllabe ajoutée au bout pour camoufler son identité.

MIC-MIAU : la suite des histoires dira qui c'est. Je crois que c'est moi, MIMI, considérée comme la fille de MIMAU, d'où le nom composite à consonance de miaulement de chat, symbole féminin classique.

PICHAR : les Pichars apparaissent, ainsi qu'on le verra plus loin, comme des enfants. Or, mon oncle, le Marquis de Villeneuve, avait une sœur, mariée à M. Pichard, châtelain de la Vendée, lequel ajouta ensuite à son nom, du Page. Les filles de ceux-ci, Madeleine et Marguerite, un peu plus âgées que moi-même, venaient parfois me voir. Elles me fascinaient par leur élégance. On me les donnait en exemple, en modèle, ce qui alors m'agaçait et me les faisait prendre en grippe. Elles doivent être les prototypes des Pichars.

MOU-MOUS : ce sont, je crois, mes cousins de Villeneuve. Alors que je n'avais pas encore sept ans, juste avant que je ne commençasse à écrire ces cahiers, mes deux cousins, les aînés, Pierre et Jeanne, alors âgés de

trois et deux ans, étaient venus habiter quelque temps chez nous, pendant que leurs parents déménageaient de l'avenue Marceau à la rue de Prony. Ma tante devait alors bientôt accoucher de son troisième enfant, Romée, né le 13 juillet 1889. Ce séjour de mes deux cousins chez nous avait été l'un des grands événements de mon enfance, et avait dû fouetter ma curiosité quant à l'origine des enfants et à la différence entre les sexes. On ne me laissait d'ailleurs pas voir le petit Pierre quand on le baignait, et ce dût être alors que je demandai, je me le rappelle, un jour, en me promenant au soleil sur le Cours la Reine, le long des maisons, comment on distinguait un garçon d'une fille. Je le savais certainement fort bien, ayant vu Pascal et Nounou, mais avais-je alors refoulé cette précoce connaissance dans l'inconscient, ou voulais-je éprouver la véracité des grandes personnes ? Toujours est-il que l'on me répondit — Mimau ou plutôt Gragra — que les garçons portaient des pantalons et les filles des jupes. Evidemment cette réponse ne me satisfit pas. La venue et le séjour de mon cousin et de ma cousine chez nous, ainsi que la nouvelle grossesse si avancée de ma tante, que je ne fus certes pas sans remarquer, durent être ce qui, ravivant au maximum mon investigation sexuelle infantile, me poussa à commencer la rédaction de ces petits cahiers.

Mais pourquoi mes cousins sont-ils qualifiés de Mou-mous ? Leur petit frère Romée, âgé de quelques mois quand je traçais ces pages, était surnommé Mémé, et Mémé n'est pas Mou-mous. Mou-mous ne me fait penser qu'à une chose. Mimau insistait énormément, pour moi, sur l'usage du bidet. Elle racontait avec horreur que, dans les couvents, les religieuses interdisaient aux petites filles de se laver par là, sans doute de crainte qu'elles ne se « touchent » à cette occasion. « Alors », ajoutait-elle, « c'est bien pire, il leur vient là une mousse verte. » Cette mousse verte me hantait, et me semblait le châtiment de quelque chose de défendu et d'affreux. Sans doute du fait de s'être masturbée ou du désir de le faire. Peut-être m'en viendrait-il à moi aussi, pour m'être « touchée » ? En tous cas, la mousse s'en était

associée pour moi à la masturbation. Et celle-ci, je l'avais pratiquée en fin de compte non plus manuellement, mais sur les petits coussins de mes petits fauteuils. Or le souvenir de mes petits cousins (*cousin* ressemble donc à *coussin*) se concrétise ainsi : je vois Jeanne, la fille, assise sur mon petit fauteuil, cependant que, dans un accès de rage, elle s'oppose à son frère Pierre, debout près d'elle. Lui aurai-je attribué les mêmes péchés qu'à moi, et mes cousins m'en seraient-ils apparus comme de vilains petits enfants sexuels, des Mou-mous ?

LE LAPIN SANS PEAU : c'est le pénis en érection; le prépuce alors rétracté, le gland apparaît sans peau, dénudé, rose. La similitude avec des lapins écorchés entrevus à l'étalage des bouchers avait pu me frapper. Une histoire entière lui sera bientôt consacrée (I. 46).

LE PETIT COCHON : incarnation de tout ce qui est sale, anal, sexuel, donc au fond me plaît, rendu gentil par le diminutif surajouté.

LE CHACAL OUVERT : la mère, ou Nounou, éventrée par le coït de l'homme, les victimes, en somme, de *Jack l'Eventreur*.

LE CHAT TUÉ A COUP DE FUSIL : un doublet du chacal ouvert, mais au lieu que l'homme ouvre ici le ventre à la femme avec son pénis, symbolisé par un couteau tranchant, il lui endommage l'intérieur du corps avec ce même pénis, symbolisé ici par un fusil éjaculateur. Dans ce passage de l'arme blanche à l'arme à feu, le procédé diffère, mais le sadisme reste.

M. PRAT : on l'a vu figurer à la première page de ce cahier, sorte de père ridiculisé.

LE CHAT DE M. PRAT : on s'en souvient, il mange la côtelette, comme le chat de la femme avale le pénis de l'homme. M. Prat, figure du père ou de l'homme, apparaît ainsi dignement encadré de chats, du chat tué d'un coup de fusil, c'est-à-dire de la femme qui subit le coït sadico-cloa-

cal, et du chat qui mange la côtelette, c'est-à-dire de la femme qui pratique le coït sur le mode oral-cannibale.

LE POISSON QUI REMUE : on sait quel symbole phallique universel est le poisson, qui glisse dans des milieux humides. Ici il semble évoqué dans l'acte mouvant et mouillé du coït. Le poisson est aussi souvent le fœtus.

CAUCHEMAR DE GRENOUILLES : le lecteur se rappellera la grenouille qui veut se faire aussi grosse que le bœuf, symbole de mes coupables érections clitoridiennes.

CAUCHEMAR DE MARMOTTES ! CAUCHEMAR DE LAPINS ! CAUCHEMAR DE TAUREAUX, DE TOUTE LES BETES : ces cauchemars figurent tous le même danger, avec de simples variantes. Les marmottes, les lapins, les taureaux, toutes les bêtes poursuivantes ou fonçantes peuvent ici symboliser le pénis menaçant de l'homme ou l'homme qui fonce avec sur la femme. J'avais donc souvent moi-même un cauchemar à répétition où je me voyais poursuivie dans un champ par un taureau furieux.

OUVERTURES : l'ouverture de la femme, le trou.

RIQUITIPIQUIDYS : les petits cris accompagnant le chatouillement des enfants ; des caresses.

MAISONS VOLANTES : sans doute des symboles des parents unis dans l'acte du coït. On sait les rapports des rêves de vol avec l'érection et je faisais souvent moi-même, enfant, des rêves ou des cauchemars de vol.

BOU—TON : voici le héros le plus redoutable de ma jeunesse. Je ne me souvenais, avant de retrouver ces cahiers, du Bouton que comme de l'objet de mes plus grands tourments, et je fus assez surprise de voir qu'ici, je déclare l'aimer. J'avais en effet, dans ma jeunesse, une véritable phobie doublée d'une obsession du Bouton. Les boutons de vêtements me faisaient horreur et en même temps j'étais parfois, tout à coup, obligée compulsionnellement d'en parler, de glisser leur nom dans une phrase ou l'autre,

sous peine de ne plus pouvoir penser alors qu'à ces affreux objets, à en être oppressée, étouffée.

Or Freud m'ayant demandé quand à peu près cette obsession avait à mon avis commencé, je crus me souvenir que c'était vers la puberté. Il me dit penser que le bouton avait dû être alors pour moi les boutons de mes seins qui commençaient à pousser, et qui me donnaient la triste nostalgie, dans leur féminine insuffisance, d'un autre plus gros bouton que j'aurais préféré, plus bas, voir pousser. Mais même si cela était, voilà qui se trouvait loin d'épuiser le contenu de la phobie-obsession, multiplement déterminée, du Bouton.

Je me souviens avoir vu, lorsque j'avais dix-sept ans, un homme, un jour, avenue de l'Opéra, qui ouvrit son pantalon au moment où je passais, tout en continuant de marcher, et me montra je ne sais trop quoi de clair qui, de terreur, me coupa la respiration. Mais ce souvenir très tardif doit recouvrir celui des hommes, près du Jardin de Paris — lequel existait au Cours la Reine lorsque j'étais petite enfant — que l'on me défendait de regarder. Ce souvenir-là est très vague : des hommes étaient assis sur les bancs du Cours la Reine, et l'on cherchait à en détourner mon regard. Je regardais bien entendu quand même, et avais entrevu la même chose que ce que j'avais vu autrefois chez Pascal. Mais auprès de la chair voisinait le bouton, le bouton noir, brillant, de la braguette ouverte — comme auprès des mamelons de Nounou les boutons de nacre de sa camisole ouverte. Et telles étaient justement les deux sortes de boutons qui me faisaient le plus horreur. Ainsi se manifestait une fois de plus, dans mon inconscient, l'équivalence universelle du mamelon et du pénis ou plutôt ici du gland pénien qui ressemble dans sa rondeur plate, quand on le voit de face, à un bouton troué par le méat uréthral au milieu. Les trous dans les boutons étaient peut-être, d'ailleurs, ce qui m'y dégoûtait le plus.

Mais le phallus, le gland surtout, est le même, essentiellement, bien qu'en tout petit, au corps des femmes que des hommes, des filles que des

garçons. Aussi le vieux Pascal, quand il me confirma, ainsi qu'on l'a vu (note de la page 67), toutes les découvertes analytiques faites par Freud relatives à son rôle auprès de ma nourrice, ajouta qu'il ne se contentait pas de la posséder; il la caressait aussi au clitoris et comme, d'après lui, on ne lui avait jamais fait de ces caresses raffinées, que son mari était un rustaud, elle en était folle et criait : « Ah, ce bouton, ce bouton ! » Ainsi le symbolisme clitoridien du bouton s'étayait pour moi sur un événement réel, biographique, lié à mes observations sexuelles précoces. Le mot de bouton était peut-être même l'un des premiers que j'eusse appris. Et l'atmosphère de ce temps primitif pourrait se refléter dans la façon dont est noté le mot de Bouton, avec cet allongement du son OU qui ressemble fort à la façon de prononcer d'un bébé s'essayant à ses premiers mots

Le symbolisme clitoridien du Bouton était chez moi devenu très fort, sans doute parce que, à ce symbolisme-là, ma masturbation infantile coupable se trouvait liée. La façon principale dont se manifestait l'obsession du bouton en témoigne; elle me portait à un aveu compulsionnel. C'était, en effet, à Mimau de préférence à toute autre que je devais, quand l'obsession me saisissait, proférer une phrase dans laquelle se trouvait le mot de Bouton. Or c'était là une façon d'exhibitionnisme verbal, je lui montrais sur le mode verbal mon bouton, je la bravais, elle, l'interdictrice de la masturbation infantile. Mais du même coup je la lui avouais, et j'en obtenais mon pardon. « Mimau, combien de boutons y a-t-il à la jaquette de Bonne-Maman ? » (cette femme phallique !) — « Je n'en sais rien, peut-être huit. » La réponse paisible à une question qui ne sortait, chez moi, que d'une gorge étranglée me calmait : Mimau m'avait pardonné la masturbation coupable, m'avait grâciée de la peine à elle attachée et qui était, on s'en souvient, la peine capitale, celle de mort. Et sans doute peine de mort ressentie par moi comme le talion de mes désirs œdipiens contre la femme, à laquelle, pour lui prendre l'homme, j'avais donc souhaité la mort.

Petite-Maman d'ailleurs était morte des mêmes péchés sexuels que je commettais.

Ainsi le Bouton s'avère symbole et expression de mon érotisme phallique, mais exprime en même temps, carrefour de plusieurs routes, l'attrait pour le pénis et jusqu'au plus ancien pour le mamelon. C'est pourquoi il apparaît, dans le défilé des *Choses que Mimi aime,* comme particulièrement imposant, avec le long trait qui en sépare les deux syllabes, et l'allongement de l'OU. Mais quand, sous l'influence de diverses forces, ces plaisirs, ces attraits infantiles eurent été refoulés, le Bouton ressurgit hors du refoulement, comme il est de règle, investi d'angoisse et devenu l'objet d'une violente phobie et d'une intense obsession.

Obsession qui atteignit, vers mes dix-huit ans, à une intensité telle, qu'elle me gâtait, s'imposant soudain, tous mes plaisirs, et que j'en conçus, un instant fugitif, l'idée, pour y échapper, d'aller me jeter à l'eau.

La parenté, la filiation, dirai-je, de l'obsession du Bouton avec ma masturbation clitoridienne infantile est attestée par ce fait qu'elle débuta, non pas tant avec l'apparition de mes seins que lorsque, sous la pression de Mimau, je renonçai à la masturbation, dans ma dixième année. L'obsession du bouton remplaça celle-ci, pendant toute ma décade deuxième.

MR JUE : c'est Jupin, Jupiter, le père rabaissé.

THE NAIL, c'est-à-dire LE CLOU : autre symbole phallique sadique. C'est une variante du canif ; il jouera aussi son rôle dans les estomacs de femme. Peut-être le clou, d'ailleurs, doit-il se rattacher plus directement encore que le canif, la plume et le crayon, à mon père, en vertu d'un calembour. NAIL en anglais veut dire aussi bien ONGLE que CLOU. Or, mon père portait les ongles très longs, ce qui me donnait le frisson. Le clou-ongle apparaît ainsi comme un attribut, un appendice même, du corps paternel, appendice dangereusement menaçant.

CARNOT : le président de la République française alors. Je venais de

lui voir inaugurer l'exposition de 1889, celle pour laquelle avait été construite, sous mes yeux (on la voyait de nos fenêtres) la Tour Eiffel. Le président Carnot me fascinait. Ce chef d'Etat était pour moi, suivant un mécanisme classique aussi bien applicable aux présidents qu'aux rois, une image exaltée du père. On avait tort, d'après moi, de lui reprocher sa raideur, sa froideur, et de ne pas suffisamment l'acclamer, comme le soir où il avait inauguré l'exposition (j'y étais, quelques voix seulement avaient crié « Vive Carnot ! » d'un ton dolent, et ma vilaine grand-mère avait dit d'un air méprisant que ces gens avaient pour cela reçu cent sous). On avait tort, le président Carnot était noble, beau, bon, pas mauvais, pas sexuel pour deux sous, les enfants auraient trouvé en lui un protecteur, un sauveur, bref, il était le bon Père, ainsi qu'on en jugera à plusieurs reprises dans la suite de ces cahiers.

Je dois sans doute à cet attrait précoce pour le président Carnot les sympathies républicaines qui sont restées les miennes toute ma vie.

LA GOUTTE QUI ATTEND : c'est le sperme, qui attend l'éjaculation, la fin du coït, pour sortir. J'avais donc dû voir l'éjaculation, soit dans des coïts interrompus, soit dans des fellations.

TAKE AWAY, c'est-à-dire ENLEVEZ : je l'ai déjà noté plus haut. Mais leur inscription nouvelle ici, juste après la goutte qui attend, confirme l'hypothèse d'après laquelle je dus voir des éjaculations *hors* la femme.

FERRI, c'est JULES FERRY, qui était notre voisin au Cours la Reine, et que je voyais passer à peu près tous les jours devant la grille de la vaste cour séparant notre maison du trottoir. Ferry, alors tombé du pouvoir, était l'objet d'attaques violentes principalement à cause de l'expédition du Tonkin. Ma grand-mère et sa lectrice Gragra partageaient bien entendu cette aversion, et lorsque Ferry passait, Gragra ne manquait jamais de s'écrier : « Ah ! le voilà, cette canaille, cet assassin ! qui a fait tuer tant de Français,

regardez-le avec son grand nez de youpin ! », etc. Moi, ces injures me rendaient Ferry sympathique, par esprit d'opposition, mais aussi pour une autre cause. Le grand vieillard — tel il me semblait — avec ses longs favoris gris, quand il passait, toujours seul, de son pas digne et lent, méprisant, on le sentait, dans sa sûreté de soi, l'impopularité, m'inspirait attrait et amour, non seulement pour ces raisons avouables, mais aussi parce qu'on le qualifiait d'assassin. J'adorais, en effet, les assassins ; mon père n'en était-il pas un, d'après Mimau, Gragra, messagères de la chronique scandaleuse qui voulait qu'il eût tué ma mère ? J'étais même d'une lignée d'assassins : mon grand-père n'avait-il pas aussi tué Victor Noir, sans compter, dans sa jeunesse, quelques Albanais et un soldat du Pape, à Rome, quand il avait seize ans et était « carbonaro » ? Il avait même été pour cela condamné à mort. Prisonnier au château Saint-Ange, il entendait au-dessus de lui pendre d'autres conjurés ; seules les supplications de sa mère au Pape lui avaient sauvé la vie, à condition qu'il quittât les Etats pontificaux dans les vingt-quatre heures. C'est alors qu'il s'embarqua pour l'Amérique sur une barque non pontée et resta trois mois en mer. Enfin, mon arrière grand-oncle, dont on cherchait sans cesse à me rendre fière, avait été l'un des plus grands « assassins » de tous les temps ; il avait à son acquit plus de morts, sans doute, que César ou Alexandre, puisque c'était Napoléon. Et comme le meurtre était chez moi très fortement, très individuellement sexualisé en sadisme, à cause, d'une part, de ma constitution, d'autre part, en vertu de mes visions précoces du coït, les « assassins », qu'ils eussent nom Pascal, Jack l'éventreur, Papa, Bon-Papa, Napoléon ou Ferry « le Tonkinois », jouissaient auprès de moi d'un grand prestige, d'ordre viril et paternel. C'est pourquoi, négligeant les condamnations de ces femmes au jugement timide, ma grand-mère ou Gragra, qui ne savaient pas estimer la vraie grandeur (et dans le cas de Ferry il se trouve que c'était moi qui avais réellement raison), je regardais toujours d'un œil admiratif passer devant notre grille la silhouette maigre et blan-

chie de Jules Ferry, et me sentais saisie d'une sorte de nostalgie filiale quand le coin de la maison qui bornait la grille me l'avait, hélas ! dérobée.

Par contre l'absence, dans ces cahiers, d'une autre figure de ce temps, celle-là montée au zénith de la popularité, mérite d'être notée. Je n'étais pas boulangiste : le général Boulanger ne m'enthousiasmait pas. Sans doute la part négative de mon complexe paternel me l'interdisait; mon père n'avait-il pas été officier dans l'armée française ? Je me revois encore, à trois ans, dans l'antichambre du Cours la Reine, embrassant de mes deux petits bras l'une de ses jambes revêtues du pantalon rouge. Ce devait être juste avant qu'il ne quittât l'armée, de par le décret de 1886 qui en chassa les princes. Plus tard, je trouvai toujours les militaires un peu surfaits, depuis le sous-lieutenant Papa en passant par le général Boulanger jusqu'à l'Empereur Napoléon. Je ne comprenais pas que ma grand-mère déplorât si vivement la carrière militaire de son fils brisée; mon père avait bien fait de déposer l'épée pour la plume ! La répression de mon sadisme y trouvait son compte, et la vision calme de mon père travaillant à son bureau dût contribuer à me faire dès lors préférer aux hommes d'action, aux militaires surtout, les hommes de pensée.

FÉLIX POTIN : autre figure paternelle, mais cette fois sur le plus ancien mode régressif oral. Félix Potin, le grand marchand de denrées alimentaires, était pour moi le doublet mâle de ma nourrice, le père nourricier.

CABARET, ESTAMINET, DEGUSTÉR, suivent logiquement l'évocation de FÉLIX POTIN. Dans les cabarets et les estaminets, on boit, comme au sein de la nourrice; on déguste là le vin comme on dégustait ici le lait. On sait par ailleurs comment la fureur de boire, qui est à la base de tant d'alcoolismes, dérive de l'avidité primitive du nourrisson.

RIP : mon père, à l'inverse de ma mère, laquelle avait été une remarquable pianiste, surtout dans le classique, était peu musicien et n'aimait à la rigueur que la musique légère. On racontait même qu'il avait tourmenté

ma pauvre mère, sur le terrain musical, en l'empêchant de jouer ce qu'elle aimait et l'obligeant à lui ressasser sans cesse le Beau Danube Bleu. Mon père appréciait aussi la musique de Rip. J'ignorais cet opéra-comique; je n'en avais entendu chanter, par Mimau, qui avait une jolie voix de soprano, que l'air :

> « C'est un rien, un souffle, un rien,
> Qu'une boucle d'or, au vent légère;
> C'est un rien, un souffle, un rien
> Qu'une blanche main qu'on tient dans sa main. »

Mais ce qui devait me fasciner dans la légende de Rip, c'est la seule chose dont je me souvienne : le fait que Rip dormît cent ans — une quasi éternité ! — telle la Belle au Bois-Dormant. Je n'étais pas agressive que contre ma mère, mais contre mon père aussi, parfois presque à la façon d'un petit mâle, et l'idée que Petite-Maman était ainsi vengée sur la personne de Rip, figure paternelle, du sommeil éternel auquel on l'avait condamnée, était faite pour flatter mon « complexe d'Hamlet ».

L'HOMME QUI COUD évoque pour moi, tout d'abord, assez étrangement, les exhibitionnistes que j'avais entrevus sur les bancs du Cours la Reine. Et à juste titre, car L'HOMME QUI COUD (en avais-je vraiment vu coudre un, ce qui m'aurait frappée, la couture étant du domaine des femmes ?) m'intéressait sans doute en vertu d'un calembour. THE MAN THAT SEWS, L'HOMME QUI COUD, que j'orthographie d'ailleurs ici THE MAN THAT SOES, se prononce en effet de même que THE MAN THAT SOWS, c'est-à-dire que L'HOMME QUI SÈME, et j'avais donc vu Pascal en train de semer, de semer les enfants dans le sillon de la mère, comme le semeur dans les sillons de la terre; j'avais vraiment vu, moi, l'homme accomplir « le geste auguste du semeur ». C'est sans doute pourquoi l'Homme qui coud évoque à cette heure pour moi les exhibitionnistes, qui, assis sur les bancs des promenades, montraient aux enfants qui passaient le même objet que celui

avec lequel Pascal semait. Cependant, sous l'image des exhibitionnistes sur leurs bancs, une autre surgit à son tour : ma nourrice assise sur un banc, dans notre jardin de Saint-Cloud, et cousant, tandis que je m'ébats dans l'herbe, à ses pieds. Le premier Homme qui coud aurait ainsi pu être Nounou.

Mais une troisième image s'évoque en fin de compte, au sujet de l'Homme qui coud. L'Homme qui coud, de fait, dans la réalité, c'est le chirurgien, lequel recoud donc bénéfiquement les plaies qu'il a d'abord faites, ou que Mère Nature, quand elle est mauvaise, a faites la première aux pauvres humains. Cependant, de quel chirurgien précis aurais-je entendu parler dans mon enfance ? Je ne me souviens pas qu'autour de moi personne alors eût subi d'opérations, si ce n'était ma grand-mère pour sa taie sur l'œil, en 1886, par le professeur Panas, opération d'ailleurs non suivie de succès, puisque la taie avait repoussé, et qui de plus ne comporte pas de suture. Mais une image s'évoque tout à coup dans mon esprit : accrochée au mur du grand carré du Cours la Reine, je crois, trônait la photographie d'un homme mystérieux, sous laquelle mon grand-père, poète à ses heures, avait écrit quelques vers dont des bribes me reviennent :

> La Mort...
> Avec tout son cortège
> (de douleurs, de maux, etc.)
> Nélaton la conjure, et son art nous protège.

Mon grand-père aurait composé ce quatrain reconnaissant à la suite de soins que lui avait prodigués le chirurgien Nélaton pour des anthrax dans le dos qui mirent sa vie en danger. Il pensait que Nélaton l'avait sauvé.

Evidemment, pour des anthrax, Nélaton n'avait rien dû « recoudre ». Mais j'avais entendu dire que les chirurgiens « recousaient », ce qui pouvait beaucoup me frapper en tant que contre-magie de l'éventration. Une

autre histoire sur mon grand-père ne m'était-elle pas rapportée par sa veuve : elle l'évoquait en bras de chemise, dans la grande salle à manger de sa propriété de chasse, Les Epioux, en Belgique, « recousant » avec de grandes aiguilles ses chiens éventrés par les défenses des sangliers ?

M. LEROI : c'était notre horloger. Il venait toutes les semaines remonter nos pendules, ce qui était pour moi chaque fois un événement. M. Leroi surgissait toujours inopinément, que l'on travaillât, jouât, ou fût à table, et, souverainement, interrompait tout pour remonter la pendule. M. Leroi jouissait auprès de moi d'un prestige mystérieux dû sans doute au fait que ce magicien faisait marcher les mécaniques. Or l'on sait le caractère phallique qu'ont dans l'inconscient les mécaniques en général et en particulier les pendules. De plus M. Leroi, je m'en souviens tout à coup en écrivant ceci, avait les cheveux noirs et une épaisse moustache noire, ce qui le faisait ressembler étrangement à Antoine, l'escamoteur, la grande passion de mon enfance. En tentant de les évoquer, il m'est quasi impossible de les différencier, ils semblent superposés.

L'HOMME QUI SE COUPA LA FIGURE : ce personnage, auquel toute une histoire, à la fin de ce cahier, est consacrée, fut identifié d'emblée par Freud à ma nourrice menstruante, la femme quand elle a ses règles. Si c'est ici un homme — tel l'avatar femelle de l'HOMME QUI COUD — cela doit tenir, me dit Freud, à ce que la différence entre les sexes n'était pas encore clairement reconnue par moi lorsque je perçus le sang menstruel de ma nourrice. Quant au déplacement de bas en haut, des organes génitaux au visage, il est classique.

⁂

Voici terminée la revue d'une grande partie des *dramatis personæ* de mes drames d'enfance. Nous allons à présent continuer à leur voir jouer les pièces fantasmatiques que mon imagination d'enfant concevait.

PLUSIEURS CHOSES DE MIMI

the Comête Cacrabe

★

the Comête Cacrabe — had for frend [three black Crabes

would

and thos Crabes —— ★★★ go in the stomac

the Crabes

[of Poor

★

body ink, John, and Mr Prat. ★.★.★. But

Poor John Mr Prat body ink

[thew begane to go in the stomac of Poor body ink But [Poor body ink

knowing

———— a fairy ate a plum-pudding

★
the ink.

[who made

Come so mucht ink in his stomac

★
Plum-
-puding

[that the Crabes

★

———— were nearly drowned and were

the fairy

[forced to go

away, then thew begane to go in the stomac of John holinneck. But John had ate two

* Pennifes * *[stomacs Pennifes*

and the Crabes were nearly Cut in two

[But Mr Prat did

[Commencement de Ronde.)

37 *not knew that and when * the Crabes were*

[ther he had Coliques to fall

dow. the first day that he had the Coliques

[he toke some mente

Poivré But the second day it did not past,

* the bed *[and he was*

*obliged to go to bed But a fairy gave him a en--chented Cat and he * the Cat. Cut aut his wiskers*

for a talisement to protect him

from the Crabes who who wery * the finger

naughty were. thos wiskers of the Cat

(Ronde.)

[Coud make flyings hou-

-ses and spells in tutchins it with a finger!
(Fin)
[a red one! onne of
Pist Prat Buls (Bonne) Frou holle and
Prat
(Ronde.)
[all the Peopelle
★ ★ ★ ★
Pist Prat Buls
Frou
holle.
★ *were ill in the Country and Prat*
the peopels (Ronde.)
gave them something of the Cat ,
— [⊞★·) ——————— (C A —
ah! la! la! : said the man : it smell bad : :
[But it will bring
you good luck : said Prat ★ *in making*
★ of the
the man
Cat
[signes and giving him some
water of life and imigitely the thing of the
[Cat was changent
in gold . ★ the golds .

38 *the man was sattisfied and thank Prat.*
the mouth Pencil was ther and heard

all! all! and said it to Prat who was his freind Prat was red of anger he took the wiskers of the Cat and wish the nightmares who said bad of him in hell they were wery wery miserable and Prat was glad.

the Croaket back had Pity an them and deliver them Prat maid Come the Bou—
—ton, and the Bou—ton maid a signe and the nightmares were changent

39 *in Cats. Bou — ton gave also to Prat some Hilan-Hilan! and rourje some Eechented —— thread and a enchented*

★ the thread

— snowdrop ★ *Prat thanck them*

★ the e. snow- -drop

and thew went away. the night- -mares were angry and the croaket back

jump an Prat ★ *the Croaket bock* *and he* ★ *the fire*

was wery *horible* ——— ★ *the fire Came and burnd the Croaket back Prat became beautifuller then before.* ★ *the ill luck* ★ *il luck* *will that Prat ate a bad smeling* *the bad smeling fish* ★ *fish and he was wery ill Poor body ink gave*

40 *him some thing* *(la chose.)* *, some water and he Put it in his tea.* ★ *the tea* ★ *the water*

*(R. was the Inichel of Mme* ——— *Reichenbach* *(avec force.)* *) ! ! ! ! ! ! ! ! ! ! ! ! ! ! !* *(signe d'oneur.)*

(the institutrise of P^sesse^ Mimi.)

! ! ! ! ! ! ! ! ! ! ! ! . ★ *Mme R.* *. . . . .*

she was Pulling her hairs aut becose Mr Prat was ill *(she had louses.)* *and that she the*

nightmare of bulls all the nights. (the crabs were in the stomac of Prat.) he did not love the crabs and he screamed: oh! bad crabs!! oh! bad fish!! he nou only that he was

41 *nioly dead if he did not toke the water of Poor body ink and thanck him. Trick the king did not love the Eenchenmends and he was angry to see what poor Body Ink made and gave to Prat some sleeping draught that that he Could drink it when he was treurty and angry « Poor Body ink! Poor! body! ink! Come to my help » when for the —— first time Prat*

42 *drank the sleeping drauth*
« I fall ————————————
★ asleep freend » Poor Body Ink
Came But Prat was asleep
he ★ threed to avake him But
he Could not. Trick was glad
and gave a greet feast for
that. Prat dreamd that . . .

. . . .

Prat was in his ——————— *House*
and he heard a little knock at
the door. he opend the door and

43 *saw two B★ad-Tricks and*
the Bou ——————★———————— *Ton.*
he awoke and the Bou—ton★ Mlle Bou—ton feat *he was glad*
Trick was lying at his he was

dead and the nightmares
were killed and Poor body
Ink was ther with his girl
who was not black
becose he aske to the
queen of Fairaint and
he gave him in married
his girl the married was

44 *selebrite and the queen*
of fairaint — gave
them a ring who m-
- aid them happy and the Crabs
aut
went away of his stomac —

—

Fin.

(mimi.)

★ la Comète Cacrabe
la Comète Cacrabe avait pour amis trois Crabes noirs

voulaient
et ces Crabes ★ ★ ★ aller dans l'estomac de Poor
les Crabes

body ink, John, et Mr Prat. ★.★.★. Mais ils commen-
Poor body ink John Mr Prat [cèrent par

aller dans l'estomac de Poor body ink. Mais
[Poor body ink
connaissant
une fée mangea un plum-pudding qui fit
★
Venir l'encre. tellement d'encre dans son estomac
★
Plum-puding [que les Crabes

★ la fée furent presque noyés et furent forcés de s'en
aller, alors ils commencèrent à aller dans l'estomac
de John holinneck. Mais John avait mangé deux
★ Canifs ★ [Canifs d'estomac
et les Crabes furent presque Coupés en deux
[Mais Mr Prat ne
(Commencement de Ronde.)

37 savait pas ça et quand les Crabes furent là il
[eut des Coliques à tomber
par terre . le premier jour qu'il eut les Coliques
[il prit de la *mente*
Poivré Mais le second jour cela ne passa pas, et il fut

* le lit

obligé de s'aliter Mais une fée lui donna un Chat
enchanté et il * lui Coupa ses moustaches

* le Chat.

comme talisman pour se protéger
des Crabes qui qui étaient très * le doigt
méchants . ces moustaches du Chat Pouvaient
(Ronde.) [faire des maisons volan-
tes et des charmes en les touchant avec un doigt !
(Fin)
[un doigt rouge ! un de
Pist Prat Buls *(Bonne)* Frou holle et tous
Prat
(Ronde.)
[les Gens

* Pist * Prat * Buls * Frou holle.

★ furent malades dans le Pays . et Prat
les gens *(Ronde.)*
leur donna quelque chose du Chat,
— [⊞ ★ •)   (C A -
ah! la! la! : dit l'homme : ça sent mauvais : :
[Mais ça vous portera
bonne chance : dit Prat ★en faisant des signes
★
du [et lui donnant de
l'homme
Chat
l'eau de vie et immédiatement la chose du Chat
[fut changée
★
en or.   les ors.

38 l'homme fut satisfait et remercia Prat.
le Crayon de bouche était là et entendit
tout! tout! et le dit à Prat qui
était son ami Prat était rouge de colère
il prit les moustaches du Chat et souhaita
que les cauchemars qui disaient du mal
[de lui fussent en enfer

ils étaient très très malheureux et Prat était content.

le Dos voûté eut Pitié d'eux et les délivra Prat fit Venir le *Bou—* *—ton* et le *Bou —— ton* fit un signe et les cauchemars furent changés

39 en Chats. *Bou —— ton* donna aussi â Prat de l'Hilan-Hilan! et du rourje du fil Enchanté et un perce-neige ★ le fil enchanté ★ le perce-neige e. Prat les remercia

et ils s'en allèrent. les cauchemars étaient furieux et le dos voûté sauta sur Prat ★ le Dos voûté et il ★ le feu était très horrible ★ le feu Vint et brûla le Dos voûté Prat devint plus beau

qu'avant. la mauvaise chance ★ voulut

mauvaise chance [que

le poisson mal odorant

Prat mangeât un poisson ★ mal odorant et il fut très malade Poor body ink lui

(*la chose.*)

40 donna quelque chose , de l'eau

et il le Mit dans son thé . ★ le thé ★ l'eau

(R. était l'Initiale de Mme

(*avec force.*)

Reichenbach ! ! ! ! ! ! ! ! ! ! ! ! ! ! ! ! ! ! !

(*signe d'oneur*)

(l'*institutrise* de P^sesse^ Mimi.)

★ Mme R.

! ! ! ! ! ! ! ! ! ! ! ! . . . .

elle allait s'arrachant les cheveux parce que Mr Prat était malade et qu'elle le

(elle avait des poux.)

cauchemar de taureaux toutes les nuits .
(les crabes étaient dans l'estomac de Prat.) il n'aimait pas les crabes
et il criait : oh ! mauvais crabes ! ! oh mauvais poisson ! ! il savait seulement qu'il était

41 presque mort s'il ne prenait pas
l'eau de Poor body ink et le
remercia. Le roi Trick n'aimait pas les
Enchantements et il était furieux
de voir ce que poor Body
Ink faisait et donna à
Prat du soporifique afin
afin
qu'il Puisse le boire quand il
avait soif et colère « Poor
Body ink ! Poor ! body! ink!
venez à mon secours » quand
pour la première fois Prat

42 but le soporifique
« Je m'en-
dors ami » Poor Body Ink
Vint Mais Prat était endormi
il essaya de l'éveiller Mais
il ne Put pas. Trick était content

et donna une grande fête pour
ça. Prat rêva que. . .

. . . .

Prat était dans sa Maison
et il entendit un petit coup à
la porte . il ouvrit la porte et

43 vit deux Mauvais-Tours et
le *Bou* ——————★—————— *Ton.*
il s'éveilla et il était content
le *Bou—ton* ★ *M*lle *Bou—ton*
pieds
Trick était étendu à ses il était
mort et les cauchemars
étaient tués et Poor body
Ink était là avec sa fille
qui n'était pas noire
parce que il demanda à la
reine des Fées et
il lui donna en mariage

44 sa fille le mariage fut
célébré et la reine
des fées leur
donna une bague qui les
rendit toujours heureux et les Crabes
hors
s'en allèrent de son estomac

Fin.

(mimi.)

PLUSIEURS CHOSES DE MIMI

(I. 36-44)

« La Comète Cacrabe avait pour amis trois crabes noirs... »

Cette comète, ce doit être ma mère morte, ravie au ciel ; j'aimais la représenter, dans mes dessins enfantins, comme flottant dans le ciel avec une longue robe traînante, telle une comète avec sa queue. La comète, d'ailleurs, pour moi, appartenait biographiquement à mon père, et par là figurait bien ma mère, sa propriété. (De même la terre nourricière et natale est la *patrie*.) Mon père, en effet, était né sous le signe de la comète de 1858. Ma grand-mère contait comment, attendant un enfant, elle avait une nuit aperçu dans le ciel la splendeur chevelue d'une comète. On lui avait alors prédit, pour l'enfant qu'elle attendait, de grandes destinées. Mais il ne faut pas oublier que, pour les peuples antiques et primitifs, la comète était et reste bien souvent présage de malheur.

Quant aux crabes, animaux sortis de la mer, j'en avais vu courir sur le rivage, à Dieppe, où nous allions l'été dans la maison héritée de ma mère, et j'avais une peur terrible de leurs pinces. Ils ressemblent en outre à de grandes araignées ; or l'araignée, ainsi que Freud l'a relevé, est un symbole à peu près régulier de la mauvaise mère, de la mère dangereuse. De plus, ils sont ici noirs, et le noir était pour moi, comme pour beaucoup d'enfants (« La nuit est sombre comme le mal », écrivais-je dès les premières pages de ce cahier), un symbole, sans doute anal, du mauvais, du mal. Ce que sont encore de plus précisément néfaste ces crabes, nous ne le pourrons comprendre que plus loin, ici contentons-nous de ces trois déterminantes.

Donc ces trois méchants crabes, envoyés par la Comète Cacrabe,

veulent entrer dans l'estomac de trois personnages : Poor body ink, John et M. Prat, c'est-à-dire de moi-même, de mon frère jumeau imaginaire John, mon doublet mâle, et de mon père, figuré ici par M. Prat. Car ma mère, morte de ma naissance, de l'attentat sexuel en somme commis sur elle par mon père et qui me donna la vie, veut se venger sur nous deux de notre triomphe œdipien sur elle, et envoie contre nous ses émanations les crabes, chargés de chambarder, à l'instar du sien, l'intérieur de nos corps. Rappelons ici que *stomac* en anglais signifie aussi bien, par euphémique transposition de bas en haut, le ventre et le bas-ventre que l'estomac proprement dit. Dans toute cette histoire, c'est évidemment des deux régions corporelles confondues qu'il s'agit.

Les crabes pénètrent pour commencer dans l'estomac de Poor body ink. Poor body ink, c'est moi, et à tout seigneur tout honneur ! Le moi est donc le plus grand des seigneurs. Mais Poor body ink est un malin. Il connaît une bonne fée qui lui a enseigné un truc pour se défendre, la contre-magie bienfaisante de la bonne mère opposée à la magie malfaisante de la mauvaise. Ce truc, c'est de manger un plum-pudding apotreptique qui engendre tellement d'encre dans l'estomac de Poor body ink que les crabes sont presque noyés et se voient contraints d'en ressortir.

Le plum-pudding pourrait être ici doublement déterminé. La première idée qui me vient à l'esprit est que le plum-pudding était l'un des mets favoris de mon père, qui s'en faisait souvent servir, avec sa sauce au rhum sombre rappelant l'encre, attribut du père intellectuel. Le caractère flambant du plum-pudding quand on l'allumait me semblait de plus très féerique : c'était merveilleux, cette petite flamme bleue qu'on mettait, avec la pâte et le jus noirs, dans mon assiette. Mais le plum-pudding pourrait aussi représenter Mme Plum-pudding, ainsi que mon père appelait, avec une aimable ironie, mon institutrice, la douce et nonchalante Irlandaise qui m'enseignait l'anglais. Alors, manger le plum-pudding protec-

teur, c'était introjecter, sur le mode « cannibale », la bonne mère, s'identifier, avec sa permission, à elle, et être ainsi aimée du père protecteur.

Mais à présent les mauvais crabes s'en prennent à mon frère jumeau John et commencent à entrer dans son estomac à lui. Que John soit mon doublet mâle, le petit garçon que j'eusse voulu être moi-même dans mon envie du pénis, mon complexe de virilité, qui coexistait donc côte à côte avec ma féminité précoce, voilà ce dont témoigne son nom de famille. Comme dans l'histoire précédente du *Crayon de bouche,* ce nom de famille est en effet Holinneck, trou dans le cou, le même que celui, dans cette précédente histoire, de la sœur de John, Gretchen, qui est moi-même. Cette identité de nom doit témoigner de l'identité des personnes, et le trou attribué à John, le petit mâle, en apparence assez contradictoirement, doit signifier que, dans la réalité, le fantasme de désir John n'était que moi, une petite fille.

Cependant John se sert de sa virilité imaginaire pour chasser les mauvais crabes qui ont pénétré en lui. Il a en effet avalé d'avance, précaution bien utile, deux « canifs d'estomac ». Ces canifs d'estomac sont des symboles phalliques, mais que John soit au fond une fille est rappelé en même temps par le fait qu'il les avale et que les canifs sont deux. On sait, en effet, que deux symboles phalliques équivalent, pour l'inconscient qui ignore la négation, à la castration phallique, peut-être en reflet des deux seins de la femme opposés au pénis unique de l'homme. Mais la virilité imaginaire de John se fait pourtant jour dans la façon active dont il se sert de ces canifs. Avec, il s'avise de couper les crabes en deux. Les crabes, épouvantés, évidemment vont s'enfuir. Ce qui arrive ainsi de mythique aux crabes, dans l'estomac de John et dans celui de Poor body ink, correspond, dans la réalité, à être vomi. Sous des influences apotreptiques, je vomis — Poor body ink et John vomissent — les messagers de la mauvaise mère, les crabes noirs. De fait, comme tant d'enfants, j'avais sou-

vent des « indigestions » et vomissais fréquemment. Et il pouvait y avoir à cela une détermination psychique, une réaction à la peur inconsciente d'être empoisonnée, sous un mode ou l'autre, par la mère vengeresse, crainte qui devait être la racine la plus profonde de ma phobie, vers la même époque, des poisons. A cette phobie s'opposait l'espoir, l'appel, des contre-poisons, en particulier de l'ipéca, qui jouait dans mon imagination un grand rôle, bien qu'on ne m'en eût jamais administré. Ici le plum-pudding avec son encre, comme les deux canifs d'estomac, remplissent à leur manière le noble rôle salutaire de contre-poison aux crabes, de vomitif.

Cependant, les crabes ayant ainsi été victorieusement chassés des « estomacs » de Poor body ink, puis de John, il ne leur reste plus à attaquer que M. Prat.

C'est ce qu'ils font. Les messagers de la mère morte, de la mère tuée, de la Comète Cacrabe, pénètrent, vengeurs, dans l'estomac de mon père, son « meurtrier », figuré par M. Prat.

M. Prat, lui, sans doute ici en tant que coupable principal et que père, surtout, tourné en dérision, ne sait pas très bien se défendre des crabes. Il est moins malin que John et surtout que Poor body ink, lequel, ainsi qu'on le verra plus loin, devra même venir, à diverses reprises, à son secours. « On a souvent besoin d'un plus petit que soi » ; la fable du Lion et du Rat est de celles qui me ravissaient, en flattant mon esprit de compétition virile avec mon père, en me permettant, triomphe narcissique, de retourner les rôles entre lui, le fort, et moi, la faible.

M. Prat, qui n'a donc pas su comment se défendre, se trouve, désarmé, en proie aux crabes. Les crabes sont en lui, et il a « des coliques à tomber par terre ». J'en avais parfois (les aurais-je attribuées à la vengeance de ma mère ?), mais mon père en avait aussi, lui qui devait déjà présenter, je n'en serais pas surprise, des tendances à l'entérite qui fut plus tard l'une de ses maladies chroniques. M. Prat, pour se guérir de ses

coliques, prend, le premier jour, de la menthe poivrée. C'était la tisane héroïque que me donnait Mimau quand j'avais « des coliques », (il y avait pour elle des gradations d'efficacité magique dans les tisanes), et, en en faisant ici absorber à M. Prat, j'identifie un peu méprisamment mon père à la petite enfant que j'étais. Mais la menthe poivrée reste inefficace, les coliques persistent; dès le second jour, M. Prat doit s'aliter.

C'est alors qu'une fée lui donne « un chat enchanté ». M. Prat, en effet, vu mon poème favori, reproduit en tête de ce cahier, est tout désigné pour avoir un chat; sans un chat, il est presque inimaginable. Et la fée qui le lui donne est la bonne mère qui, de fait, sous forme de chat, se donne elle-même à lui. Car le chat ici, c'est, en effet, ma propre mère, non plus la mauvaise, la morte vengeresse, la Comète Cacrabe, mais ma mère, la riche et douce héritière, la jeune femme « enchantée » qui sourit sur le destin de mon père, pauvre jeune homme alors déshérité, et, en l'épousant, le combla.

Le symbolisme du chat s'appliquait d'ailleurs à ma mère, non pas en vertu seulement du symbolisme féminin, maternel, universel du chat, mais du fait très particulier, très individuel, que ma mère adorait les chats, et que les histoires des nombreux chats qu'elle avait possédés berçaient mon enfance. Ma mère aimait d'ailleurs les chats au point que lorsque, après une attente d'une année qu'elle avait trouvée trop longue, elle fut enfin enceinte de moi, elle acheta un groupe sculpté en pierre représentant une famille de chats, et l'offrit à mon père. On y voyait un père et une mère chats assis côte à côte et regardant béatement, en souriant largement, un petit chaton qu'ils bercent dans leurs bras. Je possède encore ce souvenir, qui ornait, dans ma chambre d'enfant, le haut d'une armoire, évoquant ainsi pour moi, à toute heure du jour, sur son mode concret, le chat comme doublet, symbole, totem de ma mère qui avait tant aimé les chats.

Donc mon père, M. Prat, épouse dûment ma mère sous la forme d'un chat, et sous celle d'un « chat enchanté ».

Et par ce retour en arrière dans le temps, qu'ignore donc l'inconscient, les événements vont, à présent, biographiquement, historiquement, pourrait-on dire, se dérouler.

⁂

J'avais entendu accuser mon père, dans des racontars que je rassemblerai plus loin en un faisceau, d'avoir exploité, dépouillé ma mère. Or, de même que mon père, d'après ces racontars, avait « dépouillé » ma mère et s'était enrichi à ses dépens, le dépouillement du chat par M. Prat commence aussitôt. D'abord par ses moustaches, qu'il lui coupe pour s'en faire un talisman. Ces moustaches du chat doivent figurer les poils pubiens de la femme, et leur section par là équivaloir à quelque castration phallique de la femme, à quelque vol de sa puissance. Et le père, dès qu'il s'est ainsi emparé de la toison (en ce cas d'or !) de la femme, le père auparavant dérisoire, désarmé, devient tout à coup puissant. Les moustaches du chat, en effet, ont le pouvoir de faire voler les maisons, de faire des « maisons volantes » — c'est-à-dire de provoquer des accouplements, où la femme-maison et l'homme sont emportés en l'air ensemble par la force de l'érection. Ceci s'opère magiquement rien qu'en touchant les moustaches du chat avec un doigt, « un doigt rouge ! » Le commentaire est inutile, tant est claire la désignation du pénis rouge érigé au contact des poils pubiens de la femme. Ce doigt est en outre attribué à Pist (première syllabe, sans doute, de Pistolet, symbole sadico-phallique ; les pistolets, comme toutes les armes à feu, me fascinaient et me terrifiaient à le fois) ou à Prat, bien entendu, ou à Buls, c'est-à-dire Taureau, ce qui est de plus en plus explicite. Y a-t-il ici coupure de la phrase, ou bien la possession du doigt rouge est-elle aussi attribuée à « Bonne » et à « Frou holle » ? (Remarquer, parmi les nombreux dessins dont est illustrée cette histoire, la triple figuration de Pist, Prat et Buls, tous trois silhouettes masculines analogues, suivies de celle de « Frou holle », revêtue d'une jupe, insigne de sa féminité.)

J'avais dû lire le conte de Grimm « Frau Holle », et cette figuration de la Mère nourricière m'avait frappée, sans doute d'autant plus que *holle* évoque *hole,* trou en anglais, et que le trou m'apparaissait à juste titre comme l'emblème le plus distinctif de la féminité. Or si le « doigt rouge » est, tout comme des mâles Pist, Prat et Buls, aussi la propriété des femelles « Bonne » et « Frou holle », ce pourrait être en vertu de la représentation des « parents unis », où le pénis appartient, dans le coït, dans les « maisons volantes », à la femme comme à l'homme. Et si la femme figure d'abord ici sous le vocable de « Bonne », ce doit être parce que les parents, pour moi, avaient été dès l'origine remplacés réellement par des mercenaires. Ne qualifiait-on pas de « bonne » Lucie la volage, amante passagère de Pascal, Lucie qui avait directement succédé à ma Nounou, amante en titre, elle, de ce même Pascal? Et Nounou n'avait-elle pas été pour moi une vraie « Frou holle », de par sa double mission de nourricière et de première créature au corps duquel j'avais découvert le femelle « trou » ?

Mais peut-être faut-il lire, coupant la phrase autrement : « (Bonne) Frou holle et tous les gens furent malades dans le pays... ». Cette lecture serait plus simplement compréhensible : La Femme, « Bonne » ou « Frou holle », tomberait malade, telle Petite-Maman, de par l'attentat sexuel commis sur elle par le « doigt rouge » de l'homme. Et si cette maladie, comme une épidémie, s'étend ensuite à « tous les gens » du pays, à la suite du coït des parents, ce pourrait être en châtiment de la sexualité introduite par eux dans l'univers, quelque chose comme la peine qui frappa Adam et Eve après le péché, et anéantit pour eux le paradis terrestre, lui substituant notre terre pleine de maux, sur laquelle, pour emprunter un trait à une autre mythologie, Pandore, en ouvrant sa symbolique cassette, lâcha les maladies. « Tous les gens » doit d'ailleurs signifier d'abord « toutes les femmes », ces condamnées à « enfanter dans la douleur » — ou dans la mort. Car je crois que ces maux des humains en punition de leur sexualité,

thème universel, n'apparaît ici qu'en vertu d'une détermination très familiale, biographique, de ma propre histoire infantile. Les gens qui tombent malades, à la suite du coït du père avec la femme, sont d'abord, en premier lieu, le pluriel de majesté d'une seule créature « tombée malade » et morte de la même chose, de cette « Frou holle » qu'avait été ma mère, Petite-Maman, d'ailleurs déjà scindée ici en plusieurs personnalités, suivant ses modes malfaisants ou bienfaisants, Comète Cacrabe ou Chat enchanté.

Ma mère donc tombe malade, et il faut à présent, par le mécanisme bien connu de la « restitution », que Prat, le coupable, la guérisse, la ressuscite, dirai-je même, hors de sa mort. Il tente de le faire, en lui donnant une substance magique, empruntée d'ailleurs au chat lui-même. Ce « quelque chose du chat », c'est un peu de son « caca », comme il est indiqué en toutes lettres, mais avec scission du mot tabou en deux syllabes reléguées l'une ou début, l'autre à la fin de la même ligne et défiguration par le carré de l'un des C et surtout de l'un des A.

Cependant ce magique « quelque chose du chat », ce n'est certes pas que du caca ! C'est moi, l'enfant anal de ma mère, en qui elle revivra, qui la ressuscitera ! Je portais d'ailleurs jusqu'à son nom de Marie, telle la Morella, fille de Morella, d'un conte d'Edgar Poe. Ma naissance apparaît de plus ici comme la seconde et logique conséquence du fait que M. Prat ait touché, avec son « doigt rouge », les moustaches du chat : en premier lieu ma mère en tombe malade, c'est-à-dire enceinte mortellement, en second lieu elle en a un enfant.

Mais avec moi la santé va revenir dans l'univers, la vie ressusciter et « l'homme », qui surgit ici tout à coup à la place des gens, a tort de trouver que ce « quelque chose du chat », en tant que simple caca, sent mauvais ! Car cela, on le sait bien, porte bonheur ! Mimau et Gragra le disaient assez, quand par hasard dehors on marchait dans de la crotte, que cela portait bonheur (*good luck*, bonne chance), était présage de richesse !

M. Prat fait ici des signes (des signes magiques, des signes sexuels !) et en donnant de l'« eau de vie » (*water of life*), de l'eau phallique, urine ou sperme, à l'homme, il lui fait clairement voir comment il m'a donné la vie et que ce « quelque chose du chat », c'est moi, un bébé, et un bébé riche, car j'ai, grâce à ma mère, en plus de la vie, la richesse ! L'équivalence des fèces avec l'enfant n'est en effet pas la seule ; les fèces, comme Mimau, Gragra, toute la sagesse populaire, le savent bien, équivalent aussi à l'or. Et au moment même où l'homme reçoit l'« eau de vie », c'est-à-dire où je suis conçue, les excréments du chat se transforment dûment en or. (Remarquer le dessin très suggestif des « ors », de l'or-crotte, au coin droit, en bas de la page.)

C'est là toute l'histoire de ma naissance et de mon héritage, de ma naissance, pour ainsi dire, dans une litière d'or. Si l'histoire de Peau d'Ane si fortement me fascinait, c'était qu'elle reproduisait presque littéralement ma propre histoire : l'âne maternel faiseur d'or m'avait comblée, et, comme cet âne, ma mère avait été la « victime » de Peau d'Ane et de son père le roi, c'est-à-dire de mon père et de moi-même. Mais plus heureux que ceux-là, nous avions hérité des trésors de l'âne, qui continuaient à fructifier. C'est pourquoi je pouvais accomplir cet acte symptomatique, dont je ne me souviens pas mais qu'on m'a souvent rapporté. Laissée seule un jour dans une pièce, j'en aurais profité pour barbouiller ma plus grosse poupée avec mes excréments. Quand on revint, on me trouva, l'air heureux et triomphant, pleine de bravade, montrant ce que j'avais fait. A quel âge aurais-je accompli cet exploit ? Je le mets, moi, en rapport avec l'époque où un peintre faisait mon portrait, en robe rouge, tenant entre mes bras cette grosse poupée. J'aurais voulu imiter avec mes excréments ce que faisait le peintre avec ses couleurs. Mais j'avais alors quatre à cinq ans, et cet âge, pour un tel acte, semble bien tardif. Toujours est-il que l'acte en soi, comme Freud me le fit observer, était une orgueilleuse manifestation de richesse. C'était comme si, m'identifiant à ma mère,

et la poupée à moi, je m'étais barbouillée d'or, pour proclamer : « Ma mère est morte ! C'est à présent moi, la riche ! La princesse est morte, vive la princesse ! »

Mais, dans l'histoire de M. Prat et de son chat faiseur d'or, un élément nous intrigue, « l'homme » au singulier, substitué à la foule au moment où M. Prat, généreusement, « leur » a donné « quelque chose du chat », a donné pour ainsi dire à l'univers cette chose unique, prodigieuse, qui est moi, la riche et éblouissante princesse héritière. Cet « homme », après que l' « eau de vie » a paru à son tour et que les excréments du chat, c'est-à-dire l'héritage de ma mère, se sont soudain métamorphosés, dûment mis à resplendir, se déclare satisfait, et remercie Prat. Cependant, ce n'est pas encore ici le lieu d'identifier cet « homme » ; nous ne le pourrons que plus loin, dans le plus ample contexte biographique qui va suivre. En tous cas, si Prat est le mari coïteur, engendreur, fécondateur, et par là assassin, il est en même temps celui qui, en vertu de tout ce qu'il a accompli auparavant, hérite, profite au point d'en pouvoir combler d'autres gens. Aussi « l'homme » surgit-il au moment où « quelque chose du chat » « leur » a été donné. C'était en effet ma naissance qui avait fixé, croyais-je, entre les mains de mon père l'héritage maternel, devant faire tout entier retour à la famille de Petite-Maman, c'est-à-dire à son frère, à sa sœur, si elle était morte sans enfant — et sans testament. Mais le fait si important de ma venue au monde, enrichisseur de mon père, est ici une seconde fois proclamé, non plus cette fois sur le mode de ma naissance, mais sur celui de ma conception. Car c'est au moment précis où Prat émet son « eau de vie » que les excréments se transforment en or.

Ainsi mon père, que par ailleurs j'admirais et aimais tellement, lui qui portait à mes yeux d'enfant la double gloire du phallus et du cerveau, était en même temps pour moi l'assassin, le spoliateur, de ma pauvre mère défunte, ce qui était bien fait pour exciter envers lui l'ambivalence native puissante de mon tempérament.

*
**

L'histoire de l'héritage de ma mère constituait d'ailleurs une très sombre chronique, telle que je l'avais entendue rapporter sans aucun doute maintes fois par Mimau et Gragra, ma bonne et la lectrice de ma grand-mère. Toutes deux de même bas niveau culturel, bavardes et médisantes, Mimau et Gragra détestaient également toutes deux leurs patrons. Elles avaient ramassé de ci de là tous les cancans auxquels l'envie, la jalousie envers ma grand-mère, fille d'ouvrier devenue princesse, et envers son fils devenu millionnaire, avaient donné naissance. Et elles parlaient sans se gêner devant moi, croyant, suivant un préjugé fréquent, que les enfants n'écoutent pas, ou désirant peut-être, qui sait ? dans le cas particulier, vu leur haine des patrons, que j'écoute.

Toujours est-il que j'avais entendu, mes petits cahiers en témoignent, ainsi que le fit toute mon analyse. Et si aujourd'hui, et depuis longtemps, je sais faire toute la part de la malveillance populaire dans le récit que je vais rapporter et qui ne me devint d'ailleurs naturellement vraiment clair et évident que plus tard, alors, enfant, j'y devais croire, en vertu de mon propre sadisme et du mode archaïque de ma pensée.

Donc ma mère aurait été, suivant l'expression d'un journal au moment de sa mort, une sorte d' « hostie expiatoire ». L'or dont elle avait hérité de son père, François Blanc, fondateur du Casino de Monte-Carlo, était un or coupable, tel, dans les Nibelungen, l'or du Rhin ! Ne montrait-on pas, à Monte-Carlo, un pont du haut duquel se suicidaient ceux qui s'étaient ruinés au jeu, et dont l'or était allé s'engouffrer dans les caisses du Casino, les poches du vieux Blanc ? Alors, cette entreprise de rapt et de meurtre, il fallait, suivant une tradition archaïque, une victime au sang pur pour la racheter, et c'était ma mère qui, par le ciel vengeur, aurait été choisie.

Et voici sur quel mode se serait accompli le sacrifice. Une dame russe, assez intrigante, disait-on, et qui connaissait, d'une part la veuve de François Blanc, d'autre part ma grand-mère, avait eu l'idée de les rapprocher, en vue d'un mariage entre leurs enfants. Cela avait été fait, et ma mère, jeune fille à l'imagination romanesque, avait été sensible au charme de mon père, jeune et brillant officier à la taille élancée, aux yeux de velours noir, au teint pâle, et qui de plus, séduction bien faite pour toucher son cœur généreux, n'avait pour vivre et pour faire vivre les siens que sa maigre solde de sous-lieutenant. La sœur aînée de ma mère était déjà mariée à un prince polonais; peut-être ma mère avait-elle été sensible de plus, elle aussi, à un titre princier. Toujours est-il que Mme Blanc n'avait pas vu d'un œil très favorable ce projet de mariage de sa seconde fille de nouveau avec un prince pauvre, prince qui, en outre, n'était pas même vraiment reconnu par les bonapartistes, à cause de ma grand-mère, fille d'un ouvrier. L'empereur Napoléon III s'était en effet opposé, tant qu'il régna, au mariage de mon grand-père, son cousin, avec une femme d'extraction aussi humble. S'il y eut, à un moment indéterminé, mariage religieux clandestin, ou non, toujours est-il que mon père n'avait pu porter le nom de Bonaparte qu'à douze ans, à la chute de l'Empire, quand mon grand-père avait enfin pu se marier civilement, en Belgique, devant un fonctionnaire de la République, et reconnaître ses enfants.

Mais la jeune fille romanesque qu'était ma mère ne se laissait pas émouvoir par de pareils arguments; son imagination s'était de plus en plus enflammée, et les bonnes langues disaient même que ma tante Jeanne se serait alors insidieusement glissée dans son amitié pour y aider et plaider, avocate intéressée, la cause de son frère. Ainsi ma mère serait enfin tombée dans les filets tendus à elle et à son or. Ma mère avait en effet déclaré à Mme Blanc qu'elle n'épouserait nul autre que mon père; Mme Blanc avait fini par céder; le mariage avait été décidé. La dame russe, premier intermédiaire, recevait bientôt de mes parents, en remerciement, cent mille

francs, soi-disant en paiement d'une grosse opale entourée de diamants qui, paraît-il, ne les valait pas, et qui ne devait, d'après la tradition de notre maison, que « porter malheur » à ma mère.

Mais Mme Blanc, femme autoritaire et fantasque, et dont ma mère était l'enfant préférée, voulait que le jeune couple habitât chez elle. Elle avait fait préparer à cet effet un appartement dans son château d'Ermenonville, où l'on devait se rendre dès après la cérémonie pour le festin de noces. Ma grand-mère, la mère de mon père, par contre, ne l'entendait pas ainsi et avait conseillé à mon père de soustraire sa femme à l'influence des Blanc. Mais comme on craignait la faiblesse de caractère de Petite-Maman, et sa peur de sa mère, on ne l'avait pas prévenue du plan ourdi par ma grand-mère et auquel mon père avait consenti. Pascal, notre piqueur, venait d'entrer à son service et l'on compta, en cette occurrence, sur lui comme on pouvait, quand on s'appelait Bonaparte, compter alors sur le dévouement d'un Corse. Pascal donc avait été chargé d'acheter une villa dans les environs de Paris pour le jeune ménage, et on l'avait laissé l'installer aussi somptueusement que son goût naturel du faste l'y incitait. Mon père ne connaissait pas même la villa, s'en étant rapporté à sa mère et à Pascal.

Puis, pour le jour du mariage, un coup avait été monté. C'était Pascal, comme je l'ai déjà indiqué plus haut, à propos de Serquintué, qui conduisait le carrosse des mariés. Or, à la sortie de l'église Saint-Roch, où la cérémonie avait été célébrée, voilà que les cochers des voitures qui suivaient le carrosse des mariés, soudoyés par Pascal, fouettent tout à coup leurs chevaux en travers de la rue et que s'ensuit une bagarre, pendant laquelle le carrosse des mariés s'enfuit, bride abattue, conduit par Pascal.

Ma mère épouvantée criait : « Mais où me mène-t-on ? » et regardait, telle une biche effarouchée, mon père. « Chez moi » répondait invaria-

blement celui-ci sans plus dire. (Je tiens la description de cette scène de Pascal.)

Enfin la voiture stoppa devant le perron de notre villa de Saint-Cloud, sur lequel des laquais, en grande livrée, les cheveux poudrés, se tenaient, raides. Le repas était somptueusement servi dans la salle à manger, et pendant que les invités de Mme Blanc, à Ermenonville, attendaient vainement les mariés, et que Mme Blanc fulminait, la lune de miel de ma mère commençait.

***

Mais mon père n'avait pas la nature d'un amoureux. Quand ma mère voulait rester tendrement près de lui, cela le plus souvent l'ennuyait : il voulait aller travailler. Il aimait, mieux qu'elle, les plans de fortification — il était officier — ou, plus amplement, les études de géographie, lui qui devait devenir un homme de science. Alors ma pauvre mère se morfondait. Souvent elle pleurait. Ma grand-mère alors lui disait (elle me l'a elle-même rapporté) : « Mais laissez-le donc travailler ! Les femmes ne doivent pas ainsi ennuyer leurs maris. »

Alors, ceci à présent d'après Mimau et Gragra, la main-mise sur ma mère, par ma grand-mère et sa clique, aurait commencé. D'abord, on l'aurait écartée de sa propre famille, tactique que le « rapt » du jour du mariage n'aurait fait qu'inaugurer avec éclat. On ne lui aurait presque jamais permis d'aller voir sa mère ; on aurait découragé les visites à elle de celle-ci et de sa sœur ; seul son frère, Edmond, était à la rigueur toléré. Et ma faible mère se serait laissé faire ; on ne l'autorisait à voir à peu près personne ; bref elle était, suivant l'expression de Mimau et de Graga, « séquestrée ». Ma grand-mère venait s'installer, pour des séjours de plus en plus longs, auprès de son fils à Saint-Cloud ; elle entourait ma mère de ses créatures, en premier lieu du secrétaire, ancien intendant à Saint-Cyr,

que mon père avait pris chez lui, et de sa femme, M. et Mme Bonnaud. Ainsi le siège, l'accaparement de ma mère aurait progressé, tandis que l'on attendait, à l'affût des événements définitifs.

Car ma mère avait des « granulations dans la gorge », et crachait souvent du sang. On avait soupçonné une tuberculose pulmonaire, mais un laryngologiste consulté aurait, paraît-il, affirmé qu'il n'en était rien. Son accoucheur, le professeur Pinard, plus tard m'assura que ma mère, tuberculeuse, avait tout un poumon atteint. Elle présenta même, me dit-il, au cours de sa grossesse, plusieurs hémoptysies. Mais la tuberculose de ma mère devait être niée; on voulait, en effet, pouvoir escompter sa mort tout en n'en ayant point l'air.

On vivait dans l'attente, d'abord, d'une grossesse, qui fixerait la fortune dans la maison, si ma mère bientôt devait mourir. Ma mère, d'ailleurs, elle-même, ne pensait qu'à avoir un enfant, lequel tardait trop à son gré à s'annoncer ! Elle prenait des bains chauds prolongés, on disait que cela facilitait les conceptions. Pieuse, elle priait Dieu de la rendre mère.

Or voici qu'au bout de plus d'un an, les premiers symptômes d'une grossesse se manifestèrent. Dès lors, l'attaque se serait vraiment déclenchée, menée de main de maître par ma terrible, énergique et intelligente grand-mère, qui en aurait été, dans l'ombre, le général en chef.

Fille du peuple, dont elle avait d'ailleurs gardé la puissante et peu raffinée verdeur, non seulement elle avait, dans sa jeunesse, alors qu'elle était belle — car elle l'avait été ! — conquis par sa beauté, son énergie, son astuce et son inattaquable vertu — à laquelle sa froideur aidait — un prince cousin d'un empereur, et supporté, par ambition, pour conquérir enfin la position sociale à laquelle elle aspirait, tous les partages — mon grand-père était volage ! — toutes les humiliations — il n'aimait que les femmes de basse condition, en particulier les servantes de sa propre mai-

son — mais à présent pour son fils qu'elle idolâtrait, qui était le couronnement incarné de son ambition, c'était la richesse qu'il fallait définitivement fixer. Mlle Blanc, c'était bien, mais c'était précaire : il y avait les crachements de sang. Et si la mort survenait avant l'enfant, toute la fortune, l'inespérée, la féerique, s'en retournerait chez les Blanc, les frère et sœur de Petite-Maman étant alors, d'après la loi, ses seuls héritiers naturels. Mme Blanc, en 1881, était morte.

C'était pourquoi il fallait, devançant la mort prématurée de ma mère, obtenir qu'elle fît un testament.

Mais ni ma grand-mère ni mon père ne pouvaient lui demander eux-mêmes ce qui devait assurer leur propre avenir à ses dépens. Aussi fût-ce la femme du secrétaire, intelligente et intrigante, laquelle s'était faite la grande amie de Petite-Maman, qui fut chargée d'emporter la place. Un jour, elle aurait insinué que cela ne faisait pas mourir, mais qu'on pouvait, après tout, quand on avait des gens que l'on aimait, penser à eux, en cas d'accident certes imprévisible, improbable — bref, faire son testament. Ma mère n'y avait pas songé, et n'aurait pas cédé, d'ailleurs, à ces premières objurgations qui ne lui faisaient évidemment pas plaisir. Un jour — Pascal me le raconta depuis — ma mère était assise sous les grands marronniers du jardin de Saint-Cloud, quand, comme il passait, elle l'aurait appelé. « Mon bon Pascal, regardez-moi, ai-je donc l'air si malade ? Vais-je bientôt mourir ? » Sa grossesse était déjà avancée, mais Pascal me dit que ma mère avait alors très bonne mine. (Pascal ne crut d'ailleurs jamais à sa tuberculose.) « Mais, Madame, » aurait-il répondu, « Votre Altesse se porte comme un charme ! Pourquoi ces questions ? » « C'est, mon bon Pascal, qu'on ne cesse de me tourmenter pour que je fasse mon testament. » « Allons donc, Madame, ne les écoutez pas ! » Telle était la version de Pascal relative à ce dialogue.

Mais ma mère enfin, pour se soustraire à ces tourments et, surtout, mue par son amour pour son mari, rédigea le testament qui laissait à celui-ci

toute ou la part disponible de sa fortune, suivant qu'elle aurait, on non, à sa mort, d'enfant (1).

Ainsi, sans postérité, mon père eût hérité de toute la fortune maternelle; avec un enfant, du quart en capital, plus du quart en usufruit à vie, sans compter la jouissance, jusqu'à mes dix-huit ans, de mes revenus personnels. Non seulement les Blanc se trouvaient « frustrés » par ce testament, mais moi-même, si je naissais. N'aurais-je pas été, sans lui, l'héritière unique de ma mère, et mon père n'eût-il pas dû se contenter alors de mes seuls revenus jusqu'à mes dix-huit ans ? Mais non, l'avide, le cupide, m'avait encore « spoliée », suivant les termes de Mimau, de tout ce que ma faible mère s'était laissé arracher et qui eût dû m'appartenir !

---

(1) Tel est le texte du testament maternel :

« Ceci est mon testament :

» Voulant donner à mon mari le Prince Roland Bonaparte une preuve de mon attachement je lui lègue en toute propriété :

» La totalité de ma fortune consistant en rentes de toute nature, immeubles, meubles, objets d'art, bijoux, garde-robe et autres objets mobiliers que je posséderai le jour de mon décès.

» Au cas où je laisserais des enfants ou descendants de notre mariage

» Je lègue à mon mari tout ce dont la loi me permet de disposer en sa faveur.

» Fait à Bouviers le vingt-sept mars mil huit cent quatre-vingt-deux.

» Signé : Princesse Marie Bonaparte née Blanc. »

C'est en écrivant ces commentaires que j'eus l'idée de redemander à notre notaire communication de cette pièce. De lui j'obtins alors les précisions suivantes : En cas de décès de ma mère *ab intestat* et sans postérité, tous ses biens eussent appartenu à ses héritiers naturels, ses frère et sœur, son conjoint survivant n'ayant alors droit à rien, suivant l'article 767 du Code civil (article modifié seulement par la loi du 9 mars 1891 qui accordait un droit d'usufruit de demi au conjoint survivant en présence de frères et sœurs).

La quotité disponible qu'en présence d'un enfant, ma mère pouvait octroyer à son mari consistait en un quart en capital et un quart en usufruit. En l'absence de testament, j'eusse hérité seule de toute la fortune maternelle, mon père, mon tuteur légal, n'ayant alors eu droit qu'à la jouissance de mes revenus jusqu'à mes dix-huit ans révolus.

Le côté juridique, précis de la chose, je ne le saisis clairement qu'aujourd'hui. Enfant, un grand vague pesait sur tout le processus de mon « dépouillement » succédant au « dépouillement » maternel. Ignorante des termes précis du testament de ma mère, je croyais alors faussement avoir été l'instrument principal de la fixation de sa fortune dans notre maison, je m'imaginais que, sans ma naissance, la richesse eût glissé, en tout ou partie, hors des mains de mon père, pour retourner chez les Blanc. Identification excessive et orgueilleuse à ma mère la riche ! Mais, en reflet de cette croyance erronée, de cette surestimation narcissique de ma propre valeur, les excréments du chat, pour en revenir à ma mythique histoire, se changent en or au moment précis où M. Prat émet son « eau de vie », c'est-à-dire que la fortune de ma mère se met à resplendir aux mains de mon père à l'instant même où il a émis le liquide fécondateur qui devait me donner la vie, à moi, Mimi.

⁂

Mais reprenons le sombre fil de ma chronique familiale. Ma mère ayant donc, fin mars, rédigé son testament, me mit au monde au début de juillet. Son accouchement fut très difficile : après trois jours de douleurs, il fallut l'accoucher « aux fers ». Un mois plus tard, le soir de ses relevailles, elle avait dîné avec son frère Edmond dans son petit salon. En rentrant dans sa chambre, au moment où elle remontait dans son lit, elle poussa un cri, puis étendue, suffocante, appela mon père, son cher « Roro ». Il accourut et la trouva la tête retombée sur l'oreiller. Il la crut endormie. Elle était morte, sans doute d'une embolie.

On envoya quérir, parmi d'autres, Pascal, qui habitait Bouviers, pré-

cédente garnison de mon père, et qui accourut, en pleine nuit, à cheval. En arrivant à Saint-Cloud, ma grand-mère l'aurait accueilli par ces balzaciennes paroles : « En a-t-il de la chance, Roland ! à présent toute la fortune est à lui ! » Je ne puis, bien entendu, rapporter ces mots que d'après Pascal.

Quand le testament fut connu, l'opinion publique en rumeur insinua que ceux qui profitaient ainsi de l'événement en pourraient bien être les auteurs. Les morts subites sont souvent suspectes : pourquoi, après celle de ma mère, au lieu de procéder à son autopsie, s'était-on tellement hâté de la faire embaumer ? (Je crus toute mon enfance à cet embaumement, et ne découvris que voici dix ans, sur la facture des funérailles de ma mère, qu'elle ne fut, de fait, pas embaumée.) Pourquoi, en outre, avait-on pris, si peu de temps avant sa mort, cette assurance sur sa vie que mon père toucha ? Pourquoi enfin ce testament fait à point et que la rumeur publique prétendait lui avoir été extorqué ? La chronique scandaleuse ajoutait même que le secrétaire, en remerciement du rôle de sa femme en cette affaire, aurait reçu de mon père, en actions de Monaco, cinq cent mille francs. Et voici que s'éclaire la figure de « l'homme » qui reçoit, dans le récit *Plusieurs choses de Mimi*, un cadeau d'or de Prat : ce doit être le secrétaire, et l'or dont il trouve d'abord qu'il sent mauvais, mais dont, s'étant bien vite aperçu que « l'argent n'a pas d'odeur », il remercie Prat, ce sont sans doute les 500.000 francs soi-disant octroyés par mon père à M. Bonnaud, en remerciement des intrigues de sa femme.

Toujours est-il que puisque la mort de ma mère était survenue tellement à point, alors que tout était prêt pour que mon père et ma grand-mère en profitassent pleinement, c'étaient eux, disaient les bonnes langues, qui en devaient être les auteurs ! Qu'ils l'eussent prévue, vu les crachements de sang, et par là tournée à leur bénéfice, ne suffisait pas à la malveillance publique à laquelle il fallait qu'ils l'eussent provoquée.

Voilà ce qu'écrivit même un journal, lequel imprima en toutes lettres que ma pauvre mère, « l'hostie expiatoire », avait été empoisonnée par ma grand-mère, cette « femme terrible », comme l'appelait Pascal, et par son fils complaisant et complice. Ce sont ces rumeurs que Mimau et Gragra rapportaient, auxquelles elles faisaient des allusions constantes. Et même, ajoutaient-elles, le corps de ma mère n'était-il pas devenu presque tout de suite noir, signe infaillible d'empoisonnement d'après le populaire?

Toutes ces calomnies, je devais d'ailleurs les avoir entendues plus tôt encore que de la bouche de Mimau, entrée chez nous lorsque j'avais déjà cinq ans. Elles avaient circulé dès la mort de ma mère, et le personnel de chez nous, jaloux des maîtres, comme il convient, les avait dû recueillir, même parfois inventer, en particulier Pascal. Celui-ci, bâtard de mon grand-père, lui qui n'était que piqueur dans la maison de son demi-frère autrement fortuné, haïssait en effet mon père et ma grand-mère, et ne devait pas se priver, dans ses tête-à-tête avec ma nourrice, aux entr'actes de leurs amours, d'accabler les deux patrons. Donc, alors même que j'apprenais à comprendre les paroles humaines, c'étaient celles-là que j'entendais, qui accusaient de meurtre et de vol mon père et ma grand-mère. Certes, alors, je ne pouvais saisir leur plein sens, mais peu à peu, à mesure que mon intelligence s'épanouissait, il devait se dégager.

Et si, aujourd'hui, je sais faire, dans ces constructions de la mentalité archaïques d'un Pascal ou d'une Mimau, la part large aux calomnies dictées par la rancœur, alors, petite enfant, donc de mentalité archaïque moi-même, je ne le pouvais. Et toute l'ambivalence très forte de ma nature en était flattée et fouettée.

C'est sans doute inspiré par ces racontars que surgit en moi un fantasme que je gardai, toute mon enfance, sans en rien dire à personne, comme le plus précieux secret. J'étais convaincue d'avoir vu une fois ma mère, et cette conviction était si puissante que le fait que ma mère fut morte de ma

naissance ne pouvait l'ébranler. Voici dans quelles circonstances ma mère m'était apparue.

A Dieppe, au bord de la mer, où ma mère, ou plutôt ma grand-mère Blanc, avait eu une maison, nous allions l'été passer quelques semaines. La vue de la mer me fascinait, malgré la plage de galets où il n'y avait pas de sable, joie des enfants. Mais c'était à Dieppe que l'évènement féerique s'était produit. Un jour, dans l'église, j'étais seule, c'est-à-dire sans Mimau, sans ma grand-mère, sans Gragra, assise toute petite sur un prie-Dieu bas, à gauche de la grande porte d'entrée. Le mur de l'église devant moi s'élevait, haut, nu, sans fenêtre, noirci, comme calciné par un incendie. Et à côté de moi il y avait quelqu'un, agenouillé sur un autre prie-Dieu : ma mère, toute en vêtements noirs de crêpe, de deuil, comme sur sa photographie prise par mon père après la mort de sa mère à elle, survenue le 25 juillet 1881. Sous son petit chapeau, son visage blanc de cire, ou de mort, était levé comme en une implorante prière. Immobile, muette, cireuse, elle priait, et moi, pleine de respect et d'amour, je la regardais. J'étais sûre d'avoir ce jour-là vu ma mère, et ce souvenir, ce secret entre elle et moi, me comblait de fierté.

Or l'analyse de ce fantasme révéla son sens : cette apparition de ma mère, c'était mon fantôme d'Elseneur. Tel le père d'Hamlet assassiné, ma mère revenait pour me demander de la venger : c'était sa vengeance que ses yeux levés imploraient du ciel, et de moi, son enfant. J'aurais dû la venger sur mon père et sa complice, Bonne-Maman, laquelle avait donc, tel Claudius, « épousé » le veuf de sa victime, mon père, pour lequel elle aurait « tué ». Mais, tel Hamlet, j'étais prisonnière dans un conflit d'ambivalence, car si mon « devoir » était de venger Petite-Maman (ce dont je m'acquittai d'ailleurs, vers seize ans, par une violente révolte passagère contre mes parents), d'autre part l'amour que je portais à mon père me paralysait. Et je ne comprenais que trop bien le « crime » de ma grand-

mère haïe, puisque son crime œdipien était au fond aussi le mien, à moi qui avais « tué » ma mère en naissant ! (1).

L'amour que je portais à mon père avait d'ailleurs de multiples sources. En premier lieu, j'avais peu à peu transféré sur lui, qui était donc un homme, et mon père, l'amour primitif que j'avais eu, du temps des scènes initiales, pour le phallique Pascal. En second lieu, à mesure du développement de mon intelligence, je pressentais que le cerveau, dans la maison, c'était mon père, lui qui travaillait si mystérieusement dans son magique bureau et que pour cela ma grand-mère admirait tant. Enfin, je savais par expérience combien ce prestigieux « assassin » pouvait être, à ses heures, doux, gentil ; avec quelle patience il m'enseignait, assise sur ses genoux, à dessiner, me révélait les merveilles de la nature, l'aimant qui joue avec le fer, le mercure, argent qui fuit sous les doigts, ou les planètes, dieux lointains, entrevus, la nuit, dans la lunette.

Je savais comme mon cœur battait quand j'entendais son pas.

Aussi la suite du récit si bien intitulé *Plusieurs choses de Mimi* — puisqu'il y est question, sous une allure fantasmagorique, des « choses de Mimi » les plus intimes — va-t-elle nous montrer comment je prenais parti pour mon père contre ceux ou celles qui osaient le calomnier et jusque

---

(1) C'est sans doute en vertu de ce mien « complexe d'Hamlet » que, lorsque j'assistai pour la première fois, à quatorze ans, à une représentation de la tragédie de Shakespeare, je me « reconnus » aussitôt, avec un profond émoi, dans Hamlet le névrosé, bien entendu sans comprendre en vertu de quelles raisons. Je vibrais violemment à Hamlet comme à Œdipe-roi, mais la tragédie de Sophocle satisfaisait de façon plus crue et plus franche mes instincts profonds : Œdipe, coupable d'avoir épousé sa mère, n'en était-il pas dûment puni ? Aussi ma grand-mère, comme si elle comprenait, était-elle irritée au plus haut point par le drame antique, qu'elle déclarait absurde et outré, cependant que je jubilais, moi, à la pendaison de Jocaste, à la crevaison des yeux d'Œdipe et au départ du père aveugle appuyé sur l'épaule de sa douce fille Antigone. Bonne-Maman trouvait, bien entendu, la tragédie de Shakespeare tout aussi absurde.

contre ma mère « assassinée » lorsque, en Comète Cacrabe, elle envoyait, du haut du ciel, contre lui, ses messagers vengeurs.

***

Mais pourquoi les messagers vengeurs de ma mère sont-ils justement des crabes, et pourquoi la Comète qui la figure porte-t-elle le nom, dérivé de ces crustacés, de Cacrabe ?

Pour le comprendre, il me faut rappeler que Mme Bonnaud, la femme du secrétaire, laquelle précisément aurait extorqué le testament à ma mère, venait souvent me voir. Elle-même sans enfants, elle m'aimait beaucoup ; peut-être même un sentiment de culpabilité inconscient envers l'orpheline de mère que j'étais la poussait-elle à tant me gâter. Son mari aussi me comblait de petits cadeaux, presque à l'égal de mon oncle Edmond — contraste avec mon père qui n'était pas donneur.

Mme Bonnaud venait donc souvent me voir et prenait plaisir à s'entretenir avec moi, qui n'étais pas une enfant bête. Je lui en savais gré et l'aimais fort. Elle-même d'un niveau intellectuel supérieur à celui de Mimau ou de Gragra, elle me montrait des livres que celles-ci ignoraient, et qui n'étaient pas les livres de classe imposés par Mme Reichenbach ! Ces livres me fascinaient ; c'est Mme Bonnaud en particulier qui m'enseigna la mythologie grecque, en me faisant voir les images qui, illustrant une partition d'« Orphée aux enfers », représentaient les dieux de l'Olympe dont je ne me lassais jamais d'écouter les aventures. Voilà qui était autrement beau que l'histoire sainte, dont j'entendais d'ailleurs parler assez peu !

Mais mon amie Mme Bonnaud avait une maladie d'estomac. Elle se plaignait de souffrir de cet organe ; déjà maigre de toujours, elle se mit à maigrir davantage, pouvant de moins en moins manger, et son long visage pâle se fit de plus en plus terreux. Ma grand-mère, qui aimait le lait au

point d'en boire aux repas, était indignée par l'état de Mme Bonnaud. Si Mme Bonnaud ne pouvait plus manger et souffrait ainsi de l'estomac, c'était parce que, stupidement obstinée, elle se refusait à boire du lait ! Le lait, pour ma grand-mère, était une panacée magique qui devait tout guérir ; on buvait du lait et l'estomac reconnaissant fonctionnait. (Ma grand-mère négligeait de constater que le lait qu'elle buvait elle-même en mangeant ne l'empêchait pas d'éprouver ces lourdeurs d'estomac qui la privaient si souvent de sommeil. Comme beaucoup de personnes de sa génération, elle mangeait trop. Moins manger eût été un meilleur remède.)

Mme Bonnaud donc, qui se refusait à boire du lait, allait de plus en plus mal. Elle venait même de moins en moins me voir. Un jour où elle était quand même venue, je me précipitai, toute joyeuse, à sa rencontre, pour l'embrasser. Mais ma grand-mère me prit ensuite à part et me dit de ne plus l'embrasser, à cause du mal qui la rongeait. Ce mal devait être affreux, car je m'apercevais déjà depuis quelque temps que quand Mme Bonnaud ouvrait la bouche, cela sentait mauvais, et qu'une fétide odeur d'estomac se mêlait à son éternel parfum de violette.

Or, un jour, Mme Bonnaud ne vint plus. J'entendais dire que « lorsque ça aurait fait le tour de son cou, ce serait fini ». Peu de temps après, Bonne-Maman me fit un matin appeler pour me dire que mon amie Mme Bonnaud était morte, que je ne la verrai plus. J'en eus beaucoup de chagrin. C'était la première fois, depuis la mort de Petite-Maman, que la mort m'enlevait quelqu'un de proche. Je vois encore M. Bonnaud entrant dans la chambre et moi qui aurais voulu, débordante de pitié, lui sauter au cou. Mais on m'en empêchait aussi parce qu'il avait de l'eczéma au nez, et je dus réfréner mon élan. Peut-être même cet eczéma rongeur était-il par moi assimilé au mal qui avait rongé l'estomac de sa femme et qu'il en aurait attrapé ?

Mme Bonnaud ne devait pas être morte encore quand j'écrivais l'his-

toire *Plusieurs choses de Mimi*. Mais elle était certainement déjà très malade et se plaignait de l'estomac : le mythe des crabes dans l'estomac en témoigne (1).

Je ne sais si j'aurais entendu quelqu'un émettre l'hypothèse que le mal terrible qui rongeait l'estomac de Mme Bonnaud pût être le cancer ? Peut-être avait-elle réellement un cancer à l'estomac ? Les ganglions au cou, si ganglions il y eût, témoigneraient dans ce sens. Mais peut-être, bien que je ne le croie pas, l'anorexie de Mme Bonnaud était-elle surtout psychogène, ainsi que ma grand-mère le prétendait quand elle accusait la pauvre femme de se laisser mourir de faim en refusant obstinément de boire du lait. On qualifiait d'ailleurs ordinairement la maladie de Mme Bonnaud de « consomption », expression vague et à la mode.

Quoi qu'il en fût, Mme Bonnaud se mourait d'un mal « rongeur » à l'estomac, et mon imagination d'enfant aux modes archaïques en avait aussitôt recréé l'universel symbole : le « crabe » ou « cancer », qu'il y eût ou non « cancer » au sens médical du terme.

Le « cancer » ou « crabe », qui ronge les chairs et s'étend, avec ses pinces ou ses pattes, toujours plus loin, me terrifiait et me fascinait à la fois. Quand la nourrice de mon père, Nounou à Papa fut, un peu plus tôt ou un peu plus tard, atteinte, elle, d'un vrai « cancer » du sein, et qu'on me mena, sur sa demande, une dernière fois la voir, je m'en souviens : je cherchai d'un œil terrifié à découvrir, sous la camisole qui l'enveloppait dans son lit, les pattes ou les pinces du cancer qu'on m'avait dit lui ronger le sein. De même, d'après moi, un cancer-crabe rongeait l'estomac de Mme Bonnaud, et c'était pourquoi je la voyais sous mes yeux dépérir.

---

(1) *Plusieurs choses de Mimi* fut écrit sans doute dans les premiers mois de 1890. Mme Bonnaud mourut le 1er octobre 1891, d'après son acte de décès conservé à la mairie du 8e arrondissement, à Paris, et que j'ai fait rechercher après avoir tracé ces pages.

D'autres aussi avaient dépéri de cette façon, je l'avais entendu dire : le père de Louise, la vieille fille amie de Mimau, et, figure de père exalté, mon arrière grand-oncle Napoléon ! Le cancer rôdait dans la famille Bonaparte, dans mon entourage, et m'épouvantait.

Mais la cause de mon épouvante n'était pas que vitale : le « cancer » de Mme Bonnaud m'apparaissait comme un châtiment, un châtiment terrible et mérité envoyé à elle par ma mère morte, pour la venger de ce que, en lui extorquant le fatal testament, Mme Bonnaud eût préparé son « assassinat ». Mimau, Gragra, Pascal, devant la face terreuse et les mains squelettiques de Mme Bonnaud ne devaient pas se faire faute de le dire que ses agissements coupables contre ma pauvre mère « ne lui avaient pas porté bonheur ! » On avait fait du mal à ma mère, elle s'était alors muée, une fois au ciel, pour cette sienne tourmenteuse, en justicière terrible, en la Comète Cacrabe, fulgurante Déesse du « Cancer ». Un signe du zodiaque, comme me l'enseignait ma chère astronomie, ne portait-il d'ailleurs pas lui-même ce redoutable nom ? Peut-être de plus le mot *Cacrabe* est-il dû à une condensation entre le *Caca* et le *Crabe*, le Caca figurant ici, très étymologiquement, le mauvais et l'excrémentiel à la fois.

Un mal rongeur à l'estomac, qu'il fût « cancer » ou autre chose, était bien fait pour concrétiser à mes yeux la vengeance de ma mère. Ma mère en effet avait été « tuée » par la pénétration du pénis de mon père en son corps, pénis qui lui avait en fin de compte chambardé les « intestins » par la grossesse, par un terrible accouchement, suivi d'une mortelle embolie. Et non seulement chambardé, mais mon père et ses complices avaient, symboliquement, « arraché » à ma mère ses entrailles. D'après la légende, ne l'avaient-ils pas fait embaumer, et je savais que les embaumeurs égyptiens mettaient à part, dans des pots, les intestins ? Ne lui avaient-ils pas, surtout, arraché son or, qui est donc « la chose du chat », le symbole des excréments, du contenu intestinal ? On avait, à la pauvre femme, cham-

bardé et vidé son malheureux corps ! Point n'était donc surprenant que, pour s'en venger, elle n'envoyât du haut du ciel, à présent Comète phalliquement toute puissante, en messagers de son talion, trois crabes noirs, chambardeurs, rongeurs, destructeurs, dans « l'estomac » des gens qui lui avaient fait un mal analogue ! L'anglais pour lequel *stomac* signifie aussi bien estomac que ventre permettait d'unifier même linguistiquement le crime sur le ventre de ma mère avec le talion sur l'estomac de ses « assassins ».

Le châtiment par le mal rongeur à l'estomac m'effleure d'ailleurs moi-même dans ce contexte : les crabes pénètrent donc un instant dans l'estomac de Poor body ink. Voilà qui témoigne de quelque peur, de ma part, d'un talion œdipien cancériforme. Cette crainte pouvait bien avoir contribué à colorer atrocement la menace de Mimau relative aux suites de la masturbation, qui donnait « mal à l'estomac » aux enfants. Ma masturbation s'accompagnant de fantasmes œdipiens plus ou moins conscients pouvait bien, en effet, appeler la vengeance de la Comète Cacrabe ! Aussi n'était-il pas surprenant que j'eusse si souvent, dans l'enfance et même plus tard, mal à l'estomac, et que je craignisse si fort d'avoir mauvaise haleine, ce qui était donc, je l'avais appris sur l'exemple de Mme Bonnaud, un symptôme réel d'un mal rongeur à l'estomac.

Je devais attribuer les malaises d'estomac si fréquents de ma grand-mère à la même vengeance de ma mère.

Mais c'était surtout mon père, le principal bénéficiaire de « l'assassinat » maternel, qui méritait pour mon inconscient le mal vengeur; je pouvais croire que les troubles d'estomac et d'intestin qu'il avait lui aussi en étaient les prodromes, ainsi que l'haleine troublée que je lui remarquais parfois.

J'ajouterai, reprenant le fil du récit *Plusieurs choses de Mimi,* que « tous les gens » qui tombent malades dès que Prat a touché les « moustaches du chat » avec « un doigt rouge » ne doivent pas figurer la Femme seule, quelle qu'elle soit, mais, par ricochet du crime commis sur elle, tous les gens

tombés « malades » en vertu du vaste talion exercé ensuite par elle : père, grand-mère qui avaient mal à l'estomac, moi-même qui en souffrais souvent, M. Bonnaud qui avait de l'eczéma au nez, Mme Bonnaud qui se mourait d'un mal à l'estomac. Et si Prat donne aux gens, le pluriel précédant ici le singulier de « l'homme », « quelque chose du chat » pour les guérir, s'il semble par là traiter l'or, dont les excréments sont donc le symbole, comme une panacée universelle, c'est le contraire qu'il faut au fond déchiffrer : l'or est ce qui a rendu malade, ce qui a porté malheur. Et l'or ne parvient ici à « porter bonheur » qu'en vertu de quelque transmutation homéopathique de l'or maléfique en or bénéfique, d'une sorte aurifère de *similia similibus.*

A noter, pour clore ce petit chapitre sur le thème du cancer, que l'horreur inspirée à moi par ce mal rongeur et vengeur devait être telle qu'elle me poussa à supprimer de ces cahiers jusqu'au nom de la femme qui m'en fit soupçonner sur son propre corps l'existence : Mme Bonnaud, pas plus que son mari, d'ailleurs, que je voyais pourtant tous les jours, n'y est nommée une seule fois.

⁂

Récapitulons le début de notre histoire que le lecteur doit avoir un peu oubliée, avant de poursuivre.

La Comète Cacrabe a envoyé, messagers de malheur, trois crabes noirs, avec la mission de pénétrer dans les estomacs de trois personnes, Poor body ink, John Hollineck et M. Prat. Poor body ink s'est défendu en mangeant un plum-pudding à l'encre qui noie à peu près les crabes; John Hollineck en avalant deux canifs d'estomac qui les coupent quasiment en deux; seul Prat n'arrive pas à s'en débarrasser. Il a des coliques; il doit s'aliter. Mais une bonne fée lui donne un « chat enchanté » dont il coupe les moustaches pour s'en faire un talisman protecteur. Ces moustaches peuvent faire des « maisons volantes » quand on les

touche avec un « doigt rouge », qui appartient à Pist, Prat, Buls, peut-être même à Bonne et à Frou Holle. Alors Bonne et Frou Holle vraisemblablement, mais à coup sûr « tous les gens » tombent malades. Sur ce, Prat leur donne « quelque chose du chat » (le caca du chat). L'« homme » trouve d'abord que ça sent mauvais, mais Prat lui assure que ça lui portera bonheur. Prat fait des signes et donne à l' « homme » de l' « eau de vie » et aussitôt « la chose du chat » se change en or. L' « homme » est satisfait et remercie.

Voilà où nous en étions. Il nous est dit à présent que « le Crayon de bouche était là et entendait tout ! tout ! et le disait à Prat qui était son ami ». Qu'est-ce que le Crayon de bouche vient faire ici, et qu'est-ce qu'il entend ?

Je crois que nous avons affaire à une majestueuse phallicisation de ce petit doigt dont Mimau, à l'occasion, me menaçait comme susceptible de lui rapporter tout ce que je faisais. « Mon petit doigt me l'a dit » faisait-elle, l'élevant jusqu'au trou de son oreille. Mon père, lui, homme doué du noble phallus, ne pouvait demander le même service d'espionnage qu'à celui-ci et à celui-ci sur le mode de l'intellectuel qu'il était : le phallus rapporteur y revêt l'identité du Crayon de bouche — et d'oreille. Mais de bouche aussi si l'on comprend que le Crayon de bouche, phallique petit doigt de mon père, qui lui murmure à l'oreille ce qu'il a entendu, doit l'avoir appris de qui ? De moi, qui étais donc celle qui entendait ce que disaient, dans leurs calomnieux entretiens, Gragra et Mimau. Dans une sorte de fellation d'information amoureuse, je l'ai, de bouche à crayon, si l'on peut dire, murmuré à mon père ; et le Crayon de bouche, ainsi informé par moi, équipé des informations que je lui ai données, peut à son tour monter jusqu'à l'oreille de mon père et le mettre au courant. Car il ne saurait y avoir sur ce dernier point de doute : ce que le Crayon de bouche rapporte à mon père, ce sont les médisances, les calomnies de Mimau et de Gragra, entendues par moi, relatives à l'héritage de ma

mère, et que nous avons rassemblées plus haut en un seul récit. Aussi Prat devient-il, à juste titre, rouge de fureur, et prenant les moustaches du chat, forme-t-il sur ce talisman l'efficace souhait que les « cauchemars » (Mimau, Gragra, de vrais cauchemars quand elles racontaient ces horribles histoires !) qui disaient du mal de lui soient « en enfer ». C'est comme si mon père, tels d'autres sur la tête d'un être cher, jurait sur les poils de sa femme qu'il ne l'a pas tuée.

Et les cauchemars en enfer se sentent très, très malheureux, ce qui réjouit Prat — car ils ne l'ont pas volé !

Mais ne voilà-t-il pas que le Dos voûté prend pitié des cauchemars et les délivre. Qui est ce Dos voûté ? Je crois que ce doit être ma grand-mère. Dans sa haute et majestueuse taille, elle avait cependant un défaut : une sorte de lipome diffus de la nuque qui lui donnait l'air un peu voûté, attitude qui s'accentuait avec l'âge et que Mimau et Gragra ne manquaient pas de souligner dans leurs propos malveillants : « Voyez, comme elle a le dos voûté ! ».

Or ma grand-mère avait été la bienfaitrice de Gragra, Mme Proveux, sa lectrice, promue à cette dignité en reconnaissance du temps où ma grand-mère avec ses enfants étaient dans la misère, et où Mme Proveux, petite bourgeoise aisée, les invitait souvent chez elle pour les faire profiter d'un bon repas. C'était Gragra, ensuite, qui avait fait entrer chez nous son amie Mme Druet, c'est-à-dire Mimau. Ma grand-mère se trouvait ainsi avoir protégé ces deux femmes qui, depuis, lui faisaient à certains points de vue une vraie vie d'enfer, de cet enfer où, à juste titre, M. Prat les envoie. Mme Proveux surtout, étant plus en contact avec elle, de par ses fonctions de lectrice, ne cessait de l'exaspérer. C'étaient de continuelles scènes à propos de la lecture des journaux : Gragra, paraît-il, ne savait pas préparer ses lectures, lisait mal, lisait ce qui n'intéressait pas, sautait ce qui eût intéressé, n'était pas là quand on l'atten-

dait, se plaignait d'avoir mal à la gorge, de ne pouvoir lire après les repas, ce à quoi ma grand-mère répliquait : « Vous avez tort ! La lecture à haute voix, c'est la gymnastique de l'estomac ! » Cet adage mettait Gragra en fureur. Mais quoi que fît ou dît Gragra, parfois insolente, avec sa verve marseillaise, ma grand-mère cependant la gardait, sans doute par reconnaissance, ce dont la lectrice aurait dû lui être reconnaissante à son tour. Liées ainsi l'une à l'autre malgré elles, les deux femmes continuaient, l'une sur l'autre, à s'en venger. Elles eussent peut-être mieux fait de se séparer. Le fardeau de la reconnaissance est parfois trop lourd à porter. Mais Gragra à son tour, à présent, avait besoin de manger. Et son appétit était grand !

Bref Bonne-Maman, avec la mansuétude réelle qui pouvait parfois être la sienne — car elle avait des côtés de grandeur virile — délivre les cauchemars des enfers. Alors Prat fait venir le Bou-ton à son secours. Ce personnage, formé de la condensation des boutons des seins, du gland du pénis de l'homme et du clitoris féminin, en particulier du mien, doit ici me représenter; mon père, contre les mauvaises langues, les misérables femmes, appelle mon moi phallique, mon noble moi parent de sa propre virilité, à son secours. Et j'apparais douée de pouvoirs très magiques; je démasque les cauchemars, je montre, en les changeant sur le champ en chats, qu'ils ne sont, Mimau et Gragra, que de méprisables femelles ! Le chat est ici péjoratif.

Cependant Bou-ton donne encore à Prat de l' « hilan-hilan », évidemment le parfum de ce nom (ylang-ylang), du « rourje »(?), du fil enchanté et un perce-neige enchanté (en anglais *snow drop*, goutte de neige). Je crois que ces objets sont des attributs féminins poétisés et que par eux je tente de séduire sexuellement mon père.

Le parfum est l'inverse de la puanteur, mes organes sentent bon, à moi, et pas l'excrément comme ceux de ma mère, le chat, ou de Nounou ! (J'ai d'ailleurs toute ma vie aimé les parfums que ma grand-mère détestait

comme « pas comme il faut », mais dont ma tante, sa fille, à sa grande indignation, s'inondait.) Le « rourje » n'est pas très déchiffrable : aurais-je vu chez Tante Jeanne la coquette, l'élégante, un bâton de « rouge », plus exécré encore par Bonne-Maman l'austère ? A moi il eût semblé une vraie baguette magique de séduction. Toujours est-il que je semble opérer une exhibition, sur le mode de la couleur, de mes organes génitaux femelles appelant le pénis également rouge. (On se souvient du doigt rouge avec lequel Prat touchait les moustaches du chat.) Le fil rappelle le fil donné par Ariane (j'en avais entendu parler dans ma chère mythologie), grâce auquel Thésée s'oriente aux détours du Labyrinthe; invitais-je sur ce mode mon père à s'orienter dans le mien ?

Quant au perce-neige, goutte de neige en anglais, c'est certainement une variante florale du Bou-ton. Gragra, quand elle m'apportait des roses à mon anniversaire, autant que j'avais d'années, me comparaît à celles qui, non ouvertes, étaient encore en bouton. « Vous êtes un bouton de rose », disait-elle. J'étais d'ailleurs l'enfant adoptif de Rose, ma nounou. Le perce-neige que Bou-ton offre ainsi à Prat, c'est mon clitoris et moi-même qui nous offrons, sur ce poétique mode floral, à mon père. Et la fleur des neiges pourrait bien être empruntée à ma nostalgie des montagnes enneigées de Suisse, où mon père si souvent allait, hélas, toujours sans moi. Pour le mieux séduire, je m'offre à lui sur le mode neigeux qu'il aimait tant.

Prat a bien raison de remercier Bou-ton de mettre à sa disposition ces précieux objets, bien qu'il ne semble pas de suite en profiter, puisqu' « ils s'en allèrent ». Cependant ma tentative de séduction sur l'homme ne plaît pas aux cauchemars, mes femelles ennemies : les femmes, Mimau, Gragra, me jalousent alors forcément. Il n'est donc pas étonnant que le Dos voûté, ma plus puissante ennemie, puisque c'est ma grand-mère, ici allié, en vertu de leur féminine identité, aux cauchemars-chats qu'il a

si indûment délivrés et protégés, saute furieux sur le dos de Prat, qu'il veut accaparer.

Ici nous rappellerons la triomphale montée dominicale des escaliers avec moi juchée sur le dos paternel, ma grand-mère suivant de loin, à pied. Ma grand-mère, dans cette histoire, sous la figure du Dos voûté, prend ma place et enfourche le dos de mon père. Ainsi elle avait fait vraiment, après la mort de ma mère, elle était venue s'installer chez lui, lui avait « sauté dessus », comme disaient peut-être Mimau et Gragra, ce que je ne lui pardonnais pas. Et le Dos voûté est horrible, expression de mon horreur œdipienne pour ma grand-mère, seconde, malencontreuse épouse de mon père !

Mais le feu — symbole de l'union charnelle en général, de l'union des parents dans la scène primitive en particulier — arrive à ce moment. Et il brûle dûment le Dos voûté qui, suivant un mécanisme cher au populaire et à l'inconscient, trouve dans son méfait son châtiment. Prat, délivré doublement, une première fois du chat maternel dont il n'est de fait plus question, une seconde fois du Dos voûté grand-maternel, Prat, en somme deux fois veuf, ce qui eut été mon désir réalisé, resplendit à présent, « plus beau qu'avant ».

Mais voici qu'un accident bien fâcheux lui arrive : le malheur (*ill luck*, mauvaise chance) veut qu'il mange « un poisson mal odorant ». Le Poisson mal odorant joue un rôle fréquent dans ces cahiers ; il est d'ordinaire une représentation du pénis sortant du cloaque excrémentiel de la femme, donc mal odorant. Il est curieux de le voir ici avalé par mon père, qui en devrait plutôt être le porteur.

Cependant Poor body ink survient en sauveur. Il donne à Prat « quelque chose » (au-dessus entre parenthèses et en français : « la chose ») et de l'eau. Ce sont sans doute les deux sortes d'excréments, ici magiquement bénéfiques. « La chose » doit être en effet la même chose que

« la chose du chat » comme l' « eau » doit être l'urine (et voilà un traitement quasi homéopathique, *similia similibus,* du Poisson mal odorant !) Au début de l'histoire, Prat guérissait les gens de même avec le caca du chat et de l' « eau de vie »; c'est moi à présent qui le fais; je m'identifie aux parents tout puissants; je suis aussi puissante qu'eux bénéfiquement; je veux, comme tant d'enfants, retourner la situation et je deviens la salvatrice de mon père.

Prat met donc dans son thé les magiques cadeaux de Poor body ink. Tout à coup, voici qu'il est question de Mme R..., initiale, est-il dit, de Mme Reichenbach, institutrice de P^{sse} Mimi (désignation suivie de vingt-quatre points d'exclamation, en « *signe d'oneur* »). Elle s'arrache les cheveux, l'hypocrite, parce que Prat est malade ! (Un petit croquis la montre ce faisant.) Aussi parce qu'elle a des poux (de petits enfants ?) et parce qu'elle a toutes les nuits le « cauchemar de taureaux » (des coïts). Je crois que nous trouvons là, dans cet épisode intercalé, et qui semble tomber ici comme des cheveux sur la soupe, une explication du Poisson mal odorant avalé par Prat. C'est comme si je disais : Prat a dû avaler ce poisson empoisonneur parce qu'il a trop fait le taureau avec les femmes; le poisson est un poisson talion; mon père, sous la figure de Prat, doit subir le même supplice qu'il a infligé à Petite-Maman de tomber malade et par le phallus et par le poison, condensés ici dans le symbole du Poisson mal odorant qui rend gravement malade.

A noter de plus que *poison* et *poisson* en français se ressemblent, à la seule différence du son s ou du son z, ce qui, enfant, me frappait, je m'en souviens, énormément.

Ainsi Prat reste soumis à la vengeance de la mère; il est à ce moment rappelé que les crabes, en plus du poisson-poison, sont toujours dans son estomac. Et Prat, qui ne les aime pas, crie : « Oh ! mauvais crabes ! ! oh ! mauvais poisson ! ! » tout en sachant seulement qu'il est quasi mort.

Ce n'est cependant que dans le contexte si important du « Cancer », dont nous avons traité plus haut, que le Poisson mal odorant acquiert toute sa valeur biographique personnelle pour l'enfant que j'étais. Ce poisson mal odorant, qui voisine avec les crabes dans l'estomac de Prat, doit en effet incarner la puanteur du mal d'estomac de Mme Bonnaud, que je connaissais donc *de olfactu* pour avoir senti son haleine fétide. Les crabes et le poisson figurent ainsi dans leur ensemble le talion atroce de ma mère à mon père, mal rongeur, cancériforme, à l'estomac, qu'en vengeance de sa propre mort, la Comète Cacrabe lui envoie. Mais j'aime mon père et ne veux pas qu'il meure ainsi que Mme Bonnaud ! Aussi est-il rappelé que Prat peut guérir s'il prend l'eau contre-poison, contre-crabe, contre-cancer, de Poor body ink son sauveur, que dûment il remercie.

⁂

Un nouveau personnage survient à ce moment : le roi Trick. On ne sera pas étonné, vu son nom (*trick,* tour), que ce personnage souverain songe à jouer de « mauvais tours ». Trick est un ennemi de Prat et de Poor body ink, il n'aime pas les enchantements apotreptiques, salvateurs, que celui-ci a octroyés à celui-là. Aussi est-il furieux de ce que fait Poor body ink, et donne-t-il, lui, à Prat une autre médecine, afin qu'il puisse la boire quand il aura « soif et colère ». Cette médecine, c'est un soporifique, en somme un nouveau poison, une nouvelle magie maléfique.

Or cette vénéneuse médecine va nous servir, je crois, à identifier le roi Trick. Qui donnait, en effet, à mon père, quand il était malade, enrhumé, un soporifique, si ce n'était ma grand-mère, adepte forcenée, comme beaucoup de gens de sa génération, de cette abominable drogue, le sirop de Flon ? Mon père partageait de ce point de vue sa ferveur ; quand il était enrhumé, il avalait, disait-on, jusqu'à un demi-flacon de sirop de Flon à la fois. Mon père d'ailleurs ignorait, en matière orale, la mesure ; il fallait le voir parfois boire et manger, quand le prenaient des fringales !

En tous cas, avec le sirop de Flon, recommandé, donné par ma grand-mère, il s'empoisonnait littéralement, ce sirop à l'opium étant ce qui le faisait alors dormir, dormir jusqu'à midi. Mimau réprouvait cette façon de se droguer; en cela elle avait raison; elle accusait ma grand-mère, avec son sirop de Flon, d'empoisonner les gens.

Contre l'empoisonneuse, la Locuste qu'était ma grand-mère, laquelle, après sa bru, empoisonnait ainsi son fils, Mimau d'ailleurs jalousement me gardait. Quand j'étais enrhumée, Mimau tentait de le cacher le plus longtemps possible à Bonne-Maman, pour m'éviter les doses massives de sirop de Flon, dont l'opium me constipait, me coupait l'appétit, me soulevait le cœur. En vain, la cuiller m'était bientôt présentée, pleine de la liqueur rouge que j'abhorrais, dont j'avais peur.

Je suis d'ailleurs convaincue, d'après les interprétations de Freud, que ma grand-mère n'avait pas été pour moi la première « empoisonneuse ». Dans ce rôle auguste quelqu'un l'avait précédée, ma nourrice. J'attribue dans ces cahiers, comme on le verra, à diverses reprises, à Nounou l'administration du poison. Et ceci non seulement en vertu de ce symbolisme général si fréquent qui tourne, sous l'influence des agressions œdipiennes ressenties réciproques, et peut-être de par des souvenirs réels de nausées et d'entérites, le lait en poison, mais en vertu d'événements particuliers à moi, réels, biographiques. Nounou, en effet, quand je fus un peu grandie, et qu'elle ne put plus recevoir son amant que de nuit, devait me donner, le soir, pour avoir la paix de ses amours, quelque chose de calmant, en l'espèce, puisque la maison, grâce à ma grand-mère, en regorgeait, du sirop de Flon. Ainsi la drogue, le poison, me privait, la nuit venue, du théâtre qui m'avait autrefois été si libéralement octroyé, et je dus de bonne heure la craindre vitalement et, en petite voyeuse frustrée, libidinalement la haïr.

Une sensibilisation, d'ailleurs sans doute mi-physiologique mi-psychique, à l'opium, m'en est restée toute la vie. Il me suffit d'un rien, d'une

cuiller à café de sirop de codéine, pour ressentir tous les effets de l'opium ; perte de poids du corps, euphorie générale. Mais je hais cette euphorie, et c'est sans doute à ma grand-mère et à Nounou, les deux Locustes de mon enfance, que je dois l'horreur profonde que j'ai des poisons, des anesthésies générales et des toxicomanies.

Je ne voulais, en effet, pas subir le sort de ma mère et mourir comme elle empoisonnée.

Mais ici, dans l'histoire, c'est mon père qui l'est par le roi Trick, sans doute condensation mythique, locustique, de Nounou et de Bonne-Maman. Et Prat, la première fois où il avale le narcotique, se met à crier au secours vers le bon Poor body ink. « Poor body ink », crie-t-il, « venez à mon secours... je m'endors ami. » Poor body ink accourt (un dessin le représente accourant, avec ma robe courte de petite fille), mais Prat est déjà endormi et, malgré tous ses efforts, Poor body ink ne le peut réveiller (un autre dessin le montre, tout noir, faisant de vains efforts pour ranimer Prat étendu). Locuste est enchantée, le roi Trick donne une grande fête pour célébrer son succès. Peut-être pensais-je ici aux soirées données parfois par ma grand-mère et où elle recevait et trônait (ainsi ricanaient Gragra et Mimau), en vrai roi Trick, aux côtés de son fils, cependant que ma mère dormait dans sa tombe, « empoisonnée ». Mais ici c'est mon père, complice, chuchotait-on, du crime, qui, en vertu de la loi du talion, et de la rouge réalité du sirop de Flon, dort, à son tour empoisonné. Cependant, comme il n'est pas vraiment mort, pas plus que mon père ne l'était, il va rêvant. Tel est son rêve : « Prat était dans sa maison et il entendit un petit coup à la porte. Il ouvrit la porte et vit deux Mauvais-Tours et le Bou-ton. » Sur cette page est dessiné le Bou-ton couronné de boutons, tenant à la main un sceptre tout aussi hérissé de boutons, et environné d'une pluie de boutons qui lui tombent de l'autre main. On dirait des pièces d'or issues du chat sur la page précédente. Or le Bou-ton, suivant mes modes de figuration qui veulent que l'homme soit représenté

par une tête et un seul rond, mais la femme par deux masses marquant la taille, est ici un personnage féminin. Ce qui confirme qu'il est bien mon moi phallique. C'est mon propre rêve de puissance phallique que je prête à Prat.

Cependant, à gauche du personnage imposant du Bou-ton, une autre toute petite figure à jupe courte, brandissant de chaque main un bouton, est dessinée, perdue dans la pluie de boutons tombant du grand personnage, et auprès on lit quelque chose comme « Mlle Bou-ton ». Voilà qui est étrange vraiment ; je parais à présent m'être dédoublée ; je figure moi-même enfant, petite fille dûment proportionnée, auprès de la femme boutonneusement souveraine telle une Diane d'Ephèse à boutons. C'est sans doute l'identification à la femme-nourrice phallique et nourricière, forte et protectrice, qui est ainsi figurée, et notre double puissance à toutes deux est de plus proclamée par ceci que le Bou-ton dédoublé s'accompagne dans le rêve de Prat d'une double puissance magique, de deux Mauvais-Tours. Ces Mauvais-Tours sont, ainsi qu'on va en juger par leurs effets, très puissamment apotreptiques, contre-agressifs.

Prat, en effet, en s'éveillant est tout content : le roi Trick, celle qui jouait les mauvais tours agressifs (on accusait ma grand-mère d'en jouer : « Ah ! elle a encore fait un de ses tours ! » disaient Mimau, Gragra ou Pascal) ou Nounou, celle qui jouait les mauvais tours sexuels ; bref la femme, ma rivale, méchante et souveraine quelle qu'elle soit, gît, morte, aux pieds de Prat ; les cauchemars aussi sont tués. Que de cadavres accumulés ! On dirait de la fin d'un drame de Shakespeare.

Le triomphe œdipien de moi et de mon père est complet : Poor body ink se tient là, devant Prat, avec sa fille. Cette fille de Poor body ink, qui le dédouble soudain, est sans doute une réplique au féminin de Mlle Bou-ton auprès du grand Bou-ton, lesquels étaient tous deux phalliques ;

elle apparaît ici, pour la première fois, comme pour proclamer et la vraie nature de Poor body ink = moi, et, sur ce mode d'une nouvelle scission en deux, mon identification à ma mère, femme de mon père, dont le « pauvre corps », ainsi que devaient dire Mimau et Gragra, était, après sa mort, devenu noir. Je suis la fille et l'homologue de ce pauvre corps noir.

Mais la fille de Poor body ink « n'était pas noire » ; elle est pure, innocente, elle, non punie (le noir m'était la marque du crime et du châtiment). Et la mère à la fin se fait bonne pour me combler ; sous les traits de la reine des fées, c'est elle qui, à la demande de Poor body ink, la mère victime, la mère noircie, a blanchi son enfant et lui permet le mariage, déclaré par là innocent, avec Prat, le mariage en somme de moi avec mon père. La reine des fées nous bénit en nous donnant un anneau conjugal qui nous assurera le bonheur. Les crabes, messagers de la mauvaise mère vengeresse, s'en vont de l'estomac de Prat. Mon père n'a plus à l'estomac de « cancer ».

Ainsi, dans ce récit, j'ai réalisé à la lettre envers mon père le rôle, qui tant me fascinait dans la fable, du rat envers le lion ; j'ai retourné les rôles entre père et enfant ; de sa protégée je me suis faite sa protectrice. Je l'ai sauvé des méchantes femmes qui nous menaçaient, du Dos voûté, du roi Trick, des Cauchemars. Je l'ai sauvé surtout des crabes envoyés, messagers vengeurs porteurs du « cancer », par la Comète Cacrabe, ma mère «assassinée ». Et cette petite épopée de notre combat contre la mère œdipienne vengeresse se termine pour nous deux en triomphe, et en triomphe matrimonial, comme il convient.

⁂

Trente-deux ans après que j'eus écrit ce récit sur *Plusieurs choses de Mimi,* mon père était réellement atteint d'un cancer, non pas de l'estomac, mais de la prostate. A la douleur de le voir, deux ans durant, dépé-

rir dans d'atroces souffrances, le souvenir inconscient et mythique de la Comète Cacrabe put bien s'ajouter pour me déchirer. Mais moins heureuse que Poor body ink dans ma fiction infantile, je ne devais plus alors pouvoir le secourir (1).

---

(1) Dans mon cahier V en allemand, on lit à la page 13 les phrases suivantes, datées du 16 janvier 1890 :

« *Ich liebe meinen Onkel,*
» *Ich liebe meinen Vater,*
» *Ich liebe meine Grossmutter* ».
« *J'aime mon oncle,*
» *J'aime mon père,*
» *J'aime ma grand-mère* ».

La dernière proposition ne doit pas être très sincère.

La passion pour mon père n'a pas besoin de nouveaux commentaires. J'en soulignerai seulement ici la nature ambivalente pour comprendre ce qui va suivre.

L'amour pour mon oncle maternel Edmond — à qui l'on me faisait toujours écrire en allemand, langue de sa mère — se renforçait de toute l'hostilité contre mon père intriquée à ma passion pour lui, hostilité que mobilisait chacune des déceptions amoureuses qu'il me prodiguait. Or cette hostilité se trouvait à cette époque portée à son comble par toutes les médisances et calomnies de Mimau et Cie contre Papa, relatives à la mort de ma mère, ainsi qu'en témoigne mon récit contemporain de *Plusieurs choses de Mimi.*

Mes relations infantiles à mon père et à mon oncle Edmond méritent d'être mises en parallèle avec les rapports existant, dans les sociétés matrilinéales, entre l'enfant, son père réel et son oncle maternel. On connaît, en particulier, par les études de Malinowski sur les Trobriandais, la curieuse structure économique, sociale et psychique de ces indigènes. Ils nient les rapports biologiques de la paternité, la causation entre le coït et la parturition, la grossesse restant attribuée à l'intrusion en la femme d'un esprit ancestral. Et l'enfant se rattache socialement et économiquement à sa seule famille maternelle; il appartient à son clan à elle; c'est le frère de la mère qui doit pourvoir aux besoins de la famille de celle-ci et dont le neveu héritera. Cet oncle aussi est celui qui exerce sur le jeune homme grandi l'autorité, le rôle du père se réduisant souvent, pour l'enfant plus petit, à celui d'un tendre soigneur.

Jones (*Mother right and the sexual ignorance of savages,* Int. Journal for Psycho-analysis, 1925) a montré que, dans ces douces sociétés, le rôle biologique du père n'est nullement ignoré, mais refoulé. Ainsi le père est « innocenté » des actes sexuels pouvant exciter la jalousie de l'enfant, le complexe d'Œdipe du petit Trobriandais se trouve atténué; il peut aimer son père comme un tendre et pur nourricier à la Saint Joseph, et la haine inhérente au complexe œdipien se trouve déviée, détournée vers le frère de la mère chargé, lui, du double crime d'être trop proche d'elle et d'exercer l'autorité.

Du point de vue économique, mais de ce seul point de vue-là, mon oncle Edmond était pour moi l'homologue de l'oncle maternel des petits Trobriandais. Car c'était de sa famille à lui que provenait toute notre richesse, et de plus c'était lui et non mon père qui, généreux, me comblait périodiquement, quasi rituellement, de cadeaux à chaque retour des fêtes: Noël ou Jour de l'An, anniversaire de ma naissance, Sainte-Marie.

Mais, à l'inverse de ce qui a lieu aux Trobriand, l'autorité restait à mon seul père, mon géniteur et tuteur légal dont je portais le nom, et, surtout, nul ne niait pour moi son rôle biologique dans ma procréation : Mimau et Gragra l'insinuaient assez que, par ses actes sexuels, criminels, c'est-à-dire par le coït et la parturition, si ce n'était par des moyens plus directs, Papa avait « tué » Petite-Maman. Et ces accusations attisaient mon « complexe d'Hamlet » par lequel, ma grand-mère jouant pour moi un rôle à la Claudius, je prenais à l'égard de mon père une attitude vengeresse. Alors, dans toute l'horreur que m'inspirait sa criminelle sexualité, mon père se chargeait pour moi, sous tout l'amour que je lui portais, de ma haine terrifiée. Chez moi s'inversaient les rapports existant chez les Trobriandais : au père était le sexe, à l'oncle la pureté. L'éloignement, l'absence d'autorité, le caractère de bonté, voire de faiblesse, de mon oncle, et sa générosité, tout se coalisait pour idéaliser mon oncle Edmond, que poétisait avant tout sa qualité de « frère », sorte de doublet pur et innocent, de la victime de Papa, Petite-Maman.

Le fait réel que frères et sœurs n'ont en général pas de rapports sexuels entre eux semblait être fort bien perçu par moi.

On songe ici à l'histoire maori que rapporte Jones d'après Hartland et où l'on voit le « bon » oncle maternel venger sur le « mauvais » père tous les malheurs pouvant atteindre l'enfant. Or, dans cette société de structure patrilinéale, le père, comme dans notre maison, exerçait et autorité et paternité avouée, ce qui crée une situation psychologique inversée de celle des Trobriandais.

Mais en outre, dans mon cas, la « bonté » de mon oncle, opposée à la « mauvaiseté » de mon père, se renforçait de circonstances biographiques individuelles. Mon oncle Edmond ne s'opposait-il pas à mon tuteur légal Papa, puisqu'il était mon « subrogé-tuteur », ce mot étrange que m'avait appris Mimau? Alors à moi et à elle il apparaissait comme le délégué d'outre-tombe de Petite-Maman, chargé de me protéger contre les desseins sadiques, spoliateurs et assassins, que mon père eût pu nourrir contre moi à mon tour. Et la loi, qui veut que le subrogé-tuteur d'un orphelin soit toujours choisi dans la famille du parent défunt, semblait même nous donner quelque peu raison.

46

THE RABBIT WITH AUT SKIN.

★
the Rabbit.

(in the night)
the nightmares, the ghosts, the Rabbit.

there was once upun
a time three white ghosts
thos ghosts once went
to a Ball of the Rabbit
with aut skin Mr Mon-
son and there the ghosts met
the nightmares the Ball was at
midnight for the ghosts and
the nigtmares who Could not

47

go if it was not at this
our. ★ the ★ nightmares had

beautiful dresses and the ghossts also, thos ghosts had Powers and would frighted Mme Reichenbach and were Compelled to go away.

the nightmares, the ghostses, Mme Rei -chenbach. (in the night.)

oh! oh! my God!!!!! nightma -res! go away! ghostses! go away

★

48 *as Mme Reichenbach had — Enchented flowers she threw onne in the face of all! all! the peapels who enoed her But thew had more powers and*

made her become
a frog in spiting att
her face. the morning Came
and thew toke away Mme R.....

★

49

the Bonne, the servants.
(the morning.)

in Comming in the bonne
of Mme Reichenbach did not
find Mme Reichenbach
in her bed and she
Cald all! all! the
servants: Oh! wher
is she, said all! all! the
servants: I do not no me,
said the Bonne: we also,
the Rabbit
said the servants. and in

50 *this time the Rabbit*
with aut skin
was putting Mme
R....... in a Prison and ma-
-king Come in the nose
of Reichenbach a
Carot.

Mr Reichenbach Mr
Escard Mr Carpentié Char-
-ly. (the nïght.)

: she do not Come my
Poor woman my Poor wife
it is you Charly who chang-

★

51 *-ent her in a hole : said*
Mr Reichenbach to Char-
-ly : no ! Mr it is the

rabbit with aut skin,
said Charly : what steoupet
things , said R...........

Mr R.... Mr E...
Mr C..... the fairy Mimi

: this charly is silly : said R....
: yes , said E.... : yes ; said C.....
But a clever fairy was
there and said to R.........

52 *: the Rabbit with aut*
skin existe and maid
bad to your wife : and
in giving him a bird
she said : this bird
will serv you to have

your wife again kiep
it well : and she wanish.

****

Mr R.... the thieves
(in the forest)
(the day.)

in the morning
Mr R...... got up

53 *and went to fetch*
his wife in the forest
and he had a wery
great frighting he thout
that the Rabbit with
aut skin was running
after him and
some thiefs came
and toke him away.

* *the Rabbit*

(dans la Cabane des voleurs.)
(in the night)

grace ! grace ! said R..... to

54 *the thiefs : no ! ! ! said the*
thieves the bad men were
also there , the king
of bad men was
making enchen-
-temends and Pinc
-his little finger to
aske him Mme R. . . .
. . . . . . the bad men
are wery Titeli men
it sais Titeli wery inpor-
-portant men and at the same moment

55 *of the « gad » enchentemend*
the bad men were
in the « Triking land » thew
maid them « garigifase-
-tricks » thew were
wery misereble and

kild the bad rabbit
Mʳ R..... now
was glad and was
happy with his wife

Fin

46

LE LAPIN SANS PEAU.

★
le Lapin.

(dans la nuit)
les cauchemars, les fantômes, le Lapin.

il était une
fois trois fantômes blancs
ces fantômes un jour allèrent
à un Bal du Lapin
sans peau Mʳ Mon-
son et là les fantômes rencontrèrent
les cauchemars le Bal était à

minuit pour les fantômes et
les cauchemars qui ne Pouvaient pas

47 aller si ce n'était pas à cette
heure. les cauchemars avaient
de belles robes et les
fantômes aussi, ces fantômes avaient
des Pouvoirs et voulaient effrayer Mme
Reichenbach et furent
Contraints de s'en aller.

les cauchemars, les fantômes, Mme Reichenbach. (dans la nuit.)

oh! oh! mon Dieu!!!!! cauchemars! allez-vous en! fantômes! allez-vous en!

48 Comme Mme Reichenbach avait
des fleurs Enchantées elle
en jeta une à la figure
de tous! tous! les gens

qui l'ennuyaient Mais ils
avaient plus de pouvoirs et
la firent devenir
une grenouille en lui crachant
à la figure. le matin Vint
et ils enlevèrent Mme R.....

49

la *Bonne*, les domestiques.
(le matin.)

en Entrant la bonne
de Mme Reichenbach ne
trouva pas Mme Reichenbach
dans son lit et elle
Appela tous ! tous ! les
domestiques : Oh ! où
est-elle, dirent tous ! tous ! les
domestiques : Je ne sais pas moi,
dit la *Bonne* : nous aussi,
le Lapin
dirent les domestiques. et pendant

50 ce temps le Lapin
sans peau
était en train de mettre Mme
R.... dans une Prison et de fai-
re Venir dans le nez
de Reichenbach une
Carotte.

Mr Reichenbach M^{r}
Escard Mr Carpentié Char-
ly. (la nuit.)

: elle ne Vient pas ma
Pauvre femme ma Pauvre épouse
c'est vous Charly qui la chan-

51 geâtes en un trou : dit
Mr Reichenbach à Char-
ly : non ! M^{r} c'est le
lapin sans peau,
dit Charly : quelles choses
stupides , dit R............

Mr R...   Mr E.....
Mr C.....   la fée Mimi

: ce Charly est bête : dit R....
: oui , dit E..... : oui ; dit C...... .
Mais une fée intelligente était
là et dit à R..........

52 : le Lapin sans
peau existe et fit
du mal à votre femme : et
en lui donnant un oiseau
elle dit : cet oiseau
vous servira à ravoir
votre femme gardez-
le bien : et elle disparut .

Mr R..... les voleurs
(dans la forêt)
(le jour.)

dans la matinée
Mr R...... se leva

53 et alla pour chercher
sa femme dans la forêt
et il eut une très
grande peur il pensait
que le Lapin sans
peau était en train de courir
après lui et
des voleurs vinrent
et l'enlevèrent.

★
le Lapin

(dans la Cabane des voleurs.)
(dans la nuit)

grace ! grace ! dit R..... aux

54 voleurs : non !!! dirent les
voleurs les mauvais hommes étaient
aussi là, le roi
des mauvais hommes était
en train de faire des enchan-
tements et de Pincer

son petit doigt pour
lui demander Mme R......
..... les mauvais hommes
sont des hommes très Titeli
ça dit Titeli des hommes très
importants et au même instant

55 de l'enchantement « gad »
les mauvais hommes furent
dans le « Pays des tours » on leur
fit des « tours garigi-
fase » ils furent
très malheureux et
tuèrent le mauvais lapin
Mr R.... à présent
était content et fut
heureux avec sa femme

Fin

LE LAPIN SANS PEAU

(I. 46-55)

Le conte du *Lapin sans peau* apparaît moins sombre d'allure : une sorte d'humour, de style certes archaïque, y circule.

***

La première scène se passe de nuit entre les cauchemars, les fantômes et le Lapin. Ceux-là sont invités à un bal du « Lapin sans peau M. Monson... » *Mon-son* serait-il une corruption de *Moon-sun,* Lune-soleil ? Et ce nom composite astronomique reflèterait-il quelque évocation des « parents unis », reliés justement par ce pont charnel qu'est le Lapin sans peau ?

Toujours est-il qu'au bal de ce phallique personnage, qui a lieu à minuit afin de pouvoir être dûment hanté, les fantômes, au nombre également phallique de trois, rencontrent les cauchemars tout aussi triplement phalliques. Et, comme il convient pour briller dans un bal, ils ont tous de « belles robes ». (Voir, page 47, la maison et la salle de bal.)

Mais voilà-t-il pas que les trois fantômes, qui ont « des pouvoirs », évidemment maléfiques, veulent effrayer la timide, la passive Mme Reichenbach, personnification habituelle pour moi de la femme sans défense. Aussi sont-ils chassés du bal.

***

La scène deux, qui se passe encore de nuit, et qui a lieu entre les cauchemars, les fantômes et Mme Reichenbach, nous montre celle-ci, sans doute cette fois chez elle, en proie aux attaques combinées des fantômes et des cauchemars. « Oh ! Oh ! mon Dieu ! » crie la pauvre femme, « cauche-

mars ! allez-vous-en ! fantômes ! allez-vous-en ! ». (Voir, dans le dessin au bas de la page 47, Mme Reichenbach dans son lit et le personnage volant, porteur d'un couteau phallique, qui s'approche d'elle, suivi de tous les cauchemars et spectres.) Mme Reichenbach heureusement pour elle possède des « fleurs enchantées » à jeter à la figure « de tous ! tous ! les gens qui l'ennuyaient ». Voilà qui rappelle la bataille des fleurs, avenue des Acacias, au Bois de Boulogne, où j'aimais tant aller jeter des fleurs. Et on se souviendra du Bou-ton de rose et du perce-neige, symboles, pour moi, clitoridiens, symboles en somme de la puissance phallique de la femme, du petit phallus féminin ressenti comme une arme défensive s'opposant aux assauts dangereux de l'homme, à la pénétration du cloaque, du corps, par son pénis. Mais les fantômes et les cauchemars ont « plus de pouvoirs » que Mme Reichenbach, de même que l'homme est plus fort que la femme, et ils la changent en « grenouille en lui crachant à la figure ». Ainsi la femme, qui voulait phalliquement s'affirmer — telle la grenouille de la fable, symbole, par rapport au gros bœuf phallique, du clitoris — est dûment ramenée au sentiment de ce qu'elle est : une simple et flasque grenouille, à la face de laquelle les hommes, soit dans la fellation soit dans le coït interrompu, vont crachant, c'est-à-dire éjaculant.

Et quand le matin vient, les phalliques personnages opèrent le rapt de Mme Reichenbach et l'emportent loin de sa maison. (Noter le dessin du bas de la page 48 où l'on voit Mme Reichenbach emportée par une nuée de personnages noirs volants qui ressemblent aux cauchemars de la page d'avant.)

⁂

La troisième scène se passe encore chez Mme Reichenbach, cette fois le matin, entre la bonne et les domestiques. En entrant dans la chambre de sa maîtresse, la bonne de Mme Reichenbach ne la trouve pas dans son lit, et ameute tous les domestiques de la maison. On voit que j'attribue à mon

institutrice une maison aussi richement montée en serviteurs que la nôtre. « Oh ! où est-elle » ? s'écrient tous les domestiques. « Je ne sais pas moi », dit la bonne. « Nous aussi », répliquent les serviteurs.

Pendant ce temps le Lapin sans peau enfermait Mme Reichenbach « dans une Prison » et faisait venir dans le nez de son mari une « Carotte ».

Voilà un ensemble assez énigmatique. Que penser d'abord de la prison ? Mais celle où le Lapin sans peau enferme ma pauvre institutrice a peut-être une préhistoire des plus précoces dans ma vie d'enfant. Mon premier « animal d'angoisse » avait été un lapin, un petit lapin blanc mécanique qui sautait, et qu'on m'avait donné pensant m'amuser. Erreur ! j'en fus terrifiée, ainsi que le sont souvent les enfants par le mouvement, sans doute alors ressenti comme une menace. Je ne me souviens pas du terrible lapin, je ne marchais alors qu'à quatre pattes, mais on m'a depuis souvent conté que, lorsqu'on voulait avoir la paix et m'empêcher de sortir d'une chambre, m'y enfermer, il suffisait de poser le petit lapin blanc devant la porte pour que je n'osasse plus en passer le seuil.

Aurais-je pu garder le souvenir inconscient de cette scène et de ma terreur ? Je crois plutôt que, les ayant entendu relater dès ce temps, la chronique de ma « mise en prison » par le Lapin serait alors venue inspirer la « mise en prison », c'est-à-dire l'accaparement de Mme Reichenbach par le terrible lapin devenu, phalliquement, sans peau.

Mais, dans l'histoire du Lapin sans peau, c'est moi qui, activement, me sers de celui-ci pour mettre mon éducatrice « en prison », au lieu que ce soit elle qui se serve d'un lapin pour m'en faire autant. Suivant un mécanisme classique chez tout enfant grandissant, dans tout moi qui va se fortifiant, s'est ici opéré chez moi le passage de l'attitude passive à l'attitude active, le retournement de la situation, grâce auxquels j'inflige à mes éducateurs ou éducatrices ce qu'ils me faisaient. De façon analogue, dans le récit précédent, mais sur le mode bénéfique au lieu d'être, comme

ici, maléfique, c'était moi qui protégeais mon père, le réel protecteur, Poor body ink qui sauvait de tous les périls M. Prat.

Cependant que dire de la carotte plus énigmatique encore qui saute au nez de Reichenbach ? Elle me fait penser à la saucisse du conte des « Trois souhaits » (je devais l'avoir lu dans les Contes de Perrault) qui, appendice superfétatoire, saute au nez de la femme. Je crois que cette carotte adjointe au nez de M. Reichenbach est, dans l'espèce, ici, l'équivalent des cornes phalliquement dérisoires attribuées, par l'imagination populaire, aux maris trompés. Non pas, certes, que ma douce et vertueuse institutrice eût, dans la réalité, permis à personne de faire pousser des cornes sur le front de son mari, ou des carottes dans son nez, même en vengeance des coups que parfois, disait-on, il lui administrait. Mais la douce Irlandaise, dans cette histoire, est le transfert d'une autre femme qui, elle, vraiment, trompait son mari absent, de Nounou, dont le rustaud de mari était resté dans la Nièvre, cependant que sa femme s'ébattait avec le Lapin sans peau de Pascal. (Noter, dans le dessin au bas de la page 50, le trou au-dessus duquel Mme R. apparaît comme suspendue, avant d'y être enfoncée par les deux « mauvais hommes » qui l'encadrent. C'est ainsi, en y étant engloutie, qu'elle sera changée en un trou ; le contenu est ici pris pour le contenant ; la femme qui *contient* un trou sera *contenue* en lui, y disparaîtra, ce qui est le fait des trous, et se métamorphosera de plus en le trou lui-même. Un même mécanisme de « contenu pour le contenant » commande aussi la métamorphose de la femme en « taureau », de par le coït où c'est l'homme qui est en elle, ainsi qu'il advient dans le récit précédent *Pour faire des enchantements* (I. 31) et dans le récit qui suivra : *La goutte qui attend* (I. 64).)

⁂

La quatrième scène se passe de nouveau la nuit, cette fois rien qu'entre hommes : M. Reichenbach, M. Escard, M. Carpentié et Charly. L'iden-

tité de M. Carpentié m'échappe, mais je reconnais bien les trois autres. D'abord M. Reichenbach, le mari réputé brutal, et qui, peut-être, l'était par jalousie; ensuite M. Escard, le bibliothécaire de mon père, qui passait également pour être, et tout aussi à tort, fort jaloux de sa douce et vertueuse épouse; enfin Charly. Charly était le pupille de M. Reichenbach, un jeune garçon un peu plus âgé que moi, d'une riche famille juive, et réputé « enfant terrible ». Parfois M. Reichenbach l'amenait, et j'étais alors éblouie des tours que faisait Charly, descendant à califourchon, en éclair, la rampe du large escalier, ou traversant toute la longueur du salon de cabriole en cabriole. Moi, je n'en pouvais faire autant; on m'en eût d'ailleurs empêchée; il fallait sans doute pour cela être un garçon; la supériorité phallique de Charly m'écrasait. Je l'admirais comme l'émanation de tout ce que j'eusse voulu être en audace et phallicité. A Charly, de plus, se superposait l'histoire du « Bon petit diable » de M^me^de Ségur, lequel portait le même nom que lui, et présentait un caractère analogue de bravade et d'insubordination, à mes yeux charmantes.

Donc Charly, du fait qu'il incarne l'audace et l'insubordination des instincts phalliques, qu'il est, en « langage par organes », le phallus personnifié, est accusé par M. Reichenbach — en l'espèce le mari de Nounou — d'être l'auteur de ce méfait terrible : il aurait changé la pauvre femme de M. Reichenbach « en un trou ». Ce qui équivaut à dire qu'il se serait servi du « trou » de Nounou, qu'il l'aurait coïtée. Charly proteste, et révèle que l'auteur du forfait, c'est le Lapin sans peau. Or Charly est bien fait pour connaître ce Lapin écorché, lui qui, en tant que jeune juif, avait été circoncis, ce que je n'avais pas dû être sans entendre dire par Gragra et Mimau, si libres devant moi dans leurs propos. Charly est donc lui-même un doublet du Lapin sans peau, lui dont le Lapin, même à l'état de repos, et pas seulement lors de l'érection, était, de fait, « sans peau ».

Mais M. Reichenbach, c'est-à-dire le mari de Nounou, moins bien informé des choses phalliques, ainsi que les maris trompés, déclare ce que

dit Charly stupide. (Noter que M. Reichenbach, sans doute en vertu du ravalement que je lui inflige, n'est jamais pourvu d'une queue à l'R de l'initiale de son nom équivalente à celle parfois de l'R de Rabbit et surtout de Mme Reichenbach.)

***

La cinquième scène a lieu entre les trois messieurs, plus la fée Mimi.

Les trois hommes, en chœur, renchérissent sur la stupidité du propos de Charly. « Mais une fée intelligente était là » et voilà qu'elle dit au pauvre mari si mal informé : « Le Lapin sans peau existe et fit du mal à votre femme ». Elle donne alors au malheureux un oiseau qui doit lui servir à reconquérir son épouse, en lui recommandant de le bien conserver. Puis la fée disparaît.

La fée, ainsi qu'il est indiqué dans la liste des figurants de cette scène, c'est Mimi, c'est moi. Je savais en effet, pour l'avoir vu si souvent de mes yeux, que le Lapin sans peau existait ! Que de fois n'avais-je pas vu le gland de l'homme dénudé, par l'érection, de son prépuce ! Et je dis au mari trompé ce que je sais, et que le pénis d'un autre homme existe, et qu'il a fait du mal (conception sadique du coït) à sa femme. Je lui donne de plus le talisman qu'il faut pour reconquérir sa femme, un autre symbole phallique, mais plus poétique : un oiseau. On se souvient du Colibri en flammes, ithyphallique et bienfaisant. C'est comme si je disais au mari trompé que pour reconquérir l'épouse infidèle il faut être puissant au moins autant que son rival.

***

La sixième scène est située « dans la forêt », de jour, entre M. R. et les « voleurs » (de sa femme). M. R. se lève le matin et part dans la forêt

pour y chercher sa femme. On connaît le symbolisme des forêts, figurations géographiquement élargies des poils pubiens de la femme. Il n'est donc pas surprenant que le malheureux mari craigne, dans ce lieu hanté par le Lapin sans peau, de l'y rencontrer; il est donc très justement terrifié à l'idée que ce phallique animal pourrait lui courir après, et entamer avec lui, le moins puissant, le désarmé, un fatal combat entre mâles. Mais c'est un autre événement qui survient: M. R. est enlevé par les voleurs.

***

Et la septième scène est transférée dans la cabane des voleurs, et se déroule à nouveau dans les ténèbres nocturnes. Le pauvre mari, épouvanté, supplie les voleurs de lui faire grâce, mais ceux-ci refusent énergiquement. Les « mauvais hommes », sans doute doublets des voleurs, étaient aussi là, avec leur roi, qui était en train de faire des enchantements et de pincer son petit doigt pour lui demander l'épouse infidèle, c'est-à-dire d'opérer, pour attirer la femme, une phallique exhibition.

Le roi des « mauvais hommes », des voleurs, des bandits, doit être Pascal, le Corse, issu du pays classique de ces bandits dont les exploits m'enchantaient et me terrifiaient tout à la fois, exploits rapportés par Mimau et par Pascal, tous deux Corses, mais surtout par ma grand-mère. Celle-ci, en effet, du temps de mon grand-père, avait en Corse fréquenté plusieurs bandits célèbres, dévoués aux Bonaparte, la gloire de leur île.

Or Pascal, sans être exactement un bandit, lui qui n'avait pas « pris le maquis » et ne hantait que notre écurie, et le jardin et la maison, en avait cependant un peu la mentalité, les manières et le langage. Il parlait sans cesse de tuer les gens; il se vantait même d'avoir menacé ma grand-mère

de l'abattre d'un coup de pistolet si elle osait, après ma mère qui, prétendait-il, m'aurait confiée à sa garde, me faire le moindre mal, toucher à un seul cheveu de ma tête !

En outre, un été, à Dieppe, il avait, tel ici le roi des bandits, des voleurs, des « mauvais hommes », menacé vraiment « un mari ». Ce mari était celui de l'unique sœur de ma grand-mère, Tante Elisa, laquelle avait eu le malencontreux destin d'épouser un homme brutal, autrement certes grossier que M. Reichenbach ! M. Boudin, de sa profession douanier, battait comme plâtre sa femme et ses deux filles, lesquelles, terrifiées, le fuyant, étaient venues se réfugier à Dieppe, chez nous, cet été-là. Mais voilà-t-il pas que M. Boudin, prenant le train, débarquait à Dieppe et venait les réclamer chez nous, hurlant, en une scène restée célèbre dans nos annales familiales, que, si on ne les lui rendait pas, avec une grosse somme d'argent en plus ! de notre maison sortiraient deux ou trois cercueils, je ne sais plus bien le nombre (ceux de ma grand-mère, de mon père, et peut-être le mien). Ces cercueils-là pourraient bien avoir contribué à engendrer le Serquintué, qui arrive en frappant trois coups à la porte. En tous cas, c'était Pascal qui avait été chargé d'évincer Boudin; il l'avait dûment reçu, menacé à son tour, disait-il, de son pistolet, ramené à la gare et réembarqué dans le train. Ainsi Pascal savait débarrasser les femmes de leurs maris gêneurs. (A noter que le nom de Boudin, par l'intermédiaire de la saucisse qui saute au nez, pourrait avoir aiguillé mon inconscient vers la carotte qui saute au nez de M. Reichenbach, également ici mari bafoué.)

Cependant Boudin n'était pas le seul mari que Pascal eût évincé de chez nous; il y avait aussi Poulet, le mari de ma nourrice, venu, paraît-il, deux ou trois fois de la Nièvre pour voir ou réclamer sa femme, qui s'attardait chez nous. Rose Poulet devait en effet rester chez nous trois années pleines, dans notre maison sans doute « prison », d'après son mari, prison

d'ailleurs très volontaire, vu l'attrait pour son cher Pascal et peut-être en raison même d'autres attraits surajoutés. Nounou m'aurait, d'après le témoignage de l'analyse confirmé par celui de Pascal, nourri sinon dix-huit mois, en tous cas plus d'une année, et l'on craignait que, si son mari l'approchait, elle ne devînt enceinte et ne perdît son lait. Aussi les visites du mari, surtout pendant ces mois-là, étaient-elles les mal venues, et cherchait-on à l'évincer. Ma grand-mère ignorait évidemment les exploits de Pascal et de son Lapin sans peau, et c'est de Pascal que l'on se servait — ironie suprême — pour écarter le mari de Nounou. Il devait s'acquitter, je m'imagine, fort bien de sa tâche.

J'avais pu recueillir les échos des visites du mari de ma Nounou et, avec la prescience instinctuelle des enfants, saisir intuitivement les rôles respectifs, autour de Nounou, de son mari et de Pascal.

Aussi les « mauvais hommes » sont-ils « des hommes très Titeli ». Titeli, c'est un nom classique, dans ces cahiers, donné à ma nourrice. Ainsi que Freud me le fit observer, Titeli rappelle téter, et même *Zitze,* nom donné, en allemand, au pis des femelles laitières. Etre très Titeli, pour les mauvais hommes, sans doute ici pluriel de majesté de Pascal, cela équivaut à être « les hommes de Nounou ». « Ça dit Titeli des hommes très importants ». (Pascal, le piqueur d'un prince, se serait-il targué de son importance sociale auprès du pauvre rustaud de paysan que devait être le mari de Nounou ?)

Mais au moment de l'enchantement « *gad* » les mauvais hommes se trouvent transférés dans le « pays des Tours » (*Triking land*). L'enchantement « *gad* » reparaîtra dans ces cahiers; le mot dérive évidemment d'une condensation entre *good* et *bad, bon* et *mauvais,* et constitue un exemple typique « des sens opposés dans les mots primitifs », dans un mot, ici, créé par un enfant. Cet enchantement « *gad* » doit figurer, suivant la constitution du mot qui le désigne, un compromis entre le bien et

le mal. Le bien y est peut-être le bien instinctuel, celui qui consiste à faire des tours sexuels, dans ce « pays des Tours » où les mauvais hommes sont transportés. Mais ces tours sexuels sont moralement mauvais, et c'est pourquoi, sans doute en punition, on fait aux mauvais hommes des « tours garigifase », terme mal déchiffrable et dont je ne saisis d'ailleurs pas bien la dérivation : serait-ce là quelque chose comme « qu'est-ce que tu fais ! » paroles proférées quand on me surprenait en faute ? Ces tours semblent, en effet, agressivo-punitifs. Ils rendent les mauvais hommes très malheureux et les incitent même à tuer le méchant Lapin sans peau.

« M. Reichenbach à présent était content et fut heureux avec sa femme ». C'est-à-dire que je rends Nounou à son mari et la soustrais à Pascal.

***

Ainsi cette histoire, à l'inverse de la précédente, sombre drame quasi antique, apparaît comme une sorte de pièce tragi-comique du cocuage où évoluent burlesquement le mari trompé et ses partenaires, mais avec une fin moralisatrice. Peut-être d'ailleurs la conclusion morale qui rend Nounou à son mari, ainsi qu'il advint d'ailleurs en réalité après mes trois ans passés, n'est-elle pas d'inspiration toute vertueuse. Si les mauvais hommes, et surtout le Lapin sans peau, doivent être aussi sévèrement châtiés, sans doute est-ce aussi du fait que le roi des mauvais hommes et le Lapin sans peau, je les convoitais pour moi-même, malgré le danger qu'ils incarnaient. Les bandits, Pascal et mon père ne faisaient-ils pas tout un, en vertu de la conception sadique du coït et du rapt, du meurtre et du vol attribués par la chronique à mon père ?

J'aurais voulu pour moi le Lapin sans peau, et s'il est tué, c'est un peu comme Don José tue Carmen, lorsqu'il ne peut pas l'avoir à lui. Quant au

retour de ma nourrice à son époux, à son départ, je devais œdipiennement m'en féliciter, si par ailleurs je la regrettai nostalgiquement comme on regrette un premier amour (1).

---

(1) Dans mon cahier V en allemand se trouve l'histoire suivante (V. 43-44), datant sans doute aussi du début de 1890 :

« *Es war einmaal ein heslicher alte Hexe sie hatte ein kleine Kaninchen, und Diese Kaninchen war ein bezaubete Kaninchen ein Die Hexe war ersroken in der nach es war ein Gespens dass war in ihre Stube und das Kaninchen verwardeltete in ein Sebl und lief nach dass Gespens.*

« *es ist Morgen* » *sahte die Hexe*
» *dass bezauberte Kaninchen war goüt und war verwandelte in seinen gemenchesi gestallt.* »

« Il était une fois une vilaine vieille sorcière elle avait un petit lapin, et ce lapin était un lapin enchanté une fois la sorcière eut peur dans la nuit c'était un fantôme qui était dans sa chambre et le lapin se changea en un sabre et courut après le fantôme.

« c'est le matin » dit la sorcière
» le lapin enchanté était bon et fut changé en sa forme humaine. »

La vilaine sorcière, c'est Nounou. Le fantôme, c'est Pascal en blanche chemise de nuit, comme lors de ses visites nocturnes à Nounou. Le lapin-sabre, ce doit être moi, en vertu de ce mécanisme psychologique de défense classique : l'identification à l'agresseur, qu'a si bien décrit Anna Freud (*Das Ich und die Abwehrmechanismen*, Wien, Int. Psy. Verlag. 1936). Je deviens le lapin qui me terrifiait dans l'enfance, je me fais sabre phallique, enfin, reprenant ma « forme humaine », j'apparais vraiment en garçon, ainsi qu'on peut le voir sur les dessins de la page (V. 44).

*
* *

Des dessins, sur la page précédente (V. 42) montrent des « bêtes d'oreilles » (*Dumme Oren*).

Sans doute la petite Mimi, épieuse nocturne des agissements coupables des sorcières et des fantômes, est-elle ici figurée, en « langage par organes », au moyen de ses oreilles. En témoignerait ce fait que l'une des oreilles présente un visage avec un nez, une bouche, des yeux, des cheveux, et en bas des pieds, telle une petite fille.

Planche II.

retour de ma nourrice à son époux, à son départ, je devais œdipiennement m'en féliciter, si par ailleurs je la regrettai nostalgiquement comme on regrette un premier amour (1).

---

(1) Dans mon cahier V en allemand se trouve l'histoire suivante (V., 43-44), datant sans doute aussi du début de 1890 :

« *Es war einmal ein heslicher alte Hexe sie hatte ein kleine Kaninchen, [illegible] Diese Kaninchen war ein bezaubete Kaninchen ein Die Hexe war ersroken in der [illegible] es war ein Gespens dass war in ihre Stube und das Kaninchen verwardeltete [illegible] Sebl und lief nach dass Gespens.*

« *es ist Morgen » sahte die Hexe*
» *dass bezauberte Kaninchen war golt und war verwandelte in seinen [illegible] gestallt.* »

« Il était une fois une vilaine vieille sorcière elle avait un petit lapin, et ce lapin était un lapin enchanté une fois la sorcière eut peur dans la nuit c'était un fantôme qui était dans sa chambre et le lapin se changea en un sabre et courut après le fantôme.

« c'est le matin » dit la sorcière
» le lapin enchanté était bon et fut changé en sa forme humaine. »

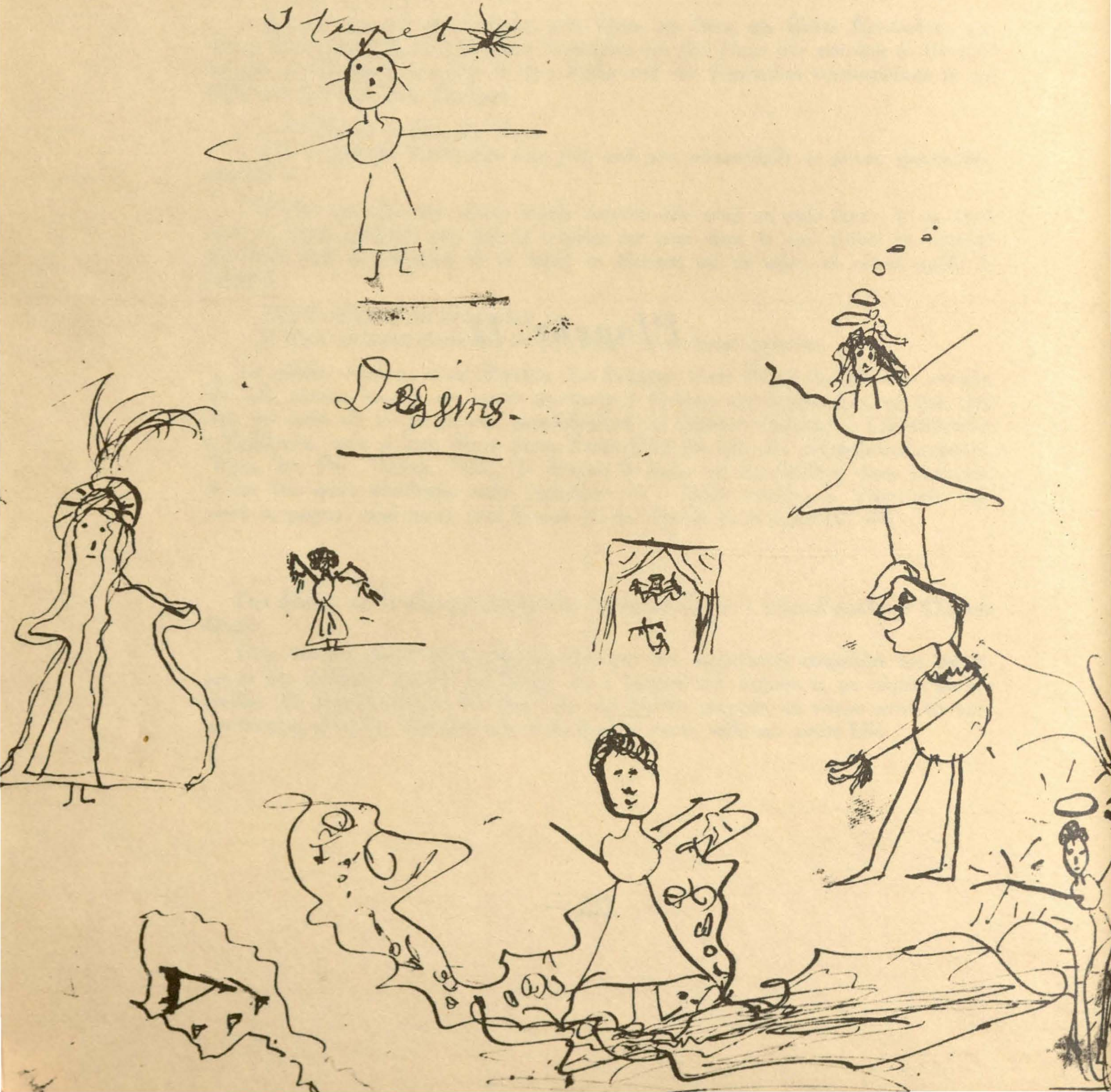
La vilaine sorcière, c'est Nounou. Le fantôme, c'est Pascal en blanche chemise de nuit, comme lors de ses visites nocturnes à Nounou. Le lapin-sabre, ce doit être moi, en vertu de ce mécanisme psychologique de défense classique : l'identification à l'agresseur, qu'a si bien décrit Anna Freud (*Das Ich und die Abwehrmechanismen*, Wien, Int. Psy. Verlag, 1936). Je deviens le lapin qui me terrifiait dans l'enfance, je me fais sabre phallique, enfin, reprenant ma « forme humaine », j'apparais vraiment en garçon, ainsi qu'on peut le voir sur les dessins de la page (V. 44).

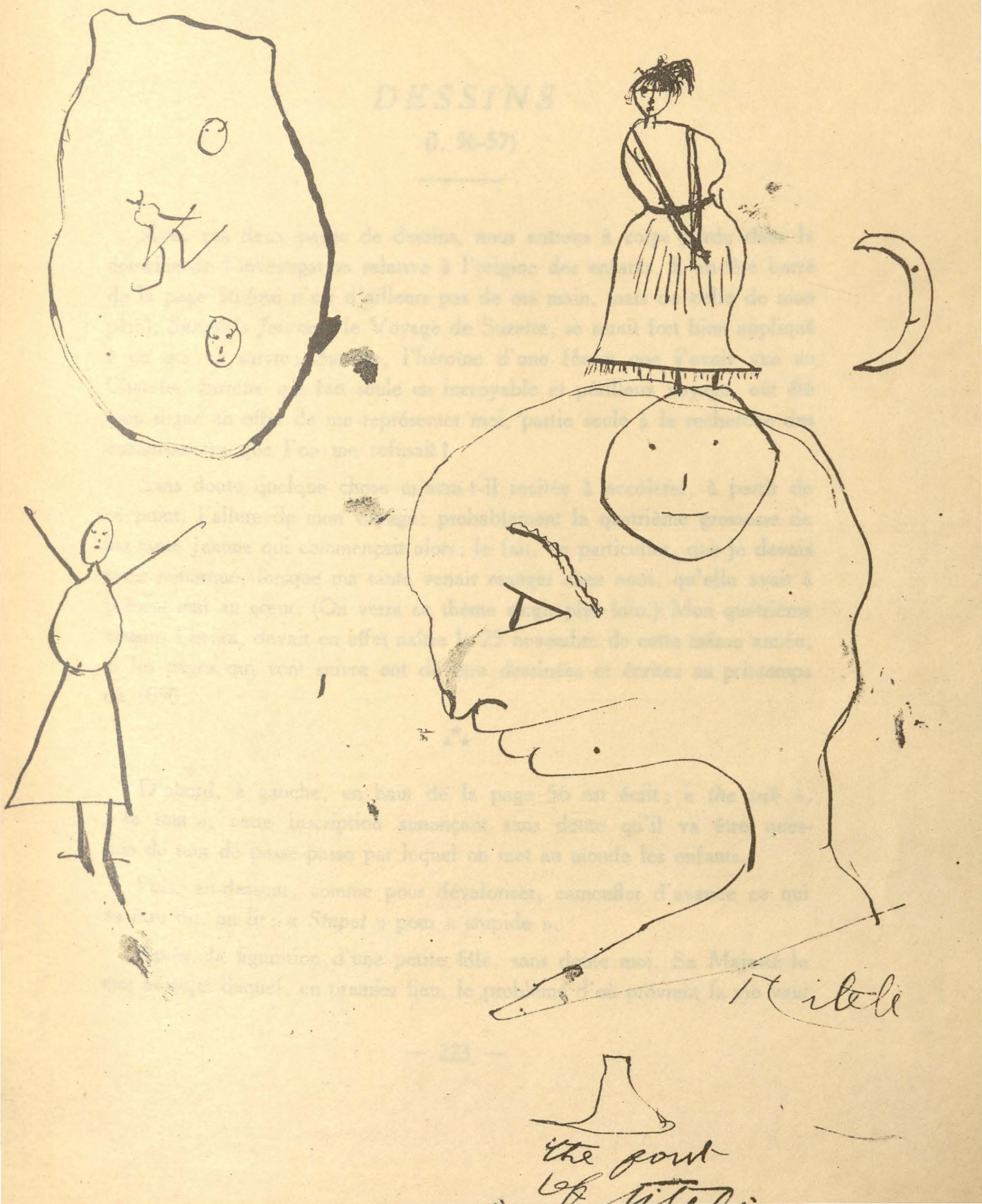
*
* *

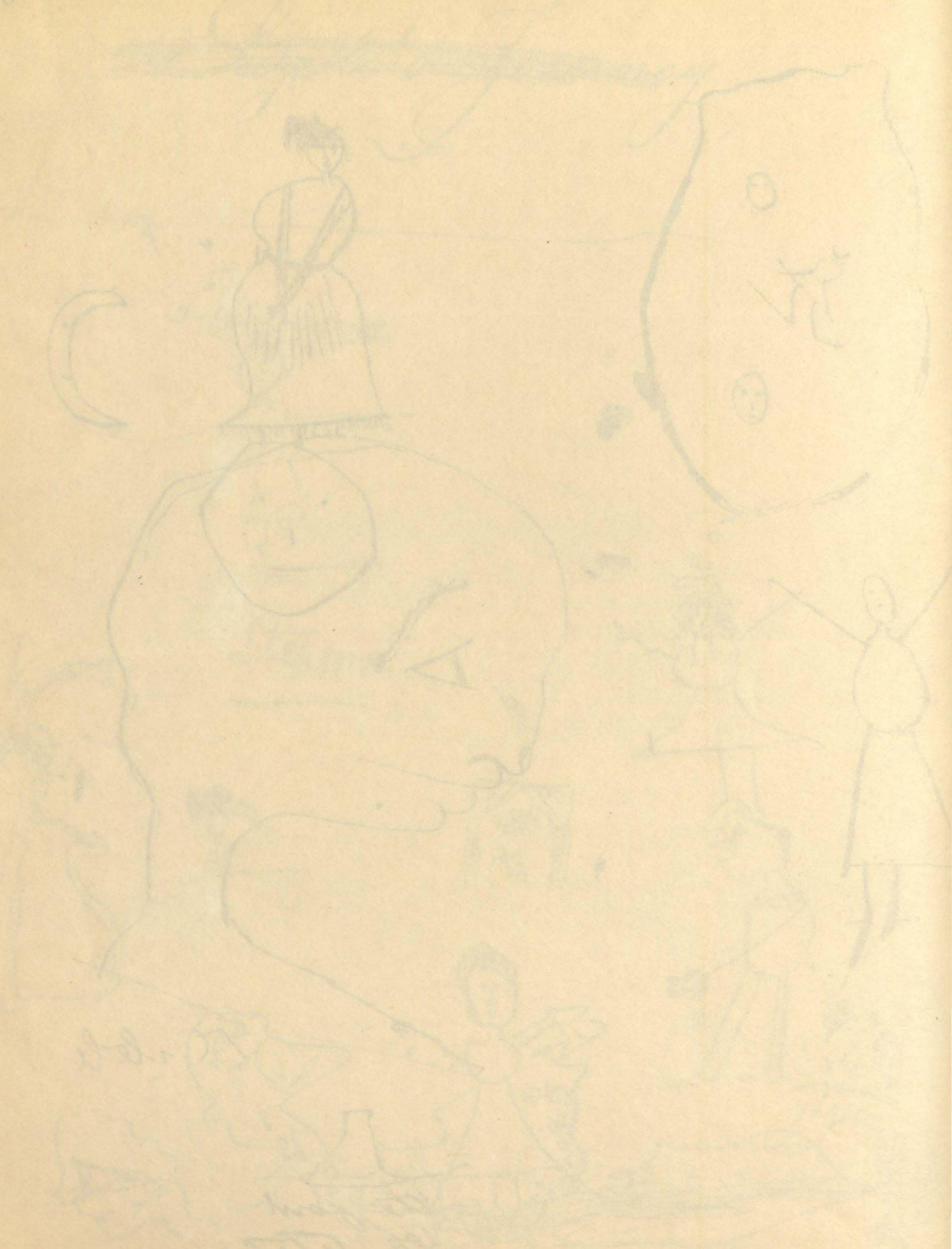
Des dessins, sur la page précédente (V. 42) montrent des « bêtes d'oreilles » (*Dumme Oren*).

Sans doute la petite Mimi, épieuse nocturne des agissements coupables des sorcières et des fantômes, est-elle ici figurée, en « langage par organes », au moyen de ses oreilles. En témoignerait ce fait que l'une des oreilles présente un visage avec un nez, une bouche, des yeux, des cheveux, et en bas des pieds, telle une petite fille.

~~Suzette's Journey~~




DESSINS
Tibele
the fout



DESSINS

(I. 56-57)

Avec ces deux pages de dessins, nous entrons à corps perdu dans le domaine de l'investigation relative à l'origine des enfants. L'en-tête barré de la page 56 (qui n'est d'ailleurs pas de ma main, mais de celle de mon père), *Suzette's Journey,* le Voyage de Suzette, se serait fort bien appliqué à ce qui va suivre ; Suzette, l'héroïne d'une féerie que j'avais vue au Châtelet, Suzette qui fait seule un incroyable et périlleux voyage, eût été bien digne en effet de me représenter moi, partie seule à la recherche des connaissances que l'on me refusait !

Sans doute quelque chose m'aura-t-il incitée à accélérer, à partir de ce point, l'allure de mon voyage ; probablement la quatrième grossesse de ma tante Jeanne qui commençait alors ; le fait, en particulier, que je devais avoir remarqué, lorsque ma tante venait manger chez nous, qu'elle avait à présent mal au cœur. (On verra ce thème surgir plus loin.) Mon quatrième cousin, Lucien, devait en effet naître le 25 novembre de cette même année, et les pages qui vont suivre ont dû être dessinées et écrites au printemps de 1890.

⁂

D'abord, à gauche, en haut de la page 56 est écrit : « *the trik* », « le tour », cette inscription annonçant sans doute qu'il va être question du tour de passe-passe par lequel on met au monde les enfants.

Puis, au-dessous, comme pour dévaloriser, camoufler d'avance ce qui va être dit, on lit : « *Stupet* » pour « stupide ».

Après, la figuration d'une petite fille, sans doute moi, Sa Majesté le moi au sujet duquel, en premier lieu, le problème d'où provient la vie vaut

d'être posé. Enfin le titre officiel « *Dessins* » annonce que vont défiler les figurations graphiques et symboliques de ce que, à ce sujet, je pensais.

A gauche de cette première page, au-dessous du titre « *Dessins* », un fantôme d'abord, en grande robe. Sans doute souvenir de Nounou et de son amant, quand ils se rencontraient en chemise de nuit. Puis à côté une petite fille (remarquer la proportion de taille) qui lève et agite les bras : sans doute moi, témoin de ces scènes primitives, diurnes et nocturnes. Ensuite, un petit carré ouvert figurant la scène d'un théâtre, avec les rideaux de droite et de gauche relevés; or on sait ce que figure pour l'inconsient le théâtre, continuation de ce lieu où le premier spectacle nous fût donné ! Sur la scène, deux figures, un homme brandissant un phallique trident (ô Neptune, laboureur de la mer-mère !), et au-dessus le personnage volant qui revient si souvent dans ces pages pointant une baguette magico-phallique, sans doute celle qui fait sortir du néant les petits enfants. L'entrée en scène du père apparaît ainsi doublement figurée, et de mon père et de son doublet Pascal, réel acteur des scènes vues par moi.

A gauche, tout au bas de la page, de profil, une tête à l'œil immense et grand ouvert, avec trois yeux plus petits dessinés plus bas, dans la joue; c'est là sans doute une sorte d'Argus me représentant oculairement, moi la jeune voyeuse des scènes originelles.

A droite enfin, trois dessins, deux en bas, un au-dessus. Celui du dessus montre une petite fille (noter la robe courte) couronnée de multiples auréoles, posée sur la tête d'un homme. On sait que le fait d'être sur la tête de quelqu'un représente souvent, pour l'inconscient, la descendance de cette personne. Telle Minerve, je sors ici de la tête de mon père, Jupiter, Candy ou non ! Ce dessin figure donc graphiquement ma connaissance de la filiation paternelle, de la paternité. De plus, les auréoles qui s'envolent de moi doivent concrétiser, je n'en serais pas étonnée, le resplendissement que j'attribuais, narcissiquement, à mon propre cerveau. On me

le disait assez que j'étais une enfant intelligente; on vantait peu ma beauté, mais beaucoup mon cerveau. Ma grand-mère proclamait que c'était de mon père, l'intellectuel et le savant, que je tenais ce cerveau, et certes pas de ma mère, de laquelle elle ne parlait qu'avec une méprisante commisération : « La pauvre petite ! Elle avait de si drôles d'idées ! On les lui avait mises dans la tête; elle était faible, crédule, etc. ». C'est pourquoi, telle Minerve, dont le mythe d'ailleurs me fascinait, je sors ici, toute armée de mon intelligence, du cerveau de Jupiter. Cependant le rôle de la mère n'est pas nié pour cela; les rôles respectifs des parents sont simplement, ici, figurés à part.

A gauche en effet du dessin minervien, c'est-à-dire au milieu du bas de la page, on voit une petite fille sortant de quelque chose qui ressemble à de l'eau, telle Vénus Anadyomène issue de la mer. Voilà qui doit représenter ma naissance hors des eaux amniotiques, ma naissance hors de ma mère. Et ici je n'ai pas d'auréole cérébrale, puisque mon hérédité maternelle ne me la conférait pas.

Immédiatement à droite de ce dessin, dans le coin droit en bas de la page, voici que la petite fille est à nouveau figurée, mais cette fois entourée de ce qui paraît être des flammes, montant et éclatant tout à l'entour. Ces flammes, symboles du plaisir sexuel en général, de celui, en particulier, des « parents unis » dans le même *embrasement* (ou *embrassement*, c'est tout un), doivent rappeler que la mère et le père ensemble m'ont donné la vie. Et l'apport du père à ce chef-d'œuvre est figuré par l'auréole qui à nouveau me couronne, auréole cette fois unique et non plus multiple comme lorsque je représentais, dans le dessin minervien, ma seule et glorieuse hérédité paternelle.

***

La seconde page (57) des *Dessins* présente d'abord en haut à gauche un espace clos, une sorte d'enceinte, dans laquelle sont dessinées

une petite fille à tête inachevée, et deux pleines lunes dont l'une possède un nez, une bouche et deux yeux, l'autre rien que deux yeux. Je crois que ce dessin figure la femme enceinte, ou mieux, son ventre dans lequel le fœtus, la petite fille, caractérisée par sa robe, mais encore inachevée, flotte, enfermée. Le voisinage des fesses semble indiqué par l'inclusion des deux lunes, lesquelles pourraient peut-être aussi représenter les deux seins ronds nourriciers de la femme ? En dessous, la petite fille qui lève les bras comme pour saluer doit être moi, mais déjà née, sortie, libérée de la prison de l'intérieur du corps maternel.

Enfin, occupant toute la moitié droite de la feuille se trouve un ensemble qui illustre de façon frappante certains détails précis de ma biographie infantile. On y voit un visage de profil, l'œil ouvert; au sommet du crâne est incluse une pleine lune, et posée dessus et sur le sommet du crâne en même temps, une figure féminine aux cheveux ébouriffés, aux bras tombants et croisés, comme tordus de désespoir. A droite de celle-ci, la regardant, un croissant de lune. Au-dessous de la grande tête est inscrit le nom de Titeli et plus bas encore, grossièrement dessiné, un pied ainsi désigné, pour que nul ne s'y méprenne : « *the fout of titeli* », c'est-à-dire « le pied de titeli ».

Titeli, nous le savons déjà, c'est ma nourrice. La figurine posée sur sa tête, c'est moi, dont l'aspect de désespoir indique peut-être le deuil précoce de l'orpheline de mère que j'étais. J'avais beau, le plus souvent, m'étonner d'être tellement plainte « de ne plus avoir de Maman », car ma rivalité œdipienne avec ma mère se réjouissait de mon triomphe sur elle, au fond de moi en même temps une nostalgie de ma vraie et douce mère s'agitait, surtout quand ma grand-mère était avec moi dure et sévère ! Cependant, l'aspect de deuil de la figurine aux bras tordus de désespoir est peut-être tellement accentué un peu par hypocrisie, pour voiler mes sentiments haineux de triomphe œdipien sur ma mère. En tous cas, je ne

serais pas étonnée que le croissant de lune qui me regarde, comme du haut du ciel, ne représentât à nouveau, telles les comètes, ma mère montée au ciel et qui, de là, me regarde, ainsi que Mimau disait qu'elle faisait.

Le fait que j'eusse été nourrie et élevée par une autre que la femme de laquelle j'étais née est ici très graphiquement figuré. La lune incluse dans le haut du crâne de Titeli, ce doit être à nouveau ma mère, et *sa* lune, de laquelle j'étais donc issue. Ma descendance maternelle est ici classiquement exprimée par le fait que la figurine est posée sur le haut de la tête de la lune. Mais pas de la lune seulement ! Je suis posée en même temps, le haut des deux têtes coïncidant, sur le haut de la tête de Titeli, ce qui indique dûment que Titeli, dès ma naissance, au moment où la pleine lune fut ravie au ciel et y décrut, de par la mort, jusqu'à n'être plus qu'un croissant, que Titeli, dis-je, prit auprès de moi la place maternelle et devint pour ainsi dire ma Maman. Elle me donna en effet son lait; elle me donna, en outre, le plus fascinant des spectacles, au cours duquel j'appris que les femmes ont, signe distinctif de la féminité, des poils ébouriffés en un certain endroit, d'où peut-être ici, par transfert de bas en haut, les cheveux ébouriffés de la figurine. Elle fit plus : elle m'apprit, en totale initiatrice, jusqu'aux plaisirs secrets recelés par mon petit corps. Ainsi que, bien plus tard, au cours de mon analyse chez Freud, ma vieille bonne Lucie, qui vivait encore, devait me le raconter, ma nourrice aurait eu l'habitude de me faire danser à califourchon sur son pied. Au cours de cette précoce équitation, je pâlissais, paraît-il, soudain, en proie évidente au plaisir sexuel. Ma grand-mère envoyait Lucie, qui était sa femme de chambre avant de devenir ma bonne, surveiller ma nourrice et la gourmander au sujet de ces pratiques, qui l'indignaient. En vain : mon insubordonnée de nourrice sans cesse recommençait. Sans doute même, avant de m'enseigner l'équitation sur son pied, m'avait-elle appris, à son insu, comme il est de règle, l'émoi génital au cours de soins intimes de toilette; peut-être même me l'avait-elle enseigné exprès, comme font par-

fois les femmes du peuple, pour calmer et endormir les bébés ? Je ne sais, l'analyse là-dessus n'a pas donné de réponse claire. Toujours est-il que la ***séduction de par le pied***, dont j'eus par Lucie le témoignage externe, est ici attestée par le témoignage interne de mon petit dessin enfantin. Le pied de Titeli apparaît sur cette feuille comme digne d'être figuré à part, ce pied par lequel ma nourrice me servait de cheval de plaisir tout comme, par toute sa personne, elle servait de cheval de volupté à Pascal.

C'est sans doute en grande partie en raison de cette séduction infantile que j'eus si souvent, plus tard, vers vingt ans, des rêves à répétition d'équitation, rêves d'ordinaire d'angoisse où je me trouvais, en fin de compte, rien que sur la selle, le cheval ayant tout à coup disparu. Ma nourrice, de même, m'avait « abandonnée » quand elle était partie ! Et auparavant, du temps où elle était là, peut-être, sans égard à moi, retirait-elle son pied trop tôt à mon gré ! Enfin l'importance biographique, au point de vue de la réelle présence auprès de moi, de ma nourrice ou de ma mère dans mes premières années est peut-être ici indiquée par les dimensions respectives des images qui les figurent : la pleine lune incluse dans le crâne de Titeli est de dimension peut-être dix fois moindre que la tête de celle-ci. Et de même calibre que la pleine lune, avatar de la mère génitrice, apparaît le croissant de lune, figuration de la mère ravie au ciel, de la mère trépassée.

58

L'OREILLE FROIDE ET CHAUDE.

un groupe *(Pite)*

la famille Titeli est belle.

dans un bois.

Fin

L'OREILLE FROIDE ET CHAUDE

(I. 58)

Cette histoire se réduit à peu de chose : un titre et la désignation des personnages et du lieu de la scène. Elle ne comprend en effet que ces mots en français : « *un groupe* (*Pite*) *la famille Titeli est belle. dans un bois.* »

J'avais observé que parfois, l'hiver, l'on a une oreille froide et l'autre chaude. L'oreille chaude serait-elle la méchante oreille, celle qui a écouté, celle du péché ? et la froide, par la pénible sensation de froid que j'avais pu, l'hiver, éprouver, serait-elle l'oreille du châtiment ? Il semble d'ailleurs être ici question d'une seule et même oreille, chaude et froide en même temps. En tous cas, pour l'oreille, être méchante c'est sans doute s'être laissée trop échauffer par le feu des choses sexuelles. L'ouïe fut en effet le dernier sens par lequel je pus percevoir les ébats amoureux de Nounou, alors que ce plaisir m'était devenu interdit par la vue ; lorsque je fus assez grande pour parler, Nounou et son amant ne pouvaient, en effet, plus s'ébattre que de nuit, dans le noir.

Qu'il soit ici question de ma nourrice et des « siens », voilà qui est indiqué par le fait que c'est de la « famille Titeli » qu'il s'agit. Cette famille est qualifiée de « belle », ce qui se comprend, puisqu'elle est composée de Nounou, de son amant et de moi, leur enfant adoptif, en somme du radieux trio humain primitif. Et le groupe évoqué doit être celui des « parents unis », de l'homme et de la femme entremêlés dans l'acte de l'amour. Enfin le « bois » où est située la scène pourrait bien symboliser la forêt de poils pubiens, lieu central en effet où se passait la « scène ». Quant à « Pite », serait-ce Bite, mot entendu par moi au cours d'un ébat amoureux?

L'histoire ou le drame ici tourne court. Peut-être n'eus-je pas le temps de la poursuivre, mon institutrice m'ayant réquisitionnée pour écrire le devoir d'anglais des pages suivantes.

60 *the* ________

the ________

the greates dress

★ ____________

drive the dog

drove the Cat

driven Mr Prat.

harsh Mme R.......

loaf Mr P.

uttered some word

whereupun. she fell
down

★

61 *harvest.*

loadet.

belief.

sout, (chercher.)
(sought.)

60 la

la

la plus grande robe

conduis le chien

conduisit le Chat

conduit Mr Prat .

rude Mme R.......

miche M^r^ P.

proféra quelque mot

sur quoi . elle tomba

par terre

61 moisson .

chargé .

croyance .

cherché, *(chercher.)*

(cherché.)

DEVOIR D'ANGLAIS

(I. 60-61)

Je trouve encore moyen d'intercaler dans ce sec devoir, imposé par mon institutrice, le dessin d'une femme aux cheveux relevés et quelques mots de mon univers à moi : « Mr Prat » après le chat, « Mme R. » toujours avec sa longue queue, enfin, si je lis bien, ces paroles évocatrices : « Mr P. proféra quelque mot sur quoi elle tomba par terre ». Mais il faut tourner la page pour voir se poursuivre mon aventureux voyage d'investigation.

62

ESPLICATION DU SOUTERRIN

Deposé 22 Cour la reine

Clinette la folle
is a qeen , the qeen
of the « souterrin »
in the souterrin
there is the « mic-
-miau , the « KK-
-mac , the ★ « Pichars, »
★ ★ ★ ★ and the ★ mou-mous.

q''elque Pichars. — *KKmac.*

★ *the micmiau.*

63 ★ ★ ★ ★ *quelque ——— moumous.*

les maisons sont en
Cristal
the houses are ⋆
in glas Clinette la folle has a Cristal
————————————————*palas*

⋆

62

ESPLICATION DU SOUTERRIN

———

Deposé 22
Cour
la
reine

Clinette *la folle*
est une reine, la reine

du « *souterrin* »
dans le *souterrin*
il y a le « mic-
miau , le « KK-
mac , les « Pichars, »
★ ★ ★ ★ et les mou-mous.

★ le mic-miau.
★ KKmac.
★ q''*elque* Pichars.

63 ★ *quelque* moumous.

les maisons sont en
Cristal
les maisons sont
en verre Clinette *la folle* a un palais
——————————————— de Cristal

ESPLICATION DU SOUTERRIN

(I. 62-63)

Voici une vraie descente aux enfers. « Clinette la folle est une reine, la reine du *souterrin* ». Quelques mots de présentation sur Clinette la folle, d'abord.

Clinette, c'était ma poupée préférée, la seule poupée, de fait, qu'enfant, j'eusse aimée. Pas plus haute qu'un doigt, elle m'avait été apportée, un jour, fixée sur un carton, avec une robe bouffante, telle celle de Peau d'Ane couleur du temps. Car Clinette était originairement une poupée baromètre, comme on me disait, ou plutôt hygromètre, en réalité. Sa robe devenait bleue comme le ciel (couleur des garçons) quand il faisait beau donc sec, et rose (couleur des filles) quand il pleuvait. Par les temps intermédiaires, sa robe offrait des reflets mauves, qui, suivant la tournure du temps, viraient au bleu ou au rose. C'était vraiment magique de la voir ainsi changer de teinte, et j'y passais, fascinée, de longs moments.

Mais voilà que la robe féerique perdit peu à peu son pouvoir et prit une teinte sale mauve gris, immuable. Mon cœur en était navré. Alors Mimau, pour me consoler, détacha la petite poupée de son carton et se mit à lui faire de toutes petites chemises, de toutes petites robes bouffantes d'étoffes variées. Rien de ce que fit Mimau pour moi ne me donna jamais autant de plaisir.

Telle était la structure de Clinette : un petit corps en son enfermé dans une enveloppe de toile, mais des jambes, mais des bras, mais une tête en porcelaine vernie d'une finesse telle qu'il n'existait, de fait, pas de petite poupée pareille ! Les autres poupées qui osaient chercher à lui ressembler étaient grosses, grossières, en comparaison, avec leur tête d'un volume double et en « biscuit » gris non verni. Il y avait la même différence entre

elles et Clinette qu'entre des paysannes rustaudes et ma tante Jeanne, par exemple, dont l'élégance et les parfums me fascinaient. Et les blonds bandeaux bouffants de Clinette, toujours en porcelaine, encadraient délicieusement sa tête fine aux yeux faits de deux points noirs. Car Clinette, suivant Mimau, était cette beauté rare : une blonde aux yeux noirs.

Clinette devait bientôt se marier, épouser Clinet, et avoir de lui de nombreux enfants, vingt-quatre, qui assistèrent d'ailleurs au mariage de leurs parents. Quand je contais la chose, les gens riaient ! Clinet avait aussi un frère, Clineton. (Mon père n'avait-il pas pour « frère » Pascal ?) Enfin, dernier trait, Clinette était « folle ». Elle accumulait excentricités sur excentricités, dont je ne me lassais jamais d'entendre, de la bouche de Mimau, le récit. La folie était, du caractère de Clinette, le trait central.

***

On voit que la seule poupée que j'eusse aimée ne représentait pas un bébé. Mes autres poupées, et j'en avais assez, mes grosses poupées à dimensions de bébés qui fermaient les yeux ou parlaient, on ne me les laissait d'ailleurs pas toucher, sauf à de certains jours choisis : elles restaient rangées en file sur les planches de l'armoire vitrée du carré ; on avait peur que je ne les abîmasse. Mais cette privation ne me privait pas vraiment, car je ne les aimais pas. Je n'aimais que Clinette qui, dans les récits de Mimau et dans mon imagination, me donnait inlassablement le spectacle.

Et le spectacle qu'elle me donnait était celui de la vie adulte. Clinette était une dame, en effet, mariée, mère de famille. Avec elle je jouais au même jeu qui, dès que j'avais ouvert les yeux, avait été le mien avec Nounou, avec Pascal ! Je la regardais vivre de sa vie adulte, conjugale et de famille : elle avait un mobilier et un lit où, sans doute était-il sous-

entendu, son Clinet, ou Clineton ? la rejoignait; elle enfantait des enfants en nombre astronomique, plus encore que ma tante Jeanne qui en avait déjà si souvent !

Que Clinette représentât électivement ma tante Jeanne, voilà qui était manifesté non seulement par le grand nombre de ses robes de soie faites avec tous les chiffons de la maison, ce qui l'assimilait à ma tante, femme élégante, froufroutante, mais encore par le fait que, telle encore ma tante, Clinette était titrée et portait même un titre ronflant. Ma tante était donc marquise, Marquise de Villeneuve-Esclapon. Or je trouvais le second de ces noms très drôle, il me donnait envie de m'« esclaffer », ce qui avait même, si je me souviens bien, un jour vivement froissé mon oncle. Ainsi sont les enfants, et je devais sur ce mode nominal me moquer et de ma tante trop fréquemment maternelle et de mon oncle trop fécond ! Clinette comme eux était titrée : si ma tante était « la marquise », Clinette était « la baronne », la baronne de Chistifolli de Tronsbinachouflic, titres éclatants, sans doute conférés pour m'amuser par Mimau, mais qui contribuèrent, une fois donnés, ainsi que les robes de soie que Mimau lui confectionnait, à faire de ma poupée un avatar de l'élégante marquise. Peut-être même le « chou » de Tronsbinachouflic évoquait-il pour moi les choux où Clinette, ou bien ma tante, dénichaient leurs ridiculement nombreux enfants !

Ainsi Clinette, figure dérisoirement maternelle, condensait en elle toutes les mères pour me permettre de m'en moquer : Nounou, ma propre mère, Mme Reichenbach, Mme Escard, et enfin Tante Jeanne, dernier avatar pour moi, le plus actuel, de la maternité. Mais le trait le plus significatif de Clinette, la baronne, restait sa folie. Par là surtout je tournais en dérision, dans sa minuscule personne, la féminité, la maternité. Il fallait en effet être « Clinette la folle » pour avoir autant d'enfants ! Car la maternité, ma mère en mourant me l'avait appris, était dangereuse; l'accepter était folie, et de plus ravalement. Moi-même intelligente, je comparais, en

effet, l'intelligence paternelle à celles d'une Gragra ou d'une Mimau, et être femme me semblait comporter quelque honte cérébrale. Ma grand-mère, femme politique et énergique, faisait certes exception, mais elle était, je l'ai déjà indiqué, pour mon inconscient une femme de type unique, virile, phallique vraiment, malgré ses maternités, qui d'ailleurs pour moi se perdaient dans quelque irréel passé.

⁂

Donc, « Clinette la folle est une reine, la reine du *souterrin* ».

Le souterrain, c'est l'intérieur mystérieux du corps maternel. Clinette, figuration essentielle si dérisoire de la maternité, en est à juste titre la souveraine.

« Dans le *souterrin* il y a le mic-miau, le KKmac, les Pichars, et les mou-mous. » Regardons les nombreux dessins dont est parsemé l'*Esplication du souterrin.* A tout seigneur tout honneur; le Mic-miau d'abord. Ce doit être moi, ce personnage rayonnant central, celui au sujet duquel le problème des origines de la vie valait le plus d'être posé. Quant au nom même de Mic-miau, il pourrait s'être formé de la condensation de Mimau (fille adoptive de Mimau) et du miaulement des chats, miau ! de ces chats qu'adorait ma mère et dont un groupe, représentant en chats mon père, ma mère et moi, ornait donc ma chambre. Ainsi, par ce Mic-miau, je proclamais et mon appartenance à ma Mimau et ma descendance de la vraie mère dont j'avais réellement habité le « *souterrin* ».

Le KKmac ou Kakamac , comme j'écris parfois, c'est, ainsi que nous l'avons déjà deviné (*Choses que Mimi aime,* I. 34), le Caca, avec *mac* ajouté au bout pour en camoufler l'identité anale. Le KKmac et le Mic-miau habitent le même souterrain dont Clinette est reine. L'enfant anal est ici sous-entendu; l'enfant, dans mon inconsciente imagi-

Planche III.

effet, l'intelligence paternelle à celles d'une Gragra ou d'une Mimau, et être femme me semblait comporter quelque honte cérébrale. Ma grand-mère, femme politique et énergique, faisait certes exception, mais elle était, je l'ai déjà indiqué, pour mon inconscient une femme de type unique, virile, phallique vraiment, malgré ses maternités, qui d'ailleurs pour moi se perdaient dans quelque irréel passé.

***

Donc, « Clinette la folle est une reine, la reine du *souterrin* ».

Le souterrain, c'est l'intérieur mystérieux du corps maternel. Clinette, figuration essentielle si dérisoire de la maternité, en est à juste titre la souveraine.

« Dans le *souterrin*, il y a le mic-miau, le KKmac, les Pichars, et les mou-mous. » Regardons les nombreux dessins dont est parsemé l'*Esplication du souterrin*. A tout seigneur tout honneur ; le Mic-miau d'abord. Ce doit être moi, ce personnage rayonnant central, celui au sujet duquel le problème des origines de la vie valait le plus d'être posé. Quant au nom même de Mic-miau, il pourrait s'être formé de la condensation de Mimau (fille adoptive de Mimau) et du miaulement des chats, miau ! de ces chats qu'adorait ma mère et dont un groupe, représentant en chats mon père, ma mère et moi, ornait donc ma chambre. Ainsi, par ce Mic-miau, je proclamais et mon appartenance à ma Mimau et ma descendance de la vraie mère dont j'avais réellement habité le « *souterrin* ».

Le KKmac ou Kakamac, comme j'écris parfois, c'est, ainsi que nous l'avons déjà deviné (*Choses que Mimi aime*, I, 34), le Caca, avec *mac* ajouté au bout pour en camoufler l'identité anale. Le KKmac et le Mic-miau habitent le même souterrain dont Clinette est reine. L'enfant anal est ici sous-entendu ; l'enfant, dans mon inconsciente imagi-


KK mach.
linette
mimi

nation, devait résider dans le ventre et en sortir à la façon des excréments. Et il y a du vrai dans cette conception infantile si générale; malgré les séparations, les cloisons, c'est donc dans le ventre et côte à côte que résident les enfants et les excréments. *Inter faeces et urinas nascimur.* Le KKmac, l'enfant anal, est dessiné plus petit et moins rayonnant que le Mic-miau. Je le figure très chevelu, sans doute en souvenir des cheveux pommadés de noir de ma nourrice, lesquels, par transfert de bas en haut, étaient donc ses poils pubiens entourant le cloaque et enduits de ce qui en sort. C'est comme si je disais, par ce dessin, que les excréments sortent du même vaste trou que les enfants, en somme du cloaque, encore plus ou moins indivisé dans mon imagination infantile (1).

Mais les Pichars et les Mou-mous hantent le même souterrain. Les Pichars, nous l'avons déjà indiqué, c'étaient les cousins de mes cousins de Villeneuve, les enfants de la sœur de mon oncle, Mme Pichard. Ici, dans mes dessins, ils sont quatre, tandis que dans la réalité ils n'étaient que trois, deux filles et un garçon (2). Les Mou-mous aussi sont, dans mes dessins, au nombre de quatre, bien que mes cousins ne fussent encore que trois. Mais j'avais certes deviné, tout ce que ce cahier contient en fait foi, que ma tante Jeanne alors attendait un autre enfant, et c'est

---

(1) Une aquarelle signée Mimi et datant sans doute du même temps montre « *Mimau dans une nuit...* » (ici un mot illisible qui veut peut-être dire « *d'étoiles* »). Devant Mimau, en robe de soirée, à qui la dignité maternelle échoit, Clinette plus petite, figurant sans doute moi, tend les bras. Mais derrière Mimau rayonne au ciel, non loin des trois étoiles « Pichar », une lune étrange et qui confirme notre traduction du Kakamac. C'est en effet une lune au visage tout barbouillé de brun, comme j'avais barbouillé d'excréments ma poupée, et cette lune s'appelle « KKmach ». Au-dessous, juste près du postérieur de Mimau, une montagne verte avec une forêt à son pied et un grand arbre brun dressé, symbolisent sans doute mont de Vénus, poils pubiens et pénis inclus, cependant que flotte au ciel le bol fécal ou enfant anal « KKmach » issu de la « lune » humaine auquel il est lui-même, contenant pour contenu, assimilé. (Voir ci-contre, planche III.)

(2) Sur la planche III, les « Pichar », étoiles coloriées en vert, ne sont que trois.

pourquoi ici les Mou-mous, prophétiquement, sont quatre et contaminent de leur quadruplicité jusqu'aux Pichars. Les Pichars, eux aussi, eussent donc pu devenir quatre ; leur mère aussi aurait pu à nouveau concevoir. Mou-mous et Pichars ne sont d'ailleurs que « quelque », ils pourraient être plus. Clinette la folle avait bien, elle, vingt-quatre enfants. La fécondité comme la folie des femmes m'apparaissait inépuisable, et en liaison !

⁂

Chaque fois où ma tante Jeanne accouchait, on venait m'annoncer solennellement, d'ordinaire le matin, qu'un nouveau petit cousin était « arrivé ». Le même jour j'allais visiter le nouveau venu, ce qui me remplissait de joie et de vénération pour le mystère de la création ! J'arrivais, le cœur battant ; la chambre était plongée dans la pénombre ; ma tante reposait tout de son long dans son lit, sur des oreillers de dentelle, l'air dolent ; le bébé, dans un berceau, dormait à côté. Je me penchais sur le bébé, il était d'ordinaire encore laid et rouge, mais je ne me lassais jamais de m'émerveiller de l'exiguité, pourtant si achevée, de ses petites mains ! On me disait que si ma tante était ainsi couchée — et elle le restait près d'un mois — c'était parce qu'elle était si fatiguée d'avoir été acheter son bébé au lointain « marché des enfants », — un marché que je m'imaginais d'après celui du mercredi et du samedi sur le Cours la Reine. On ajoutait parfois, pour compléter mon information, que l'on trouvait les garçons dans les choux, les filles dans les roses. En tous cas, le berceau des garçons était garni de bleu, celui des filles de rose, je pouvais le constater. Mais l'enfant, dans les deux cas, était également enveloppé de langes.

Des mêmes langes apparaissent enveloppés les Mou-mous dans mes dessins. Que les enfants de ma tante n'aient plus été emmaillottés, coutume cruelle alors déjà délaissée, voilà ce dont témoignent les pieds, dépassant leurs langes, des Mou-mous. Les Mou-mous portent aussi de

doubles bavettes; les bavettes des bébés, je m'en souviens, me frappaient vivement, et j'ai souvenir que, repliées, elles paraissaient de fait doubles. Cependant, plus intéressantes encore sont les sortes de coques desquelles les Mou-mous sont entourés. On dirait de la figuration des enveloppes dans lesquelles, avant la naissance, est enfermé le fœtus. Les enfants semblent avoir d'étranges connaissances anatomiques intuitives ! Aurais-je entendu Mimau et Gragra parler du placenta, du délivre comme elles devaient dire, et des enveloppes du fœtus, et saisi, avec cette étrange intuition infantile de l'anatomie, ce dont il s'agissait ? Aurais-je été aidée par l'analogie des « œufs à la coque » d'où, si on laissait l'œuf à la poule, sortirait un poussin ? Ou bien ces enveloppes des Mou-mous représentent-elles simplement les parois du ventre maternel ? Je croirais plutôt qu'elles sont ce qu'elles paraissent, l'enveloppe de l'œuf humain. Des rayons, de vie sans doute, émanent ici aussi des têtes des bébés, mais ces rayons sont loin d'atteindre à l'intensité de ceux qui rayonnent de ma tête à moi, le Mic-miau royal !

***

Une inscription en français (celle-ci barrée), puis une analogue en anglais, se lit au-dessous des Mou-mous : « les maisons sont en cristal » — ou « en verre ». Enfin, je déclare qui possède « un palais de cristal » : c'est Clinette la folle. Voilà qui doit exprimer le fantasme de désir de la jeune investigatrice et voyeuse que j'étais : si Clinette la folle, la mère insensément féconde, avait son palais, c'est-à-dire son corps, en cristal (tels ces presse-papiers, ces boules de verre, sur le bureau de mon père, dans lesquelles on voyait au travers, incluses, des fleurs multicolores fantastiques), alors j'aurais pu tout voir, tout comprendre, de ce qui se passait dedans ; j'aurais saisi jusqu'aux moindres détails des mystères de la génération. C'est pourquoi les mères, ces primitives « maisons » où nous avons résidé tous, devraient être, pour les yeux dévorés de curiosité de leurs enfants, « en cristal » !

Enfin quelques dessins closent l'*Esplication du souterrin.* On voit d'abord à gauche un fœtus à nouveau entouré de sa coque, mais nu cette fois, tel qu'il doit vraiment résider au corps maternel, et non plus tel que m'apparaissait le nouveau-né chez ma tante, avec ses langes et sa bavette.

Au-dessous, dans le coin gauche de la feuille, un ange aux ailes éployées, à la jupe évasée, avec une grande bavette et tout rayonnant, s'élève d'une montagne. Aurais-je entendu parler précocement de « faiseuses d'anges », et compris de quoi il s'agissait, d'où superposition de l'ange et du fœtus ? Les fœtus aux-mêmes d'ailleurs ressemblent ici à des anges. En tous cas, moi, Gragra me qualifiait souvent de « petit ange », autant que je m'en souviens. Mais une autre association surgit en moi : Mimau avait perdu autrefois ses deux enfants, sa fille à six mois (serait-ce le fœtus du haut ?), son fils à sept ans, avec une coxalgie, de tuberculose. Le pauvre enfant serait mort conscient de sa fin proche et pieusement résigné. Juste avant de mourir, il aurait murmuré à ses parents éplorés : « Papa et Maman, je m'en vais prier le Bon Dieu pour vous ». C'était un vrai petit ange, disait Mimau, il avait été sur terre, d'avance, l'ange qu'au ciel il allait devenir. Peut-être la figurine angélique du bas de la page est-elle le petit garçon de Mimau, dont elle me parlait tant, et qui s'était élevé de même de la terre au ciel pour y rejoindre sa sœur qui y était déjà? Le haut des montagnes, dans tous les mythes, est propice aux « ascensions » célestes; il suffit d'imaginer continué ce mouvement par lequel on y est monté de la plaine.

A droite, en bas, d'autres tout petits anges, au nombre de six, vont aussi s'élevant du sommet des montagnes, en allusion peut-être au paradis des enfants. Mais les deux figures en haut à droite nous ramènent à la terre et même à ses souterrains. On y voit une femme penchée, comme près de tomber, de se « coucher », peut-être d'« accoucher », peut-être comme ma mère d'en mourir ? Elle est couronnée d'une étrange couronne, quasi astrale et toute rayonnante des signes qui doivent être ceux de la vie

qu'elle transmet. (Si l'ange aussi les a, ce doit être en signe de la vie éternelle.) A l'intérieur de la jupe, du corps de la femme, des pâtés d'encre assez informes figurent probablement des enfants (celui de gauche en bas, avec l'indication de la tête, du corps et des deux jambes, est le plus net). Ces pâtés sont cinq, un gros en bas (moi ?) et quatre autres (les petits cousins ?). Enfin, tout à droite, un petit personnage ultra-rayonnant semble s'élever dans les flammes, flammes de la vie, de la mienne, de la vie radieuse qui émane en longs traits de mon cerveau ! Car ce personnage ce doit être à nouveau moi, le doublet du Mic-miau initial, qui clôt, comme je l'avais ouverte, par cette affirmation de ma propre vie triomphante, la revue, en fonction de la Mère génératrice, des Pichars, des Mou-mous et des deux enfants morts de Mimau.

⁂

C'est ainsi que je savais répondre aux grandes personnes qui me donnaient si libéralement leurs informations mensongères sur le marché aux enfants et ses choux et ses roses. Non, semblais-je leur répliquer, je sais la vérité ! Les enfants avant de naître résident là même où se trouve le caca, dans le ventre des mères, que ces enfants soient de Mme Pichard, de ma tante Jeanne, de Mimau ou de Petite-Maman. C'est là qu'ils sont formés et attendent de naître, et pas ailleurs.

Mais ce que je savais là, je ne pouvais plus le dire aux autres et à moi-même que sur le mode symbolique du souterrain dont Clinette est reine et où résident Mic-miau, KKmac, Pichars et Mou-mous. Car mes connaissances avaient été acquises au temps ou conscient et inconscient se confondaient encore et, à mesure de leur séparation, et des progrès du refoulement, c'était dans l'inconscient que mes connaissances sûres mais obscures avaient été reléguées.

THE WAITING DROP

There was once upon a
time a man whose
name was the : BISTING
MAN : he had for se-
-cret a bottle and
in this bottle there
was : the WAITING DROP :
and he Could
wish all ! all !

65 *ce n'est rien C'est un pate*

what he would
with this : WAITING DROP : .

Once the TITEL
Came and made
signes to change
-nt him in to
a bull.
and the BISTING
MAN throd some
water in the
Bottle and toke
a drop of it and

66 *throd* ________
____ *it in the*
face of Titeli
he disapirde
*an*__________*__________*d*
* Buls
* Prat
*th*____________________*e*
*Bi*____________________*s-*

-ti____________________ng
ma_____________________n
went to tra-
-vel to changent in
a bull . TITELI.

67 *it is a good man Bisting !*
an his road he met Mr
Buls and Mr Prat whose
wifes were making signes
that titeli would succide
and the gentlemen were
muttering some words
that Prat Could succide
and then Bisting went to
germeny to see if he saw
Titeli and he saw
him he changent him and the
men were happy.

LA GOUTTE QUI ATTEND

Il était une
fois un homme dont
le nom était l': HOMME QUI
ÉCLATE : il avait pour se-
cret une bouteille et
dans cette bouteille il y
avait : la GOUTTE QUI ATTEND :
et il Pouvait
souhaiter tout ! tout !

65 *ce n'est rien C'est un pate*

ce qu'il voulait
avec cette : GOUTTE QUI ATTEND : .

Un jour le TITEL
Vint et fit
des signes pour le changer en
un taureau.
et l'HOMME QUI
ÉCLATE jeta de
l'eau dans la
Bouteille et en
prit une goutte et

66 la jeta
à la
figure de Titeli
il disparut
e——————*——————t
* Buls
Prat
l——————————————'
Hom——————————————me

qu________________________i

écla________________________te

partit en vo-

yage pour changer en

un taureau. TITELI.

67 c'est un bon homme Celui qui éclate !

sur son chemin il rencontra M^r^

Buls et Mr Prat dont

les femmes étaient en train de faire des signes

pour que titeli réussisse

et les messieurs étaient en train

de marmotter des mots

pour que Prat Puisse réussir

et alors Celui qui éclate alla en

allemagne pour voir s'il voyait

Titeli et il le

vit il le changea et les

hommes furent heureux.

LA GOUTTE QUI ATTEND
(I. 64-67)

Et voici, après l'explication des mystères de la maternité, une tentative d'élucidation du rôle du père dans la génération. « Il était une fois un homme dont le nom était le Bisting man », c'est-à-dire le « *Bursting man* », prononcé *Busting* ou *Bisting,* ainsi que devait le faire Mme Reichenbach, ce qui en français signifie l'Homme qui éclate. Cet homme éclatant « avait pour secret une bouteille et dans cette bouteille il y avait la goutte qui attend » (*waiting drop,* littéralement goutte attendante). « Et il pouvait souhaiter tout ! tout ! ce qu'il voulait avec cette goutte qui attend. »

Voilà un langage symbolique aisé à déchiffrer. L'orgasme est universellement assimilé à un éclatement (en allemand vulgaire, *platzen* : avoir un orgasme); l'homme qui éclate figure l'homme éclatant dans l'orgasme. Le secret magique de cet homme est très justement d'avoir une bouteille (son pénis) dans lequel se trouve aussi, très réellement, une goutte qui attend (la goutte de sperme qui attend l'instant final de l'éjaculation). Et avec cette bouteille magique, instrument de la puissance virile, de la force fécondatrice, créatrice, l'homme peut en effet faire tout ! tout ! ce qu'il veut, puisqu'il peut, avec, accomplir ce que toute l'industrie humaine ne saurait réaliser, fût-ce dans une seule cellule, puisqu'il peut, avec, tel Dieu, créer la Vie !

Pour ce faire, il lui faut d'ailleurs féconder la femme, ainsi que, dans mon inconscient, je le savais bien. Et c'est pourquoi un jour Titel, c'est-à-dire Titeli « vint et fit des signes pour le changer en un taureau ».

C'était en effet par l'entremise de Titeli, qui est donc ma nourrice, que j'avais pu voir et apprendre comment l'homme devient un taureau et éclate, comme aussi jaillit la goutte qui attend. C'était Nounou en effet qui, par ses « signes » amoureux, changeait en taureau Pascal; c'était par elle qu'il éclatait; c'était contre elle, en haut ou en bas, suivant les cas, sui-

vant qu'elle pratiquait le coït interrompu ou la fellation, que jaillissait, à ma vue d'enfant émerveillée, l'objet final de toutes ces manœuvres, la magique, féerique, créatrice « goutte qui attend ».

Ainsi j'étais, moi, une enfant qui possédait, pour l'avoir acquise *de visu,* la connaissance du sperme et pas seulement de cette autre excrétion du pénis : l'urine. Cependant la fusion ou plutôt la confusion entre l'urine et le sperme se produit ici : « Et l'Homme qui éclate jeta de l'eau dans la bouteille et en prit une goutte et la jeta à la figure de Titeli ». L'homme jette ainsi de l'eau, de l'eau en général, sans doute de l'abondante eau uréthrale. Et ce n'est qu'une goutte élective de celle-ci qui constitue le sperme. (La même confusion plus tard, vers la puberté, lorsque toute ma précoce science infantile eût été dûment refoulée, me fit croire consciemment un temps que l'homme fécondait la femme en lui urinant sur le ventre.)

Mais aussitôt que Bisting a lancé sa goutte à la face de Titeli « il disparut et l'Homme qui éclate partit en voyage pour changer en un taureau » qui ? je vous le donne en mille : Titeli. Ce nom semble d'ailleurs ajouté au bout de la phrase après coup, mais je ne crois pas qu'il s'agisse encore de la seule métamorphose de Bisting lui-même en taureau, vu le contexte qui va suivre.

Cependant cela paraît assez surprenant : la femme changée, du fait de l'homme-taureau, non pas en vache, ce à quoi on s'attendrait plutôt, surtout qu'il est question de ma nourrice, mais, elle aussi, en taureau. Mais la marmotte de *Pour faire des enchantements* (I. 31), avait bien déjà, elle, été changée en taureau ! Et ici « il disparut », ce qui doit vouloir dire que son pénis disparut dans la femme, pour s'y transformer, comme il va bientôt être sous-entendu, en enfant. On connaît l'équivalence générale de pénis et enfant. La contradiction, du fait qu'un coït interrompu, où l'on peut seul voir le sperme, puisse cependant engendrer, à l'intérieur de la femme, un enfant, ne doit pas nous arrêter, vu la loi de non-contradiction

régnant au sein de l'inconscient. Sur ce, Bisting part en voyage et subit de ce fait une métamorphose ou plutôt une surdétermination : de Pascal il devient mon vrai père, qui, lui, si souvent voyageait. Et Bisting voyage afin de transformer, non seulement lui-même, mais encore Titeli en un taureau, c'est-à-dire ma nourrice, ou ma mère qui sous elle transparaît, en une créature à laquelle le phallus du père a été adjoint, c'est-à-dire qui porte ses œuvres en ses flancs.

Mais « c'est un bon homme Celui qui éclate ! » puisqu'il est à présent mon propre père, lequel doit d'autant plus être consciemment déclaré bon que dans mon inconscient je le trouvais plus mauvais, lui, le fécondateur « assassin » de ma mère. Donc, sur son chemin il rencontre M. Buls (toujours le taureau) et M. Prat (mon père encore) « dont les femmes étaient en train de faire des signes pour que Titeli réussisse et les messieurs étaient en train de marmotter des mots pour que Prat puisse réussir ».

« Réussir » à quoi ? Telle est l'énigme qu'il nous faut à présent déchiffrer.

Je crois qu'il est ici question de l'éternel combat entre l'homme et la femme ; les hommes, en effet, dans cette compétition, sont tous d'un côté (Bisting, Buls, Prat) et les femmes toutes de l'autre (Titeli et les femmes de Buls et de Prat). « Réussir » doit consister ici, pour l'homme, à engrosser la femme ; pour la femme, à ne pas se laisser engrosser. C'est pourquoi il n'est plus question, comme protagoniste principal, de Bisting, mais tout à coup se substitue à lui, comme tel, Prat. C'est là l'irruption, dans un thème plus général, de ma biographie familiale et particulière. Car Prat, l'homme au chat, figure assez électivement mon père en fonction de ma mère, chat spolié de ses excréments, comme plus haut dans l'histoire *Plusieurs choses de Mimi* (I. 36). Donc réussir, pour Prat, c'est non seulement, comme pour l'homme en général, réussir à imposer à la femme la grossesse sans se soucier de son consentement, mais c'est encore réussir à lui imposer, comme à ma mère, une grossesse spoliatrice et assassine, puis-

que ma mère devait mourir de la sienne, laissant à son fécondateur tous les trésors de ses entrailles, or et enfant mêlés ! Et ceci parce que, dans un coït mortellement fécondateur, le pénis de l'homme, qui avait disparu en elle, s'était à elle incorporé, la changeant en cette sorte de femme phallique qu'est la femme engrossée par le pénis qu'elle a cloacalement absorbé.

Ce n'est pas pour rien que Bisting, dans ce contexte, choisit pour lieu de son voyage le pays duquel ma mère était issue par sa mère Marie Hensel, l'Allemagne. (Ma mère parlait, paraît-il, l'allemand comme le français. Je recevais parfois, événements solennels, la visite de ses anciennes institutrices allemandes, et ses livres allemands ornaient ma bibliothèque, en particulier une édition, que je possède toujours, des œuvres complètes de Gœthe avec son nom écrit dessus.) C'est donc dûment que Prat-Bisting va en Allemagne pour y chercher sa femme à engrosser. Et il la voit et y parvient en lui incorporant son phallus : devenu taureau lui-même, il la change aussi en taureau. C'est pourquoi, pour conclure cette histoire, « les hommes furent heureux ».

En effet, les hommes (c'est-à-dire mon père majestueusement pluralisé), par la grossesse de ma mère, héritent et de plus survivent, survivent surtout, car, dans cette histoire, c'est surtout sur l'élément Vie que l'accent porte. Du fait familial réel de la mort de ma mère et de la survie de mon père une étrange impression, d'ailleurs, m'était restée, et qui subsiste encore dans mon inconscient. C'est que toutes les femmes sont plus ou moins mortes ou du moins candidates à la mort, tandis que les hommes, les porteurs du phallus, sont immortels. Aussi parfois, dans certains états de demi-conscience hypnagogique, en viens-je encore à m'étonner que, sur la surface de la terre, il y ait des femmes et des femmes, et pas des hommes seulement. Sans doute cette impression étrange d' « anéantissement de l'univers féminin » est-il aussi l'attardement de quelque grandiose fantasme œdipien de désir, où je me voyais restée seule sur terre avec mon père, ou les hommes, tous ses doublets.

68 Ich seen die baume
mit bletern.

THE BAD MEN AND THE SPECKMAN.

DISCOUR.

: toust ! : said the speckman
: and the dogs of the king
: of bad men are in my sto-
-mac they make me vômît
my stomac and it is

69 *they who are bad :*
the raising of the

sun also make me vômît my
stomac and I see also
the bad stomac
:toust : again said the
speckman : it smell go-
-od and bad and my
nose : : toust : again
said the speckman
I can not open the desk :

Fin

---

68 Je vois les arbres
avec des feuilles .

LES MAUVAIS HOMMES ET LE SPECKMAN.

DISCOUR.

: toust ! : dit le speckman
: et les chiens du roi
: des mauvais hommes sont dans mon es-
tomac ils me font vômîr
mon estomac et c'est

69 eux qui sont mauvais :
le lever du
soleil aussi me fait vômîr mon
estomac et je vois aussi
le mauvais estomac
: toust : à nouveau dit le
speckman : ça sent bo-
n et mauvais et mon

nez : : toust : à nouveau
dit le speckman
je ne peux pas ouvrir le pupitre :

Fin

LES MAUVAIS HOMMES ET LE SPECKMAN DISCOUR

(I. 68-69)

Une phrase en allemand surmonte cette nouvelle histoire : « Je vois les arbres avec des feuilles ». Le « *Discour* » sur *Les mauvais hommes et le speckman* apparaît ainsi daté : les marronniers du Cours la Reine, en effet, comme tous les marronniers de Paris, ont leurs premières feuilles fin mars ou début d'avril. Et comme ma tante Jeanne allait accoucher de mon cousin Lucien le 25 novembre de cette même année, elle devait alors être enceinte de cet enfant, né à terme, de six à sept semaines, c'est-à-dire se trouver justement dans la pleine période des vomissements gravidiques.

Aussi n'est-il pas étonnant d'entendre le « *speckman* » s'écrier : « Toust !... et les chiens du roi des mauvais hommes sont dans mon estomac ils me font vômîr mon estomac et c'est eux qui sont mauvais ». En effet, ce sont les « chiens » phalliques du roi des mauvais hommes (c'est-à-dire du Père, mon oncle en l'espèce) qui ont été mauvais, c'est-à-dire agressivement sexuels, qui ont engrossé ma tante et la font à présent amplement vomir, vomir étant solennellement souligné et surmonté, les deux fois où ce mot paraît, de deux accents circonflexes : « *vômît* ».

Mais pourquoi le phallisme agressif est-il ici figuré par des chiens? Je me souviens, à ce propos, de mes visites enfantines au Jardin d'acclimatation. A gauche, tout de suite après la grille d'entrée, il y avait le chenil. Et de celui-ci s'élevait un vacarme horrible, tous les chiens aboyant à la

fois. On avait de la peine à me mener jusqu'à eux, je tremblais de peur, regardant de loin tous ces chiens de chasse déchaînés, aboyant furieusement chacun contre la grille de sa cage après les visiteurs.

Les bruits et les mouvements violents épouvantent aisément les enfants, et à juste titre, la menace du percement de l'écorce protectrice corporelle, si tendre encore chez eux, y étant de fait impliquée. Les chiens du Jardin d'acclimatation, qui aboyaient si fort et qui, s'ils avaient été lâchés, eussent pu de fait mordre, constituaient l'une des terreurs réelles de mon enfance.

En outre, les histoires des chiens de mon grand-père, le fanatique chasseur, s'y adjoignaient, contées par ma grand-mère : chevreuils, loups, sangliers déchirés, déchiquetés par leurs crocs ; chiens à leur tour décousus par les sangliers des Ardennes ; vision, déjà plus haut évoquée, de mon grand-père, en bras de chemise, le soir, dans sa vaste salle à manger des Epioux éclairée de lampes fumeuses, recousant — contre-magie ! — ses chiens éventrés (*Choses que Mimi aime*, I. 34, Commentaires de l'Homme qui coud.) Ainsi aboiements déchirants, coups de croc, coups de boutoir, ventres ouverts, entrailles chambardées, s'associaient pour me constituer un terrifiant « complexe aux chiens », et permettre à ces animaux, en vertu des glissements d'affects qui s'opèrent sur le plan de l'inconscient, de symboliser, dans le « *Discour* » ci-dessus, l'attaque sexuelle, phallique, sur le « *speckman* » par le « roi des mauvais hommes ».

Donc le pauvre « *speckman* », qui a les chiens de ce roi des mauvais hommes dans son ventre-estomac, « *vômît* ». Et comme je devais avoir entendu dire que ma tante, ainsi que tant de femmes enceintes, vomissait surtout le matin, le « *speckman* » poursuit poétiquement son « *Discour* » : « le lever du soleil aussi me fait vômîr mon estomac ». Il ajoute : « et je vois aussi le mauvais estomac ». (Ce « mauvais estomac » nous occupera un peu plus loin en même temps que l'exclamation « toust » et le nom même de « *speckman* ».) « Toust : à nouveau dit le speckman : ça sent bon et mauvais et mon nez :

toust : à nouveau dit le speckman je ne peux pas ouvrir le pupitre ». Le « *Discour* » finit ainsi.

Que cela sente bon et mauvais quand la femme enceinte a vomi, voilà qui ne nous surprend pas, puisque nous savons que toutes les odeurs corporelles ou des choses issues du corps ont commencé par attirer l'enfant (tels les chiens !) avant, sous l'influence du refoulement de l'analité, de lui répugner. Et que cela sente, quand le « *speckman* » a vomi, aussi le nez, ici le sujet étant pris pour l'objet, ceci a pu m'être suggéré par le fait personnel que, lorsque je vomissais (ce qui m'arrivait souvent, vu mes névrotiques indigestions), l'exploit suprême me semblait être de vomir si fort que les choses vomies me passassent en partie par le nez ; c'était donc signe de puissance dans la magie expulsive du « mauvais » qu'en vomissant je pratiquais. Et alors mon nez lui-même sentait le vomi.

Mais quel est le « mauvais estomac » qu'on « voit » en vomissant ? Serait-ce, *stomac* en anglais voulant dire à la fois ventre et estomac, le ventre déjà pointant de la femme enceinte ? Je ne le crois pas ; à moins de deux mois de grossesse le ventre ne paraît pas, et mon imagination d'enfant restait en général réaliste. Je m'imagine plutôt que le contenant est ici pris pour le contenu ; la femme voit, dans ce qu'elle a vomi, ce qui a vomi, son estomac-ventre coupable d'avoir été sexuel ! C'est donc à cause de sa sexualité que ma tante vomit ; elle voit, pour ainsi dire, dans son vomissement, son péché. Comme le chien biblique d'ailleurs, elle retournait à son vomissement, puisque c'était la quatrième fois qu'elle enfantait. Mimau disait donc aussi, pour m'effrayer, que les enfants qui « se touchaient », c'est-à-dire étaient sexuels, cela leur « gâtait l'estomac », ce qui ne devait pas peu contribuer à me donner des indigestions, en plus du régime hygiénique et alimentaire absurde qu'on m'infligeait. (Je ne sortais presque pas ; on n'ouvrait presque jamais mes fenêtres ; on me bourrait de nourriture et de bordeaux pour me fortifier, d'où l'horreur que j'eus depuis du vin, surtout du rouge !).

Mais la sexualité, d'après Mimau, ne faisait pas que gâter l'estomac, elle rendait aussi, nous l'avons déjà vu, poitrinaire. Et c'est sans doute pourquoi le « *speckman* » exprime ses sentiments par l'étrange exclamation de « Toust » ! « Toust », c'est en effet tousse; il tousse, le « *speckman* », pour avoir accompli le péché de la sexualité. Et ici le « *speckman* », qui a d'abord surgi pour incarner ma tante actuellement enceinte, se charge de la tâche primitive d'évoquer et d'incarner en même temps ma mère, ma pauvre mère d'autrefois, la disparue, la malade, la morte. C'est à cause de ses péchés sexuels que ma mère est ici figurée toussante, et, de fait, coïncidence réelle, sa sexualité, c'est-à-dire sa grossesse, avait dû accélérer la marche du mal qu'elle avait au poumon ! On sait l'effet nocif des grossesses sur les tuberculoses. Cependant mes connaissances médicales n'atteignaient pas aussi loin : le mauvais estomac, explicitement nommé, et le mauvais poumon, suggéré par l'exclamation évocatrice de la toux, apparaissent ici tous deux comme la conséquence et le châtiment directs de la sexualité, conséquence et châtiment qui retombent bien entendu exclusivement sur la femme.

Mais le nom même du « *speckman* » nous reste à élucider. J'avais d'abord pensé qu'il dérivait de *spucken*, cracher en allemand, et doublait par suite le « vômîr ». Mais l'e de la première syllabe demeurait ainsi inexplicable. Tout à coup, en écrivant ceci, l'idée m'est venue que *Speck*, c'est *spec*, en anglais, ce qui signifie tache. Le personnage qui vomit est ainsi évoqué maculé de taches. Mais quelqu'un avait ainsi été maculé, dans mon anamnèse infantile : la même personne que celle qui toussait ! Un soir, m'avait-il été conté, peu de temps avant ma naissance, ma mère avait montré, à ma tante Jeanne justement, venue à Saint-Cloud la voir, ses jambes. Ma mère, névrosée phobique, avait toujours très peur pour sa santé; elle était très inquiète ce soir-là de l'état de ses jambes, qui paraissaient comme « truffées » (je me souviens du terme) de par des quantités de taches noirâtres, sans doute un purpura. (Ma mère, par ailleurs, adorait les truffes et j'ai

été entretenue par ma grand-mère, jusqu'à la nausée, d'une histoire d'œufs à la coque plongés dans des truffes dont ma mère, qui les avait en gourmande imaginés, s'était ensuite aussitôt dégoûtée, à la grande jubilation de mon austère grand-mère, ennemie du luxe et des truffes.) Donc ma tante Jeanne autrefois avait vu sur les jambes de sa belle-sœur ces taches noirâtres lesquelles, après coup, avaient été stigmatisées signes avant-coureurs de sa mort. C'est pourquoi, quand on était enceinte, comme ma tante Jeanne l'était à présent, au moment où je composais ce « *Discour* », on était en danger de mort, on devenait l'Homme-aux-taches, le « *speckman* ».

Si ma mère et ma tante fusionnées sont ici désignées par un nom d'homme, c'est peut-être en vertu du même fait accompli qui, à la fin de l'histoire précédente, a changé Titeli en taureau. L'Homme-aux-taches, à son tour, ayant absorbé le phallus de l'homme fécondateur et tacheteur, est devenu phallique. Mais d'une phallicité qui lui agrée peu et dont il voudrait bien se débarrasser.

C'est pourquoi il vomit. En vain ! le fœtus phallique en lui reste accroché. C'est pourquoi même il tousse; en vain, il ne peut pas le cracher ! C'est enfin pourquoi il voudrait ouvrir son pupitre (tel le mien, d'écolière), c'est-à-dire s'ouvrir le ventre pour l'en retirer. En vain, l'Homme-aux-taches ne peut pas l'ouvrir, ce pupitre damné, d'où, une fois qu'il y a été fiché, le fœtus, dût-il mettre la mère en danger de mort, ne se laisse pas aisément déloger.

***

Certes, cette attitude anti-féminine, anti-maternelle, on dira qu'elle n'est pas universelle, qu'elle ne fut, chez moi, que produit d'exception de la mort maternelle, survenue dans une ambiance des plus mélodramatiques.

Cependant, je crois que l'accentuation toute particulière de cette attitude chez l'enfant que j'étais ne fut rendue possible que par ce fait qu'elle cons-

titue, à des degrés certes très variables, l'un des aspects universels du psychisme féminin, celui même qui surdétermine — en plus des raisons économiques ou sociales y pouvant concourir — le désir, le « complexe d'avortement » de tant de femmes. La femme a peur, vitalement, de l'agression, de l'effraction corporelle de par l'homme, mais davantage encore de la violence que font subir à l'intérieur de son corps la croissance, puis la naissance de l'enfant. Jahweh n'a pas en vain choisi pour suprême châtiment infligé à la femme l'enfantement dans la douleur ! La femme frémit et recule d'autant plus que son moi, à mesure des progrès de la civilisation, devient plus lucide, plus conscient.

La dose d'Eros nécessaire pour neutraliser ces terreurs et entraîner, par amour de l'homme et de l'enfant, la femme sur le douloureux chemin, n'est pas toujours suffisante ; assez de contre-agression reste alors libre dans la femme pour que, vitalement, cette agression-là doive prendre, à l'instar de celle du mâle, le chemin centrifuge vers le dehors.

C'est sans doute ce jeu entre le « centripète » accepté ou le « centrifuge » recherché qui donne le tableau de la bisexualité. Le viril est centrifuge, et quand le « *speckman* », l'Homme-au-taches, vomit et tousse, et voudrait, ouvrant son « pupitre », en expulser le dangereux fœtus, il mérite sur ce mode son nom de mâle.

70 *FRIEND OF THE FAIRYS.*

★

or the speck man-

---

there was once upon a time a little girl who was wery good once she went in a woud and she saw a little skuirel he was wery small and he smell wery good she would take him but he said that he was to the SPECKMAN

71 *and they could not tuch me. the little girl said : little skui--rel I will not ta-*

-ke you becose I do not
love the speckman :
and then she we-
★
-nt in a three
and then she recime meny
stars an her head and she
was very happy

Fin.

(mimi.)

70

AMIE DES FÉES

---

ou l'homme-aux -taches

---

il était une fois
une petite fille qui était
très gentille elle alla un jour
dans un bois et elle vit un petit

écureuil il était très petit
et il sentait très bon elle
voulait le prendre mais il
dit qu'il était à l'HOMME-AUX-TACHES

71 et on ne pouvait pas me
toucher . la petite fille
dit : petit écu-
reuil je ne veux pas vous
prendre parce que je n'aime
pas l'homme-aux-taches :
et alors elle al-
la dans un arbre
et alors elle reçut beaucoup
d'étoiles sur sa tête et elle
fut très heureuse

Fin.

(mimi.)

AMIE DES FÉES
OU L'HOMME-AUX-TACHES

(I. 70-71)

Mais j'étais cependant, malgré mes terreurs des dangers de la féminité, une petite fille, une petite femme aspirant aux mêmes choses que toutes les femmes, érotiquement.

C'est pourquoi « une petite fille qui était très gentille... alla un jour dans un bois et elle vit un petit écureuil... très petit » lequel, ce qui est inattendu, « sentait très bon ».

Dans deux autres de mes cahiers, sorte de journal en français intitulé « *Souvenirs* », figure, à la date du 4 août 1891, une page intitulée « *Les écureuils* » et où je conte comment, alors en séjour d'été à Versailles, j'ai vu, étant en promenade dans le bois de Marly, un écureuil : « Christian » (l'un des hommes de notre écurie) « a vu un écureuil. Christian jetait des pierres dans les arbres pour le faire courir. Il sautait bien et il courait bien. Il sautait d'arbre en arbre, c'était gentil, je n'en avais jamais vu un, je croyais que c'était plus gros, c'est petit, à présent je sais comment est fait un écureuil ».

Donc, au printemps de 1890, c'est-à-dire plus d'une année avant que je n'écrivisse ces lignes-là, je n'avais pas encore, d'après ce « souvenir », vu d'écureuil, et cependant l'écureuil me fascinait déjà au point de figurer, dans l'histoire écrite alors sur l'*Amie des fées,* comme objet central de ma convoitise.

J'avais peut-être aperçu quand même auparavant des écureuils, alors que, toute petite, j'habitais Saint-Cloud, où, du parc voisin, ils viennent quelquefois jusqu'à notre jardin, et j'aurai pu refouler ce souvenir avec celui

de toute cette période sexuelle de ma première enfance. Mais j'en avais certainement du moins vu des images, et l'attitude si caractéristique où est d'ordinaire représenté l'écureuil rongeant une noix, le corps et les pattes de devant relevés et la queue érigée, est donc toute désignée pour faire de lui un symbole phallique par excellence.

C'est pourquoi, sous les espèces de la gentille petite fille de mon histoire, je rencontre l'écureuil dans le bois, en ce symbole si général des poils pubiens féminins, que dûment il hante, tels les écureuils hantant aussi les vrais bois ! Et comme j'étais une petite femelle aspirant, telle Nounou, au pénis de l'homme, je voudrais m'en emparer, de ce petit écureuil qui est « très petit », donc pas dangereux en soi ! qui sent bon ! c'est-à-dire qui n'est pas méchamment, agressivement sexuel. Le petit écureuil de ce conte, c'est en effet le gentil, le bon pénis, qu'on a bien raison de convoiter.

Mais voilà que le bon petit écureuil m'avertit de ne pas le toucher, parce qu' « il était à l'Homme-aux-taches ». Qui est mauvais ici, ce n'est plus l'homme; ce petit conte est foncièrement œdipien, puisque l'Homme-aux-taches, c'est la femme à qui je n'ai pas le droit de voler le pénis de l'homme, lequel est à elle, lequel lui appartient. Et comme, en vraie petite fille œdipienne, je n'aime pas ma rivale la femme, je dis au petit écureuil que je ne le prendrai pas. « Je n'aime pas l'homme-aux-taches » déclarai-je expressément par la bouche de la bonne petite fille respectueuse de la propriété d'autrui. Je n'aime pas l'Homme-aux-taches qui est la mère « truffée » de par sa grossesse de moi, la mère que j'ai tuée et qui voudrait par suite s'en venger. Si je lui laisse le pénis de l'homme, l'homme par conséquent, je pourrai par là l'adoucir, me la concilier, et je deviendrai alors « amie des fées », c'est-à-dire amie de la bonne mère devenue bonne fée de par mon renoncement si noble en sa faveur. (Noter la petite fille dessinée, page 70, près du titre et reproduite plus en grand au milieu de la page 71.)

Car ce à quoi je renonce en faveur de la femme ce n'est pas au pénis

méchant, engrosseur, tueur, c'est au gentil pénis, pas dangereux du tout, tout petit et qui sent bon. Cependant l'écureuil peut mordre, tels tous les rongeurs, et je devais déjà le savoir (si je ne devais l'apprendre par expérience que plus tard quand on m'aurait donné un écureuil, un vrai, qui, plusieurs mois durant, fit ma joie). Aussi, quand je l'abandonne à la femme, renonçant ainsi pour elle à la sexualité, je dois éprouver le sentiment d'avoir, à certains points de vue, choisi, telle la Marie de l'Evangile, la meilleure part, celle de la contemplation, de la sublimation. Cette attitude s'exprime par la montée de la petite fille à l'arbre, ici symbole de fuite du terrestre, de l'instinctuel, du sexuel. En grimpant à un arbre, j'imite d'ailleurs l'écureuil, je m'identifie à lui; si je le perds, je le deviens. Et ce que je deviens alors, c'est l'écureuil non plus grossièrement phallique, mais l'écureuil cérébralement sublimé; non plus l'écureuil pénien de Pascal, mais l'écureuil cérébral de mon père, le savant, l'intellectuel. Ma montée à l'arbre est une ascension vers le ciel, vers ce ciel que j'aimais tant, moi qui raffolais alors d'astronomie. Et le ciel me rend mon amour : il fait pleuvoir sur ma tête enfantine, déjà apte aux sublimations, une pluie d'étoiles qui me couronne d'un pur bonheur.

⁂

L'histoire de l'*Amie des fées* montre que, dès ma huitième année, s'était déjà établie en moi l'attitude psychologique qui devait rester mienne tout le long de ma vie. Chaque fois, en effet, où mes élans instinctuels, de quelque sorte qu'ils fussent, se brisèrent au mur de la réalité, c'est en montant à l'arbre aux étoiles, c'est-à-dire en me réfugiant dans les sublimations intellectuelles, que je retrouvai la paix et le bonheur (1).

---

(1) Une version allemande inachevée d'*Amie des fées ou le Speckman* (V. 50) apparaît bien moins sublimée :

« *Der Freund von den Feen.*
» *oder der Speckman.*

» *Es war einmal ein kleinnes Kind es war ser goüt. ein sie ging in das wald und sie sehem ein kleinen Mann so sargen zu sie :*

» *der schöner Man ist in den Wald und isst seinene Feinde und der guten Mann so ist mir ist seine Freund und* »...

« L'amie des fées.
» ou le Speckman.

» Il était une fois une petite enfant elle était très bonne. un jour elle alla dans le bois et elle vit un petit homme ainsi lui dit :

» le bel homme est dans le bois et mange (?) ses ennemis et le bon homme ainsi me mange (?) mange (?) ses amis et »...

Ici apparaît l'identité du « petit écureuil » avec un « petit homme », sans doute ce même « petit homme » que celui de la chanson :

« Mon père m'a donné un mari,
» Mon Dieu quel homme, quel petit homme !... »

72

STORY

Toust said the speck-
-man I do not no
what is in my stomac
toust toust again
said the speckman it
is the Rabbit with
aut skin who is in
my stomac toust
again said speck-
-man they are comming
the Bigs-Pigs-men

72

HISTOIRE

Toust dit l'homme-
-aux-taches je ne sais pas

ce qui est dans mon estomac
toust toust à nouveau
dit l'homme-aux-taches c'
est le Lapin sans
peau qui est dans
mon estomac toust
à nouveau dit l'homme-
-aux-taches ils viennent
les Gros-Cochons-d'hommes

HISTOIRE

(I. 72)

Voici une courte histoire où mon renoncement au sexuel du conte pré-cédent est dûment commenté. C'était par respect de la propriété de la femme, par moralité, vertu, que j'y déclarais renoncer. Un seul trait instinctuel œdipien demeurait ; je n'aimais pas l'Homme-aux-taches, ma rivale. Mais qu'il y eût dans cette accentuation morale de mon attitude renonciatrice quelque hypocrisie, voilà qui s'avoue ici. Le tableau de la femme enceinte est, en effet, à présent réévoqué avec une vigueur accrue ; si je renonce au sexuel, c'est surtout parce que je ne veux pas être comme elle, ce qui serait à la fois dégoûtant et dangereux.

Les « mauvais hommes » du monologue précédent, où l'Homme-aux-taches déjà « toussait », sont ici devenus les « Gros-Cochons-d'hommes ». Mimau et Gragra auraient-elles dit devant moi que mon oncle était un cochon d'engrosser aussi souvent sa femme, mon troisième cousin Romée n'ayant que neuf mois alors que sa mère déjà vomissait de par sa nouvelle grossesse ? C'est possible, même probable. Quant à la nature phallique de ce qui figurait comme « chiens des mauvais hommes » dans le précédent monologue, elle éclate avec plus d'évidence encore ici : ce qui fait vomir la femme, c'est d'avoir dans l'estomac, le ventre, non plus des chiens, mais le Lapin sans peau. Nous connaissons déjà ce personnage. Mais aurais-je vu, quelque part, peut-être dans notre jardin à Saint-Cloud, de petits lapins venant de naître, et qui sont alors, de fait, rouges au point de sembler « sans peau », écorchés, à l'égal des lapins qu'on voit pendus chez les bouchers ? Je ne sais, toujours est-il que la transformation du pénis de l'homme en fœtus, dans le ventre de la femme,

est ici sous-entendue; le Lapin sans peau, de phallique, devient fœtal. C'est parce qu'elle a le fœtal Lapin sans peau dans son ventre que ma tante est déclarée ainsi vomir, ce qui est d'ailleurs pure réalité physiologique.

Mais jamais l'Homme-aux-taches » n'a autant « toussé », jusqu'à quatre fois proférant ici son « Toust » ! Dans les mots enchantés qui vont suivre, on verra que « Toust » est un charme « *pour faire ouvrir les choses fermé a clee* », c'est-à-dire sans doute les ventraux « pupitres ». « Toust » est ainsi assimilé, avec les vomissements des femmes gravides, à des efforts oraux d'expulsion du fœtus. J'ai dû m'imaginer que si ma tante enceinte vomissait tant, ce devait être parce qu'elle essayait, sur ce mode, d'expulser le fœtus qui la rendait malade et qui, ce qui est plus grave, constituait un danger mortel s'il grandissait en elle et si, par suite, elle en devait, plus tard, accoucher.

A

73

MOTS ENCHENTÉS

Papilly-gigily (*Pour dispa-rai-tre.*

Toust (*Pour faire ouvrir les choses ⋆ ⋆fermé a clee.)*

Ada (⋆*mots Pour donné des cau-chemars.*

schous (*Pour faire marcher les choses⋆ ⋆ en bois.*

Pentis (*Pour tuér les gens.)*

Rentis. (*Pour redonnér la vie aux gens.*

MOTS ENCHANTES

(I. 73)

Voici des mots magiques qui reflètent bien, ce me semble, l'ambivalence de mes sentiments.

« PAPILLY-GIGILY... *Pour disparaitre* ». Qu'est-ce qui ici disparaît ? Je crois que c'est le pénis dans la femme. Papilly-Gigily évoque ainsi le coït. (Comparer *Pour faire des enchantements* (I. 31), où cette formule magique fait apparaître la marmotte transformée ensuite en taureau.) Papilly rappelle d'ailleurs Papa, peut-être même papier, l'un des attributs essentiels, avec la plume et le crayon, de mon père à son bureau. Il doit donc être ici question de paternité. Par cette formule magique le pénis disparu dans la femme peut s'y transformer en fœtus.

Mais Toust lui succède ausitôt. « TOUST... *Pour faire ouvrir les choses fermé a clee* ». On sait que Toust est la formule employée par l'Homme-aux-taches, c'est-à-dire la femme enceinte, pour tenter d'avorter sur le mode oral vomitif et « toussitif ». Toust est par suite ici la contre-magie salvatrice de la magie maléfique Papilly-gigily, et c'est pourquoi ce mot enchanté est capable de faire ouvrir les choses les plus obstinément fermées à clef, pupitres d'écolière ou ventres engrossés !

« ADA... *mots Pour donné des cauchemars* ». Quels cauchemars ? Sans doute les cauchemars classiques que je m'amuse, dans ces cahiers, à envoyer aux femmes mères, Mme Reichenbach ou autres, et qui étaient les miens : cauchemars de grenouilles, de taureaux, du Serquintué, du Calica ou de la Vis. Or Ada suggère Anna assez déformé pour rendre ce nom méconnaissable. Et Anna, la femme de chambre de ma grand-mère, on le sait, c'était le Vice ! ou la Vis, ce roi de tous mes cauchemars ! Le mot maléfique Ada engendre ainsi des cauchemars, en particulier celui à la Vis en bois, engluée, et qui tourne lente, atrocement lente.

Mais on dit alors « SCHOUS... *Pour faire marche les choses en bois* », c'est-à-dire sans doute pour faire marcher, s'en aller, la Vis en bois. Ce mot est à nouveau une contre-magie apotreptique de la magie maléfique du sexuel symbolisé si atrocement pour moi par la grosse Vis en bois. Pourquoi ai-je choisi ce mot ? Il me vient l'idée que peut-être, dans un conte, je ne sais où, que j'aurais lu en allemand, il y aurait eu une magie relative à un cordonnier, plutôt un « sabotier », où il serait dit, pour faire marcher ses sabots de bois : « *Schus... ter.* etc. » — d'où Schous, qui rappelle aussi l'anglais *shoe* (soulier).

« PENTIS... *Pour tuér les gens* ». Voici la magie noire suprême, qui était déjà aux aguets dans les premiers maléfices sexualisés de Papillygigily et d'Ada, mais apparaît ici isolée : la magie de mort. Rien qu'en proférant ces simples syllabes, je puis, moi, petite Mimi, me débarrasser des gens, les faire mourir, enivrante toute-puissance ! Cependant ma bonté n'est pas en reste de puissance et je peux consentir à annuler le mal que j'ai si aisément fait : je n'ai, après Pentis, qu'à proférer Rentis.

« PENTIS... *Pour tuér les gens* » et « RENTIS... *Pour redonnér la vie aux gens* », doivent refléter tout spécialement mes propres désirs. Il était des gens à qui j'eusse voulu prendre la vie, comme on l'avait prise à ma mère — avec ma complicité ! Mais aussitôt jouait la peur du talion de ma propre agression et aussi l'amour qui, en moi, coexistait donc auprès de la haine, toutes mes passions étant ambivalentes et formées d'un mélange d'instinct d'amour et d'instinct d'agression. Alors la haine une fois assouvie par mon agression magique imaginaire, il me fallait aussitôt ressusciter les gens que j'avais tués en pensée : mère, nourrice, grand-mère, Mimau ou Gragra. Je leur *rendais* la vie après la leur avoir *prise*, avec une désinvolture, une toute-puissance égales. Sans doute d'ailleurs Pentis dérive-t-il de *prendre* comme Rentis de *rendre*, avec suffixes camoufleurs surajoutés, transformation des d en t, et suppression, dans les deux mots, comme en langage de bébé, des r, sauf pour l'r initial de rendre. Peut-

être aussi à Pentis un autre mot encore a-t-il concouru : pendre. J'avais en effet très peur de me pendre ou plutôt de m'étrangler avec des ficelles, suivant une histoire qu'on m'avait contée, pour me rendre prudente, d'enfants étranglés par inadvertance avec de petits nœuds coulants qu'ils avaient faits pour s'amuser.

⁂

Ces exemples de trois couples de mots agressivo-magiques et contre-magiques illustrent une fois de plus l'importance si générale des mécanismes ambivalents primitifs qui tendent à faire, puis défaire, du mal aux gens.

74

SPITTING MAN

there was once upun
a time a man who
always spittet he spit-
-tet he spattet so much that they
called him the : SPITTING MAN :
and he had also a duck who
maid like him and they called
the duck : SPITTING DUCK : once
the SPITTING DUCK saw a fish

75

——————— *spitting he took*
him and they called the
fish : SPITTING FISH. : and they
were very happy.

74

HOMME QUI CRACHE

il était une fois
un homme qui
crachait toujours il cra-
chait il crachait tellement qu'on
l'appelait l' : HOMME QUI CRACHE :
et il avait aussi un canard qui
faisait comme lui et on appelait
le canard : CANARD QUI CRACHE : un jour
le CANARD QUI CRACHE vit un poisson

75

en train de cracher il le
prit et on appela le
poisson : POISSON QUI CRACHE : et ils
furent très heureux.

HOMME QUI CRACHE

(I. 74-75)

Des crachats, j'en voyais tous les jours sur les trottoirs des rues, où les avaient lancés des hommes, rien que des hommes, les femmes ne crachant pas ainsi par terre : cracher, c'était un geste, certes dégoûtant, mais un apanage éminemment viril.

De plus, pour l'insulter, n'avait-on pas craché à la figure du Christ, ainsi que je l'avais entendu conter ? Voilà une histoire qui m'intriguait fort. Car la salive insignifiante ne me venait même pas à l'esprit; je m'imaginais qu'on ne crachait, dans ce cas, que des crachats, des crachats jaunes comme j'en voyais sur les trottoirs. Mais alors comment se faisait-il que les insulteurs du Christ eussent eu ainsi, à point nommé, dans la gorge, « un crachat qui attendait » ? Le « crachat qui attend » rejoignait ainsi la « goutte qui attend », que j'avais donc, moi, distinction insigne, vu jaillir à point nommé de l'urèthre viril, et qui, par sa couleur, son opacité jaunâtre, pouvait si bien s'assimiler à la substance des crachats.

Et si les crachats sur les trottoirs des rues me dégoûtaient déjà tellement, me faisaient même peur, c'était sans doute parce qu'auparavant d'autres « crachats » ne m'avaient que trop puissamment fascinée.

Cependant l'Homme qui crache possède un canard, et ce canard nous arrêtera. Les canards avaient été, avec les chats, les animaux favoris de ma mère. Dans notre salon était même accrochée une aquarelle représentant sa « mare aux canards » dans le jardin de mes parents, à Bouviers. On me contait de plus une histoire terrible, que j'ai entendue maintes et maintes fois. Ma mère aimait l'eau, certes plus que mon père et ma grand-mère; elle aimait même l'eau froide. Ses institutrices (ou qui ?) lui avaient inculqué l'habitude des tubs froids. Elle en prenait malgré ses « granulations dans la gorge », malgré ses crachements de sang, malgré surtout les

interdictions de son mari et de sa belle-mère. Alors parfois, quand on l'entendait tousser, mon père ou ma grand-mère lui reprochaient : « Mimi (elle portait le même prénom diminutif que moi), tu as encore fait le canard ! » En vain, en cachette elle recommençait. Ainsi le Canard qui crache pourrait bien, dans l'histoire ci-dessus, figurer ma mère, comme l'Homme qui crache, c'est-à-dire éjacule, mon père.

Mais on me contait encore une autre histoire de canard : celle de la poule à laquelle on a donné à couver des œufs de cane. En faisaient surtout les frais l'effroi, l'épouvante affolée de la pauvre mère poule, quand elle voyait, pour la première fois, ses petits partir sur l'eau, où elle ne pouvait donc les suivre. Telle eût été ma mère, avait l'air d'insinuer avec satisfaction ma grand-mère, si elle avait pu m'élever, tant je lui ressemblais peu ! Alors c'était moi, le petit canard. Mais un trait biographique plus précis encore pouvait faire de moi le petit canard de l'histoire à la poule : fille d'une mère qui était un « canard » de par son amour si funeste de l'eau, j'étais donc héréditairement un petit canard qui, de fait, avait été élevé par une poule, puisque ma nourrice, ma mère adoptive, s'appelait Poulet. Et elle aussi, en quittant notre maison, m'avait dû laisser seule sur le grand lac de la vie. Ces concordances de ma biographie personnelle avec l'histoire de la poule aux œufs de cane devait lui conférer, pour moi, sa puissante saveur.

Ma mère était morte, laissant mon père veuf et moi orpheline. Et, dans mon récit, nous voici tous deux seuls, mon père et moi, sous forme de l'Homme qui crache avec son petit canard. Mais le canard ne m'identifie pas qu'à la disparue, il m'identifie encore à son maître mâle par le crachement. C'est dit en toutes lettres : « l'Homme qui crache... avait aussi un canard qui faisait comme lui... » Le canard imite l'homme, le canard a un fort complexe de virilité. Car c'est là défense vitale ; je ne veux pas, moi, du rôle de la femme, de la maternité qui menace, du fœtus, danger mortel ! Je préfère vomir, tousser, cracher, surtout cracher, comme l'homme.

Il y avait pour moi, d'ailleurs, dans le fait réel de cracher, une contre-magie des plus efficaces contre tous les dangers menaçant l'intérieur du corps, en particulier les poisons dont je devais alors commencer d'éprouver la phobie. Voyais-je à plusieurs mètres de moi un candélabre, un chandelier de cuivre sur lequel verdissait tant soit peu de vert de gris, je m'imaginais aussitôt qu'il « avait pu m'entrer dans la bouche », et je devais aussitôt cracher — ne fût-ce bien entendu que de la salive —, demandant de plus à Mimau de bien m'assurer qu'il ne m'était pas entré dans la bouche. Sans doute la « mousse » verdâtre du vert de gris évoquait-elle pour moi la mousse verdâtre coupable aux organes génitaux des filles, décrite par Mimau, ou le sperme qui jaillit de l'urèthre, à l'éjaculation, un peu comme la mousse d'une bouteille de bière ou de champagne qu'on débouche ? Cette dernière mousse-là formait donc les Mou-mous, autrement dit mes cousins. Elle était par suite fort redoutable, puisque avec la grossesse on pouvait attraper la mort. C'est pourquoi, quand on voyait du vert de gris, il convenait, et abondamment, de cracher jusqu'à épuisement de salive dans un mouchoir ou même, pour gagner du temps, sur les tapis.

Je crachais de même lorsque, sur la cheminée de la salle à manger, j'apercevais la petite bouteille contenant les gouttes de strychnine que prenait M. Escard, le bibliothécaire, qui avait mal à l'estomac. J'avais entendu dire par lui que s'il prenait par erreur plus des dix gouttes qui lui étaient ordonnées, peut-être il en mourrait ! Je saisissais — sur l'exemple terrifiant des chiens tués à la strychnine et dont je reparlerai plus loin — (Commentaires de la *Chèvre-morte-à-l'homme-qui-fume*, II. 18, et de la *Fille noire qui crache*, III. 33) que la mort par la strychnine était une mort par spasmes du système nerveux. Alors ce poison m'épouvantait et me fascinait à la fois, les spasmes qu'il provoquait s'assimilant sadiquement, dans mon inconscient, aux spasmes vénériens.

Aussi toute une partie de moi-même aspirait-elle à s' « empoisonner » et c'est ce qui faisait la violence, d'autre part, de mon attitude vitale anta-

goniste. Et c'est cette dernière attitude qui m'a dicté la fin de la petite histoire de l'Homme qui crache avec son canard. Le canard un jour aperçoit un poisson en train de cracher et s'empare aussitôt de ce phallus cracheur. Il se l'approprie, se l'adjoint, et par là est devenu l'égal de l'Homme qui crache, lui-même un mâle. Le complexe de virilité de la petite Mimi est comblé; aussi peuvent-ils, le canard avec son poisson, être « très heureux ». (1)

⁂

En terminant cette revue des récits inspirés par le « complexe d'expulsion » féminin, on peut se demander jusqu'à quel point ce complexe ne se surajoute pas réellement aux causes organiques des vomissements gravidiques chez la femme en général. Les femelles des autres mammifères semblent en effet, d'après le témoignage des vétérinaires, n'en être que peu ou prou incommodées. Je n'ai pu recueillir grand chose à ce sujet sur les anthropoïdes. (2)

---

(1) « *Und alle drei gingen zusamen auf den: Gaurisankar: wo sie noch leben, wenn sie nich todt sind.* »

« Et tous les trois allèrent ensemble sur le: Gaurisankar: où ils virent encore, s'ils ne sont pas morts. »

Ainsi je complète la traduction allemande de cette histoire (*Der speiender Mann, L'Homme qui crache,* V. 68) affirmant, au moyen de ce fantasme d'ascension au plus haut des monts par l'Homme et son canard piscinement phallicisé, mon ambitieuse identification à mon père, alpiniste et homme.

(2) Dans « *The Great Apes, a study of anthropoid life* » (New Haven, Yale University Press, 2e édition, p. 261), Robert M. Yerkes et Ada W. Yerkes rapportent, d'après Montané, le cas de la guenon Cucusa. Je traduis ce passage : « Pendant cette période » (la gravidité) « la jovialité habituelle de Cucusa disparut; en même temps, elle perdait l'appétit, manifestant une certaine aversion pour la nourriture, qui s'exprimait parfois par de véritables vomissements. » Le Professeur Urbain, du Museum, me rapporte d'autre part avoir aussi observé, vers 1930, des vomissements chez une guenon d'orang-outang gravide. Par contre, le Dr G.M. Vevers, « Superintendant » à la Zoological Society de Londres, et le Professeur Bourdelle, du Museum, m'ont dit n'avoir jamais observé de vomissements gravidiques chez les anthropoïdes ni les autres singes.

76

« L'ESCAMOTEUR »

le 23 Avril 1890.

Once Mimi was once a
fairy and once she lost
her power and she was very
very miserable.
once that she was sadder
then the others days Mimi
saw a man comming in the
romm Mimi faintet Mimau
*who was in the romm faintet Mme*
Proveux who was in the romm

77 *faintet Mme Reichenbach who*
was in the room faintet. the
man who was the « ESCAMOTEUR »
did not Know what was that.
the « ESCAMOTEUR » put Mimi in
a golden cariache Mimau,

Mme Proveux and Mme Reichen
-bach , were in a silver cariache
in the cariache whe mimi
was were white and silvers
birds to carry the cariache
in the carriache where were

78 *Mimau, Mme Proveux and Mme*
Reichenbach there were pink
birds. in the cariache the «ES-
-CAMOTEUR» dresses Mimi, he drestet
Mimau, he drestet Mme Pro-
-veux and he drestet Mme Rei-
-chenbach then we came by
a golden dor in a beau-
-tiful garden and there
a made a signe with my
wand and a beautiful table
came with something to eat.
(mimi)

79 *then we ate thos things who were some little [mauvietes who were wery good but Mr Trou-trou was [—— there and was jealous of the Escamoteur and of [mimi. Mimi did not know and the Escamoteur also that [Mr Trou-trou was there . then we said our reflection [about Mr Trou- -trou and he heard all!!! then in the [night he went to fetc a plante who name was : [Dongoline : and the : Dongoline : was red (the couller [of the Devil.) then Mr Trou-trou maid boil the : Dongoline and made some signes over it and said [enchentet words who were : Papily-gigily, Hocus-Pocus, [Pentis, Ren-*

tis, : and thos things that he maid over
[the Dongoline
were to make Mimi ill when Mimi awoke the
morning she was ill by what Enchenment.
[le 28 Avril 1890

then she was wery annonyed and then
[once a fairy
came to see mimi and said :

«to ciour you some body muss make
[a great scriem
out you muss say it because if you say to
[some body
to scream if they scream it will not make ef-
-fect then mimi said :
«it» is annonyed but.......!» and the fairy
said :

80 *«but what it signifie but....! some body muss*
make a great scream! yes!» then the fairy went
away. gretchen maid a great scream and I was
well.

mimi

76

« L'ESCAMOTEUR » *le 23 avril 1890.*

Autrefois Mimi était une fois une
fée et un jour elle perdit
son pouvoir et elle fut très
très malheureuse.
un jour qu'elle était plus triste
que les autres jours Mimi
vit un homme entrant dans la
chambre Mimi s'évanouit Mimau
qui était dans la chambre s'évanouit Mme
Proveux qui était dans la chambre

77

s'évanouit Mme Reichenbach qui
était dans la chambre s'évanouit. l'
homme qui était l'« *ESCAMOTEUR* »
ne savait pas ce que c'était que ça.
l'« *ESCAMOTEUR* » mit Mimi dans
une voiture en or Mimau,
Mme Proveux et Mme Reichen-

bach , étaient dans une voiture en argent
dans la voiture où Mimi
était il y avait des oiseaux blancs
et argent pour porter la voiture
dans la voiture où étaient

78 Mimau , Mme Proveux et Mme
Reichenbach il y avait des oiseaux
roses . dans la voiture l'*ES-
CAMOTEUR*» habilla Mimi , il habilla
Mimau, il habilla Mme Pro-
veux et il habilla Mme Rei-
chenbach alors nous passâmes par
une porte dorée dans un beau
jardin et là
je fis un signe avec ma
baguette et une belle table
vint avec quelque chose à manger.

(mimi)

79 alors nous mangeâmes ces choses qui étaient
[de petites *mauvietes* qui
étaient très bonnes mais Mr Trou-trou
[était là et
était jaloux de l'*Escamoteur* et de Mimi.
[Mimi ne
savait pas et l'*Escamoteur* non plus que
[Mr Trou-trou
était là . alors nous disions nos réflexions
[sur Mr Trou-
trou et il entendait tout ! ! ! alors dans la nuit il
alla chercher une plante dont le nom était :
[Dongoline : et
la : Dongoline : était rouge (la couleur du
[Diable.)
alors Mr Trou-trou fit bouillir la : Dongoline
et fit dessus des signes et dit des mots
[enchantés
qui étaient : Papily-gigily, Hocus-Pocus,
[Pentis, Ren-
tis, : et ces choses qu'il faisait sur la
[Dongoline

étaient pour rendre Mimi malade quand
[Mimi s'éveilla le
matin elle était malade par quel Enchan-
[tement . *le 28 Avril 1890*
alors elle fut très ennuyée et alors un
[jour une fée
vint pour voir Mimi et dit :
« pour vous guérir quelqu'un doit faire
[un grand cri
mais vous devez pas le dire parce que
[si vous dites à quelqu'un
de crier s'il crie ça ne fera pas d'ef-
fet alors Mimi dit :
« c'»est ennuyeux mais.......!» et la fée
dit :

80 « mais ce que ça signifie mais....! quel-
[qu'un doit
faire un grand cri ! oui ! » alors la fée s'en
alla. Gretchen fit un grand cri et je fus
bien .

mimi

L'ESCAMOTEUR

(I. 76-80)

Cette histoire est datée du 23 avril 1890. Donc toutes les pages précédentes, à partir de la page 68 où j'annonçais que les arbres, c'est-à-dire les marronniers du Cours la Reine, avaient leurs feuilles, ont dû être écrites pendant ce mois d'avril où ma tante Jeanne, grosse environ de deux mois, vomissait. Aussi le thème du crachement et du vomissement y domine.

***

Le récit de *L'escamoteur* n'est pas aussi crûment que les précédents issu de l'inconscient; tout son début, en particulier, apparaît irisé des teintes des contes de fées que je lisais : « Autrefois Mimi était une fois une fée et un jour elle perdit son pouvoir et elle fut très très malheureuse. »

Dans ce préambule transparaît le thème inconscient, très fort chez la petite fille que j'étais, du « deuil du pénis », du grand phallus personnel narcissique, dont j'avais été privée par la Nature, et qui confère cette haute puissance phallique dont les hommes m'apparaissaient si favorablement doués. Cette puissance que j'ai perdue, je ne dis pas comment, c'est au père bénéfique que je vais la redemander. « Un jour qu'elle était plus triste que les autres jours Mimi vit un homme entrant dans la chambre Mimi s'évanouit », Mimau de même, ainsi que Mme Proveux et Mme Reichenbach, bref tout ce qui est féminin s'écroule de terreur à la seule vue de l'homme. Car ce pourrait être là l'homme maléfique, le père mauvais, agressif, blesseur, tueur ! Mais « l'homme qui était l'Escamoteur ne savait pas ce que c'était que ça » ; il ne comprend rien à ces réactions d'épouvante, puisqu'il n'est, lui, animé que de bonnes intentions. Ainsi qu'on le verra par la suite de ces récits, l'Escamoteur incarne en effet d'ordinaire le

« père » bénéfique ; sa baguette magique et phallique, parente des augustes baguettes divinatoires de l'Antiquité, faisait pour moi le bien plutôt que le mal.

Et l'Escamoteur se sert aussitôt de son pouvoir phallique bienfaisant : il « mit Mimi dans une voiture en or », me rendant ainsi, entre parenthèses, cet or qu'on accusait autour de moi mon père de m'avoir volé. Les autres créatures féminines « étaient dans une voiture en argent » ; il faut bien que la hiérarchie entre mon moi princier et les autres soit respectée ! La hiérarchie se poursuit dans la couleur des attelages : « des oiseaux blancs et argent » portent ma voiture, des oiseaux tout simplement roses celle où les autres sont entassées.

L'Escamoteur, quand nous sommes ainsi dans nos voitures, nous « habille » féeriquement ; il doit nous donner de ces belles robes dont j'étais, hélas, privée, de par l'affectation de simplicité, pour moi, de ma grand-mère — tandis que mes petits cousins allaient vêtus de dentelles, ce que Mimau ne cessait d'observer avec aigreur. Je m'en dédommageais en me déguisant en fée avec tous les oripeaux brillants qu'on me laissait. Donc, habillées sans doute magnifiquement par l'Escamoteur, nous nous envolons évidemment avec nos voitures attelées d'oiseaux, le bénéfique Escamoteur nous conférant par là, en plus de l'or et des beaux atours, le splendide envol érectile phallique. Et l'Escamoteur, lui, bien que ce ne soit pas non plus expressément dit, doit être assis dans ma voiture à moi, celle en or, tel le marié auprès de la mariée, et c'est ainsi que, tous deux, nous passons, « par une porte dorée » (l'or toujours !) « dans un beau jardin ».

Les beaux jardins, les beaux paysages, de toujours m'ont fascinée. Les plus splendides de mes rêves sont toujours de paysages, de paysages où je me sens envahie d'un bonheur quasi surnaturel, d'une paix souveraine. Or ces beaux paysages, si souvent, si universellement symboles du premier bonheur de l'enfant auprès de la mère nourricière dont la Nature n'est donc qu'un avatar élargi, ces paysages si beaux sont pour moi reliés à cette nos-

talgie de la mère d'une façon plus précise encore, toute biographique. A trois ans, en effet, nous avions quitté notre villa de Saint-Cloud, où j'étais née, pour venir habiter en ville la sombre maison du Cours la Reine, à Paris, et la nostalgie des jardins respirants m'en était restée. Non pas seulement à cause des arbres, des oiseaux, des herbes et des fleurs, mais sans doute d'abord parce que, dans la villa et le jardin de Saint-Cloud, j'avais connu le bonheur profond, que rien peut-être ne remplace jamais, de l'enfant repu au sein de sa nourrice. Que de fois, l'été, découvrant son beau sein blanc gorgé de lait, Nounou n'avait-elle pas dû me le tendre dans l'ombre bruissante des grands marronniers ? Si un émoi aussi profond me saisissait chaque fois où, en plein air, l'été, je voyais une femme, dénudant son sein, le tendre à un enfant, c'était sans doute en vertu de ce souvenir-là. Et c'est aussi pourquoi, dès que j'ai passé, avec l'Escamoteur, la porte d'or, qui pourrait être la grille en fer glorifiée de notre jardin de Saint-Cloud, je fais « un signe avec ma baguette » (sans doute sa baguette, son phallus tout puissant qu'il m'a donné !) « et une belle table vint avec quelque chose à manger ».

Le sein bénéfique de la bonne nourrice ici figuré, comme dans tant de rêves, par « une belle table », avait en effet pour moi hanté un beau jardin.

L'Escamoteur et Mimi s'attablent donc. « Alors nous mangeâmes ces choses qui étaient de petites *mauvietes* qui étaient très bonnes ». Souvenir gastronomique réel ! J'adorais, enfant, les petits oiseaux, je les adorais doublement, et pour les entendre chanter et pour les manger. Je ne faisais d'ailleurs pas, soit dit à ma décharge, très bien le lien entre les oiseaux qui chantaient et ceux qu'on mangeait ; ainsi le refoulement de mon sadisme l'exigeait, pour moi ce n'étaient pas vraiment les mêmes.

Me voici donc, dans le beau jardin nourricier, en tête à tête gastronomique, non plus avec ma nourrice, mais avec un homme, l'Escamoteur. Nous mangeons ensemble des mauviettes, mais ces mauviettes sont plus qu'un souvenir de table réel. Car les mauviettes sont des oiseaux, et les

oiseaux sont très généralement des symboles phalliques. Aussi est-ce un acte d'amour sur le mode oral que j'accomplis avec l'Escamoteur en mangeant avec lui des mauviettes; notre festin de noces, car ç'en est un, est une sorte de double fellation cannibale, où l'homme, par projection, fait comme moi-même. On se souviendra à ce sujet que, pour le tout petit enfant, quand il est très précocement témoin, ainsi que je le fus moi-même, des actes sexuels des adultes, les rapports de l'homme à la femme, et réciproquement, sont des rapports de nourrisson : l'homme doit sucer ou manger à la femme son sein et le reste d'elle, comme la femme doit sucer et manger à l'homme son pénis et le reste de lui. L'importance réelle, dans les scènes d'amour, des baisers, doit contribuer à ces interprétations orales.

Telle s'accomplit, sous les espèces symboliques du festin de mauviettes dans le beau jardin, la communion amoureuse de Mimi et de l'Escamoteur.

Or l'Escamoteur, c'était le transfert de Pascal, l'amant de ma nourrice, auquel j'avais vraiment vu, de mes yeux vu, « escamoter » en elle son pénis. (Les cheveux et les moustaches également noirs de l'escamoteur réel, M. Antoine, et du piqueur corse Pascal, ne pouvaient que renforcer cette assimilation.)

Quoi d'étonnant alors si M. Trou-trou, avatar de ma nourrice, c'est-à-dire l'amante de Pascal, mon œdipienne rivale, revient errer, comme une âme en peine, dans le beau jardin, son ex-royaume, d'où notre triomphe oral-nuptial l'a évincée ? Cela en toutes lettres est précisé : « M. Trou-trou était là et était jaloux de l'Escamoteur et de Mimi ».

Mais les spectres ne sont pas toujours visibles à ceux qu'ils hantent, et ni Mimi, ni l'Escamoteur ne savent que M. Trou-trou est là ! Aussi échangent-ils sans se gêner leurs réflexions sur le personnage troué, et haï par moi, la femme de laquelle mon amour avait dû si tôt pour la plus

grande part se retirer, se portant sur le plus digne objet qu'était le phallique Pascal. Qu'est-ce que je puis ainsi dire de mal de M. Trou-trou ? Peut-être l'accusais-je de m'avoir sevrée et de n'avoir plus offert son corps qu'à Pascal ? On dit que je me laissai sevrer sans colère apparente, mais ce qui se passa en moi reste à savoir. En tous cas, une légende circula toute mon enfance dans la maison, rapportée à moi cent fois par Gragra. Ma nourrice aurait trop aimé le vin, le vin rouge, ce qui lui aurait fait perdre trop tôt son lait. Que signifiait ce « trop tôt » ? Gragra disait à six mois, Pascal me dit plus tard que j'aurais été nourrie jusqu'à dix-huit mois. La vérité est peut-être entre les deux.

Donc, d'après Gragra, à six mois, Nounou, dont le sein se serait tari, me gorgeait d'épaisses bouillies préparées et montées en cachette avec la complicité de la cuisinière. Et c'était la femme de chambre de ma grand-mère, Marguerite, qui aurait découvert et révélé la chose. Mais alors on n'avait pas renvoyé Nounou, et c'était Marguerite qui avait dû partir, le marché ayant été mis en main à ma grand-mère par Nounou : elle ou moi. Telle pouvait être la crainte, chez ma grand-mère, d'être accusée, en « ayant changé mon lait », si alors je mourais d'entérite, comme étaient morts en Corse autrefois ses trois premiers enfants, de m'avoir à mon tour assassinée, pour que son fils héritât de moi ! On s'était donc borné à acheter une vache qui, trop bien nourrie d'après Gragra, avait elle aussi bientôt perdu son lait. Cependant je survivais, malgré les bouillies qui, d'après Gragra, m'avaient gâté l'estomac.

C'est peut-être de ces accusations contre Nounou que j'entretiens ici, dans l'histoire de l'Escamoteur, cet œdipien personnage. Et de même que, dans le récit de *Plusieurs choses de Mimi* (I. 36), mon père, M. Prat, apprend tout le mal qui avait été dit de lui par Mimau et Gragra grâce à l'intermédiaire du Crayon de bouche, ici M. Trou-trou, ma Nounou, entend tout le mal que je rapporte sur elle et que j'avais appris

de la même Gragra, laquelle « m'avait vue naître », comme elle s'en vantait si souvent.

A partir du moment où M. Trou-trou a entendu les « réflexions » faites sur son compte par Mimi et par l'Escamoteur, qui est donc Pascal et que je semble ici prendre à témoin de ce qu'on m'avait rapporté par ailleurs sur ma Nounou, le bonheur œdipien du couple Escamoteur-Mimi est troublé; la terrible vengeance œdipiene de ma rivale évincée va sévir.

Ecoutez quels sont à présent les agissements de Trou-trou : « Alors dans la nuit il alla chercher une plante dont le nom était : Dongoline ». Le nom de Dongoline ne fait-il pas vraiment vénéneux, avec sa terminaison en *ine* évoquant Digitaline, Aconitine, Atropine, bref les plus redoutables poisons végétaux, dont j'avais peut-être entendu et à moitié retenu les noms, phobiquement sensibilisée comme je l'étais à la peur des poisons ?

« Et la Dongoline était rouge (la couleur du Diable). Alors M. Trou-trou fit bouillir la Dongoline et fit dessus des signes et dit des mots enchantés qui étaient : Papily-gigily, Hocus-Pocus, Pentis, Rentis, et ces choses qu'il faisait sur la Dongoline étaient pour rendre Mimi malade... »

A partir d'ici, les agissements de M. Trou-trou, ou Nounou, figurent à la fois deux ordres de faits : les uns, faits biographiques survenus dans mon enfance et dont j'avais depuis entendu l'écho plus ou moins déformé ; les autres, faits fantasmatiques, figurant ceux-ci enrichis de tous les émois profonds de mon propre psychisme que je projetais rétrospectivement sur Nounou.

La cuisine de sorcière à laquelle se livre Trou-trou rappelle en effet la confection clandestine des bouillies qui, d'après Gragra, m'empoisonnaient, mettant même en danger ma vie, de par la colique et l'entérite. La plante vénéneuse est cueillie de nuit, dans l'ombre, de même que dans l'ombre du secret et de la cuisine se confectionnaient mes empoisonneuses

bouillies. De plus, les reflets du vin rouge qui, absorbé par Nounou, aurait tari son lait, se retrouvent peut-être dans la couleur de la Dongoline.

Mais tout ce dont la mauvaise langue de Gragra accusait Nounou, et qui est d'ailleurs moins que certain, l'entérite des nourrissons étant trop commune, surtout alors, pour pouvoir l'attribuer à coup sûr aux agissements particulièrement coupables de ma nourrice ; tout ce que Nounou était du moins accusée d'avoir perpétré contre moi se trouve ici mis au service de la vengeance œdipienne de la femme évincée d'auprès de l'homme par moi. Car ce n'est pas le poison en soi qui me rend ici malade ; c'est l'agression de l'empoisonneuse, mise en action par ses charmes maléfiques, qui confère à la Dongoline le pouvoir de nuire à Mimi. De ces charmes, nous reconnaissons « Pentis, pour tuer les gens », suivi de « Rentis, pour redonner la vie aux gens » (I. 73), magie restitutrice qui devait du moins figurer mon désir à moi, la victime, auteur du récit. Hocus-Pocus semble emprunté tel quel à quelque conte de fées ; quant à Papily-Gigily, enchantement escamoteur « pour faire disparaître », nous le connaissons déjà.

Ainsi nous voyons Trou-trou-Locuste à l'œuvre autour de son chaudron, qu'il alimente, telles les sorcières, avec des plantes cueillies de nuit, dans le noir, symbole du mal, pour être plus maléfiques. Mais le vin rouge bu par Nounou ne suffit pas à colorer la Dongoline et surtout ne saurait rendre compte de son étrange nom.

La Dongoline est donc déclarée être rouge, « la couleur du Diable » (couleur aussi de l'encre avec laquelle est écrite toute cette page). Explication mythique trop lointaine qui ne nous satisfait pas ! Le vin valait encore mieux. Cependant le rouge évoque d'abord ici pour moi, non pas la couleur du vin, mais de ce qu'était le poison par excellence de mon enfance : la liqueur rouge du sirop de Flon administrée, imposée par mes deux Locustes, ma grand-mère et sans doute aussi Nounou quand celle-ci voulait, la nuit venue, jouir de la paix de ses amours.

Mais une autre idée me vient : le rouge est donc la couleur du sang, du sang que j'avais pu voir sortir du « trou » de la femme, ainsi qu'une autre histoire, quelques pages plus loin. en témoigne (*L'homme qui se coupa la figure*, I. 88). Le sang menstruel pouvait-il être, comme dans tant de superstitions populaires, assimilé par moi à un poison, du fait que le sang qu'on fait ou voit couler porte en soi son talion ? De plus, sortant du trou même où j'aurais voulu, moi, attaquer Nounou pour lui voler le pénis de Pascal, ce sang pouvait à son tour me vouloir le plus grand mal. C'est d'ailleurs peut-être le souvenir de l'observation précoce d'après laquelle le sang, chez la femme, sort d'un autre trou que les excréments, qui m'a fait, dans le nom attribué au personnage figurant ma nourrice, redoubler la syllabe *Trou* en *Trou-trou*, à l'instar du double orifice inférieur de la femme.

Mais le pénis de l'homme, qui hante ce trou sanglant, est rouge lui aussi !

Et la Dongoline, ne l'oublions pas, ne se résout en liquide qu'après être bouillie ; elle est d'abord plante, et c'est en tant que plante qu'elle est proclamée rouge, couleur du Diable. La Dongoline ne serait-elle pas vraiment, au-dessous de tous ces reflets de vin, de sirop de Flon, de sang, venus la teinter, le pénis du Diable, c'est-à-dire le pénis du Mauvais homme, le mauvais pénis, celui qui fait à la femme du mal ? Son nom lui-même, dans ce contexte, peut-être s'expliquerait, en passant, il est vrai, par un transfert de bas en haut sur le corps humain. *Dongoline* évoque en effet, ce qui est phonétiquement correct, *Tongoline*, le D et le T étant même consonne variée, et *tongue*, en anglais, veut dire langue. La Dongoline serait ainsi la Plante de la langue, de la langue phallique ou pénis. Point n'est alors étonnant qu'elle soit rouge !

Mais cette Dongoline, je pouvais de mes yeux la voir ! Elle était donc sur le bureau de Papa ! N'était-ce pas peut-être elle, cette plante multicolore, fantastique, et comme il n'en poussait ni aux champs ni aux bois, qui

s'épanouissait, tel un arc-en-ciel échevelé, dans les boules de cristal des presse-papier paternels ? Elle semblait vénéneuse tant elle était irisée. Les couleurs n'étaient-elles pas des poisons ? Ne m'interdisait-on pas de porter à ma bouche mes pinceaux quand je peignais ? Ne me disait-on pas que Tante Jeanne, qui le faisait pour les effiler, risquait de s'empoisonner ? Ainsi la plante arc-en-ciel m'apparaissait, telle une opale, toute chargée de maléfice, mais aussi de magnificence. Quoi de plus beau que son éclat où, parmi tant de couleurs, le rouge pourtant dominait ? Et puis son inaccessibilité en redoublait la fascination. Dans sa sphère de cristal elle semblait flotter en quelque pays de rêve, en quelque lointain royaume des fées. Oh ! si Papa m'avait donné l'un de ces trésors ! Je crois qu'il en possédait deux, un grand et un petit. Mais je n'osais pas me formuler pareille ambition à moi-même ; la merveille n'était donc l'apanage que de Papa ; ni Bonne-Maman ni aucune femme n'avaient droit à pareille splendeur ! Ainsi la fleur surnaturelle enchâssée dans son cristal sur le bureau paternel me semblait un éminent attribut phallique. Mais symbole tout ruisselant aussi de maléfice ! Les couleurs étaient des poisons, et le rouge, qui y dominait, c'était donc la couleur et du sang et du Diable !

Or ce pénis du Diable, si l'on dit dessus, comme fait Trou-trou : Papily-Gigily, enchantement « pour faire disparaître » (I. 73), il disparaît, dans la femme bien entendu, où il se transforme en fœtus nocif et rend très malade. On ajoute : Pentis ! et il peut faire mourir. Et le poison secrété par ce mauvais pénis doit être le sperme qui rend enceintes, donc malades, vomissantes, voire menacées de mort les femmes, ainsi que ma tante Jeanne, la lécheuse de pinceaux, l'était alors.

Il peut sembler curieux de voir Trou-trou, qui est donc la femme évincée par mon désir œdipien, se faire l'animateur, l'animatrice plutôt du mauvais pénis. C'est comme si elle me disait, à moi l'enfant femelle qui aspirais au pénis viril : Tiens, tu en veux ; tu l'as ! à présent, crèves-en !

Et le mauvais pénis obéissant, délégué de la mauvaise mère, secrète alors ses poisons.

Un parallèle à ces miens fantasmes devait pourtant m'être fourni un peu plus tard dans la réalité par les imaginations tout aussi primitives et assez paranoïaques de Mimau. Mimau se mit un temps, quand on m'apportait mon potage, à me l'arracher, s'écriant : « Ne mange pas ça ! » et je l'entendais alors marmotter à Gragra qu'Anna, cette fille qui était donc le Vice, aurait incité l'un des valets de pied, son amant, à faire quelque chose dans la soupe. « Quoi ? » demandai-je un jour, « cracher dedans ? » « Non », répondait Mimau, mystérieuse. « Quoi alors ? Pipi dedans ? » « Non », répondait Mimau plus énigmatique encore, « c'est pire, tu ne peux pas savoir ». Je devais au contraire fort bien le pressentir ; j'avais donc vu « la goutte qui attend » ! Mais cette réaction paranoïaque de Mimau fut postérieure à l'histoire commentée ici, si je me souviens bien, et c'était de mes propres ailes que je volais quand j'imaginais la Dongoline, pénis empoisonneur.

La femme donc, la mère œdipienne spoliée, délègue le mauvais pénis de l'homme pour la venger.

Trois questions méritent ici de nous arrêter : d'abord celle de l'angoisse de l'enfant devant l'adulte ; puis celle de la mission d'empoisonneuse de la femme ; enfin celle de la « délégation œdipienne », c'est-à-dire de l'agression œdipienne du parent rival haï exercée par l'autre, le parent libidinalement convoité.

***

Toutes les terreurs, toutes les angoisses humaines, de l'enfant, du névrosé ou du primitif, quelque absurdes que parfois elles paraissent, doivent avoir été une fois, en leur temps, justifiées par des menaces de dangers réels. Ce qui ensuite en fait de l'angoisse injustifiée, leur confère le caractère irrationnel, névrotique, c'est l'inertie du psychisme, son attarde-

ment à des stades d'évolution dépassés, alors que ces dangers réels ne sont plus. Sans compter le traitement que subissent les objets et les affects d'angoisse une fois qu'ils sont tombés dans l'inconscient : condensation, isolation, déplacement. Prenons par exemple ma terreur, ma phobie infantile des poisons. Certes ni ma grand-mère ni ma nourrice ne songeaient réellement, consciemment à m' « empoisonner ». Mais dans les profondeurs de leur être, chez Nounou surtout, quand la nuit, par exemple, je la dérangeais, s'agitaient les archaïques instincts d'agression, et jusqu'à des souhaits de mort contre la petite troubleuse de ses amours. Or comme l'enfant perçoit l'instinct bien avant l'inhibition, le moindre geste, le moindre mot, le moindre regard agacé ou courroucé de l'adulte, lui semblent chargés d'une très effective menace. Il va d'un bond jusqu'au bout du geste, de la parole, du regard agressifs, et se sent devant l'adulte fort, lui, l'enfant faible, en danger. La disproportion de forces entre l'adulte et l'enfant est sans doute le premier fondement des angoisses infantiles.

Cependant, quand j'avais peur des poisons, cette phobie n'était pas fondée que sur la perception juste des agressions archaïques inconscientes restées vivantes au fond du cœur de ma nourrice ou de ma grand-mère. Avec son sirop de Flon, ma nourrice comme ma grand-mère me rendaient vraiment malade, ainsi que beaucoup de parents rendent malades leurs enfants par des soins inappropriés. Les parents ne sont pas de fait que bénéfiques; ils peuvent aussi être très maléfiques, et pas seulement quand ils punissent, sévissent. Avec de bonnes intentions, ils peuvent nuire, voire tuer. Il suffit de rappeler les hécatombes de bébés tombés victimes de l'entérite des nourrissons, du lait non stérilisé donné avec des mains aimantes, mais pour eux, de fait, « empoisonneuses ».

C'est ainsi que la mère nourrice ne donne pas que le lait qui fait vivre, mais peut aussi donner, et très réellement, le liquide qui fait mourir.

Même, pour en rester sur un plan moins tragique, c'est le lait de la

nourrice qui donne à l'enfant ses premiers vomissements, ses premières coliques, bref, ses premiers « empoisonnements », bien que non mortels, ainsi qu'il advint sans doute pour moi quand Nounou commença de me sevrer.

La mère, la nourrice, la femme apparaît ainsi, ontogéniquement, comme le prototype de l'empoisonneuse, de la sorcière qui, par ses maléfices, peut endommager mortellement l'intérieur sacré du corps.

On voit que j'attribue à l'angoisse infantile une base bien plus fondée dans la réalité externe que ne le fait Mélanie Klein. D'après sa thèse, qu'adopta l'école psychanalytique anglaise, c'est l'agression du bébé qui se retourne contre lui-même par peur du talion, constituant ainsi le premier surmoi et projetant du même coup au dehors ces figures d'angoisse fantasmatiques toutes chargées de la propre et immense agression du petit être. C'est ainsi que Mélanie Klein cherche à expliquer le contraste déconcertant existant entre la mère d'angoisse « fantasmatique » et la mère réelle de l'enfant, si bonne souvent.

Je crois quant à moi bien plus à la « mauvaiseté » réelle, en acte ou en puissance, des parents ou éducateurs, ce qui n'implique pas la négation de leur bonté en même temps tout aussi réelle et profonde. Et si de nos jours cette nuisance ne reste le plus souvent qu'en puissance, pour la plus grande part restreinte aux pulsions de l'inconscient des parents, aux temps préhistoriques, dont justement notre inconscient semble avoir gardé la trace mnémique, il en devait parfois être tout autrement !

***

Dès qu'apparut dans les hordes humaines quelque division du travail, à l'homme dut échoir la chasse et le pourvoi en captures animales, à la femme la préparation des nourritures. Avec la découverte du feu, elle se fit bientôt la première cuisinière ; et c'est sans doute elle, pensent bien des

historiens de la civilisation, qui, en pratiquant la cueillette des fruits et des herbes sauvages, découvrit les céréales, ce dont témoigneraient les mythes démétériens.

Ainsi la femme poursuivait, modifiée, sa mission de première nourrice, et cette fonction prolongée de nourricière, elle l'a gardée des temps préhistoriques jusqu'à nos jours, puisque c'est d'ordinaire la femme qui, sous tous les climats, prépare les repas.

Mais du fait que la femme fût ainsi la dispensatrice des bénédictions orales, elle pouvait aussi devenir celle des maléfices oraux. Ce dut être la femme la première réelle empoisonneuse, grâce aux herbes qu'elle savait récolter. La plupart des poisons naturels sont en effet végétaux, et la femme, préposée aux cueillettes, dut trouver les herbes, les fruits vénéneux, et à l'occasion s'en servir.

Car si l'homme, le fort, le dominateur, d'ordinaire tuait par le silex, le bronze ou le fer, substituts de la griffe et de la dent effractrices, la femme, la faible, l'asservie, avait à sa portée cette arme des faibles : le poison.

Ainsi la femme, la première, dut inventer de se servir du charme nocif des plantes vénéneuses pour se débarrasser de ses oppresseurs mâles ou de ses rivales femelles, suivant les cas.

Telle est l'hypothèse qui m'est venue à l'esprit et qui semble confirmée et par le folklore, avec toutes ses cuisines de sorcières, et par la criminologie, où l'on voit l'empoisonnement pratiqué surtout par des femmes.

⁂

Mais si, après cette incursion au domaine incertain du préhistorique, nous en revenons au conte de Mimi et de l'Escamoteur, nous y retrouvons Trou-trou, c'est-à-dire ma nourrice et rivale auprès de celui-ci, affairé à sa cuisine de sorcière et achevant sa décoction de Dongoline.

Cependant la Dongoline, cette plante rouge, couleur du Diable, s'identifie, nous l'avons vu, au pénis du Diable, du Mauvais homme, donc au mauvais pénis néfaste, dans ce cas-ci empoisonneur.

Ainsi nous voyons ma rivale la femme se servir, pour me punir de lui avoir pris son amant, son homme, Pascal-l'Escamoteur, du pénis même de celui-ci, lequel, d'objet de ma convoitise, devient instrument de mon châtiment, suivant un mécanisme psychologique d'ailleurs fréquent.

De même, dans les fantasmes des hommes névrosés, se rencontre la représentation du « vagin denté », du vagin de la femme qui pourrait leur mordre le pénis, le leur enlever, dans l'acte par ailleurs voluptueusement désiré de l'accouplement.

Je crois que, dans ces deux cas en miroir, nous sommes confrontés par le fait psychique de la « délégation œdipienne ». C'est l'homme en effet d'abord, le père, souverain rival, qui menaça phylogéniquement le fils de la castration culturelle, menace qui va retentissant encore dans l'inconscient de nos petits garçons. Mais la mère est chargée à son tour de l'acte punitif, et c'est dans l'accouplement même avec la femme que le névrosé s'imagine pouvoir être châtré. La mère, la femme devient dans ce cas la « castratrice déléguée ».

De même, la mère, la femme rivale, originairement, peut bien avoir parfois empoisonné ses rivales, chambardé, détruit par le poison l'intérieur de leur corps, menace qui continue à retentir dans l'inconscient de nos petites filles. Mais la mère aussi peut déléguer ses pouvoirs et l'homme, avec son pénis réellement pénétrateur, se charger de son rôle destructeur, empoisonneur. Et ceci d'autant plus que l'homme, vraiment, plante à l'intérieur de la femme une « plante rouge », une Dongoline dont elle peut ensuite difficilement se débarrasser : le fœtus avec ses racines.

***

C'est pourquoi « quand Mimi s'éveilla le matin elle était malade... » de cette même maladie qu'avait ma tante Jeanne et qui la faisait le matin vomir.

On dirait que je considère ici la grossesse comme un châtiment œdipien, comme transmise, par malédiction maternelle, de femme en femme, telle une maladie contagieuse ou héréditaire. C'est parce qu'on a été la rivale de sa mère qu'on est par elle condamnée, et par l'entremise du pénis vengeur, à, comme elle, être engrossée, avec tout le cortège de douleurs et de malheurs qui s'ensuivront. En punition du péché originel, c'est-à-dire du crime œdipien, la femme reste condamnée à « enfanter dans la douleur ».

Cependant mon salut s'accomplit en fin de récit : une bonne fée surgit en lieu et place du méchant Trou-trou. Et la fée dit : « pour vous guérir » (Rentis !) « quelqu'un doit faire un grand cri mais vous devez pas le dire parce que si vous dites à quelqu'un de crier s'il crie ça ne fera pas d'effet ». On ne saurait mieux exprimer que, pour guérir de la grossesse, pour en être « délivrée », il faut accoucher. J'avais dû entendre rapporter qu'en accouchant, les femmes criaient, et qu'il fallait beaucoup crier pour bien accoucher, suivant l'idée populaire. Mais l'accouchement doit être réel, il ne suffit pas de crier n'importe comment, sans accoucher, d'où la recommandation de la fée.

On remarquera que ce n'est pas moi qui dois crier, c'est-à-dire accoucher, pour me guérir, mais « quelqu'un ». Ce quelqu'un va bientôt se préciser, après que la fée aura renouvelé son conseil salvateur. Quelqu'un crie en effet : « Gretchen fit un grand cri et je fus bien ».

Or Gretchen, nous l'avons vu à maintes reprises, semble avoir été pour moi (suivant le Faust de Gœthe : j'avais des lettres !) une incarnation de la femme coupable de la sexualité, victime de la maternité. Je me décharge ici sur elle de l'épreuve d'accoucher; c'est elle, ou ma mère, qui, victimes expiatoires, vont accoucher, voire en mourir, cependant que

moi, de par cette offrande, telle l'humanité rachetée par l'immolation du Christ, je reste en vie, je suis « bien ».

⁂

Cependant le personnage salvateur de Gretchen pourrait, dans ce récit des exploits empoisonneurs de Trou-trou, être surdéterminé encore par ailleurs. Gretchen, en effet, c'est le diminutif de Margarethe, Marguerite en français. Et la femme de chambre de ma grand-mère, celle qui, d'après la légende, aurait tenté de me sauver des bouillies empoisonneuses de Nounou, s'appelait donc Marguerite. Cette Marguerite avait poussé le cri d'alarme qui, bien que Nounou fût restée, m'avait sauvée, soit parce qu'on avait acheté la bonne vache, soit par la seule force magique de ce cri.

Le mythe et la biographie ainsi se rejoignent pour faire du cri, délivreur ou avertisseur, de Gretchen, le charme qui me rend la santé et me sauve la vie. (1)

---

(1) Je reproduis ici (Planche IV) une aquarelle de mon enfance où apparaît une plante rouge, telle la Dongoline. La topographie de cette mienne composition semble très anatomique : entre les deux masses montagneuses symbolisant sans doute les fesses féminines se creuse une fente, avec au fond une nappe d'eau (amniotique ?) où, tel un têtard de grenouille, nage ce qui doit être un petit fœtus. Sur la masse rocheuse de droite sont posées une femme en vert, genre ange (Petite-Maman céleste ?) et une petite fille en rouge, sans doute moi. Non loin, près du paternel soleil rayonnant, une sorcière vole paraissant menacer, en vrai Trou-trou néfaste, avec son classique balai dressé, l'abîme aqueux (ce doit être une figuration de la Mauvaise mère au ciel, tandis que l'ange vert est la Bonne mère céleste). Un autre petit fœtus auréolé de cinq rayons, tel un nouveau Mic-miau (cf I. 62) s'envole, naît de l'une des plantes vertes (poils pubiens ?) poussées sur la « fesse » rocheuse de gauche. Mais les éléments les plus intéressants de cet ensemble sont, d'une part, le globe noir ailé bandé de clair qui flotte à l'intérieur de la « fesse » de droite, et qui doit figurer un nouveau Kkmac, bol ou enfant fécal (cf I. 62 et la Planche III en couleurs); d'autre part la plante rouge, sans doute ici pénis inclus, qu'il soit faste ou néfaste, dans la fente féminine. Cette éclatante plante échevelée rappelle un peu celle du presse-papier paternel. Enfin un tout petit personnage rouge, également ailé, au centre de la plante, lève un bras, et mon appartenance à la plante rouge, c'est-à-dire ma filiation paternelle est peut-être indiquée du fait que la robe de la petite fille en haut, près de sa mère-ange, se trouve striée du même rouge intense que la phallique plante.

Planche IV.

moi, de par cette offrande, telle l'humanité rachetée par l'immolation du Christ, je reste en vie, je suis « bien ».

***

Cependant le personnage salvateur de Gretchen pourrait, dans ce récit des exploits empoisonneurs de Trou-trou, être surdéterminé encore par ailleurs. Gretchen, en effet, c'est le diminutif de Margarethe, Marguerite en français. Et la femme de chambre de ma grand-mère, celle qui, d'après la légende, aurait tenté de me sauver des bouillies empoisonneuses de Nounou, s'appelait donc Marguerite. Cette Marguerite avait poussé le cri d'alarme qui, bien que Nounou fût restée, m'avait sauvée, soit parce qu'on avait acheté la bonne vache, soit par la seule force magique de ce cri.

Le mythe et la biographie ainsi se rejoignent pour faire du cri, délivreur ou avertisseur, de Gretchen, le charme qui me rend la santé et me sauve la vie. (1)

---

(1) Je reproduis ici (Planche IV) une aquarelle de mon enfance où apparait une plante rouge, telle la Dongoline. La topographie de cette mienne composition semble très anatomique : entre les deux masses montagneuses symbolisant sans doute les fesses féminines se creuse une fente, avec au fond une nappe d'eau (amniotique ?) où, tel un têtard de grenouille, nage ce qui doit être un petit fœtus. Sur la masse rocheuse de droite sont posées une femme en vert, genre ange (Petite-Maman céleste ?) et une petite fille en rouge, sans doute moi. Non loin, près du paternel soleil rayonnant, une sorcière vole paraissant menacer, en vrai Trou-trou néfaste, avec son classique balai dressé, l'abîme aqueux (ce doit être une figuration de la Mauvaise mère au ciel, tandis que l'ange vert est la Bonne mère céleste). Un autre petit fœtus auréolé de cinq rayons, tel un nouveau Mic-miau (cf I. 62) s'envole, naît de l'une des plantes vertes (poils pubiens ?) poussées sur la « fesse » rocheuse de gauche. Mais les éléments les plus intéressants de cet ensemble sont, d'une part, le globe noir ailé bandé de clair qui flotte à l'intérieur de la « fesse » de droite, et qui doit figurer un nouveau Kkmac, bol ou enfant fécal (cf I. 62 et la Planche III en couleurs); d'autre part la plante rouge, sans doute ici pénis inclus, qu'il soit faste ou néfaste, dans la fente féminine. Cette éclatante plante échevelée rappelle un peu celle du presse-papier paternel. Enfin un tout petit personnage rouge, également ailé, au centre de la plante, lève un bras, et mon appartenance à la plante rouge, c'est-à-dire ma filiation paternelle est peut-être indiquée du fait que la robe de la petite fille en haut, près de sa mère-ange, se trouve striée du même rouge intense que la phallique plante.



PAUL AND MIMI

Personnage	Tableaux
Paul	1 - un salon servant de [salle a mangé
Mimi	2 - un[illegible] foret ou il y a [[illegible] ours blanc
un gardien	3 - un p[illegible] bateaux [cassé sal[illegible] [illegible]goutant
La maman de Paul [et Mimi	4 - u[illegible]t village [[illegible]trés propre
Le papa de Paul et [Mimi	5 - u[illegible] plus petit [plu[illegible] plus de- [goutant
2 turquez	6 [illegible] trés riche
Mme Proveux	
Mimau	
Mme Reichenbach	
une fée	



Prologue

[illegible] at table is [illegible] Proveux [[illegible] Madame [illegible] is at the win[illegible]ning :)

81

PAUL AND MIMI

Personnage

Paul
Mimi
un gardien
La maman de Paul
[et Mimi
Le papa de Paul et
[Mimi
2 turques
Mme Proveux
Mimau
Mme Reichenbach
une fée

Tableaux

1 - un salon servant de
[salle a mangé
2 - une foret ou il y a
[des ours blanc
3 - un port de bateaux
[cassé sal et degoutant
4 - un petit village
[trés propre
5 - un port plus petit
[plus sal et plus de-
[goutant
6 - un salon trés riche

Prologue

(a drayaingroom at table is Madame Proveux
[Mimau Madame
Reicheibach mimi is at the window screamming :)

mimi

comme in.! come in.! (2 turc rentre.)
(changement. « la foret du bois » « La
[foret des ours blanc. ») (Paul et
mimi se sauvant.)

Paul, the is a place where we could

82 *put or selfs*

Mimi

what a good idea. it was annonying
[to stay alwais
to the house.

Paul

oh! yes! (~~ils se mett~~ent (they put them
[self in
the place.) how we are well here.

Mimi

oh! yes! (they see a white paw.)

Paul

what is that?

Mimi

~~*C'est un ourse!*~~ *it is a white bear,*
[how it is
annoying, but wait, I have a meeans to
[defende our
self. (Mimi take's a bit of wood and
[presente it to
the bear, the bear will take it to eat
[it, thinking
eatting Mimi find it is bad and goes
[away. a fai-
-ry appeard willing to save Paul and
[Mimi she will
condocte them and Mimi - loos her Mimi
[work. and —
Mimi see a gardern he take Mimi and
[bring Mimi. mese-
-ring they avance the water augmente,
[at last we arri-

-ve to the sea.) the water give me a [vertige that I can not exprés.

83 *3 tableau 2e Acte*

(a port of see very disgusting very [mush boats. the gardner make's me cross on a boat to [go to the other edge)

Mimi

~~que je suis contente d'avoir traver~~ how [I am glad

PAUL ET MIMI

Personnage	*Tableaux*
Paul	1-*un salon servant de*
Mimi	[*salle a mangé*
un gardien	2-*une foret ou il y a*
La maman de Paul	[*des ours blanc*
[*et* Mimi	3-*un port de bateaux*
Le papa de Paul *et*	[*cassé sal et degoutant*
[Mimi	4-*un petit village*
2 turques	[*trés propre*
Mme Proveux	5-*un port plus petit*
Mimau	[*plus sal et plus de-*
Mme Reichenbach	[*goutant*
une fée	6-*un salon trés riche*

Prologue

(un salon à table est Madame Proveux
[Mimau Madame

Reichenbach mimi est à la fenêtre criant :)

mimi

entrez ! entrez ! *(2 turc rentre.)*
(changement. « la foret du bois » « La
[foret des ours blanc ») (Paul et
mimi se sauvant.)

Paul . il y a un endroit où nous pourrions

82 nous mettre

Mimi

quelle bonne idée . c'était ennuyeux de
[rester toujours
à la maison .

Paul

oh ! oui ! *(~~ils se mett~~ent* (ils se mettent
[dans
l'endroit.) comme nous sommes bien ici.

Mimi

oh ! oui ! (ils voient une patte blanche.)

Paul

qu'est cela ?

Mimi

~~C'est un ourse !~~ c'est un ours blanc,
[comme c'est
ennuyeux, mais attendez, j'ai un moyen
[de nous dé-
-fendre. (Mimi prend un bout de bois
[et le présente à
l'ours, l'ours veut le prendre pour le
[manger, pensant
manger Mimi trouve que c'est mauvais
[et s'en va. une fée
paraît voulant sauver Paul et Mimi elle
[veut
les conduire et Mimi la perd Mimi mar-
[che et

Mimi voit un jardinier il prend Mimi
[et apporte Mimi . me-
surant ils avancent l'eau *augmente,* enfin
[nous arri-
vons à la mer.) l'eau me donne un
[*vertige* que je
ne peux pas exprimer .

83 *3 tableau 2e Acte*

(un port de mer très dégoûtant beau-
[coup de bateaux . le
jardinier me fait traverser sur un bateau
[pour aller sur l'autre bord)

Mimi

~~*que je suis contente d'avoir traver*~~ que
[je suis contente

PAUL ET MIMI

(I. 81-83)

Mes petits amis Escard, les enfants du bibliothécaire de mon père, étaient trois frères et deux petites sœurs. Des trois frères le dernier, Jean, me fournissait, nous l'avons déjà vu, le prototype de mon frère jumeau John, mon doublet mâle. L'aîné Paul, de cinq ans plus âgé que moi, apparaît ici dans une sorte de couple plus conjugalement teinté, dans une vraie liaison objectale. Il va s'agir en effet, pour Paul et Mimi, de se défendre contre les attaques d'un ours blanc, totémique réincarnation, semble-t-il, de la mère vengeresse, qui, de fait, s'appelait donc aussi Blanc.

Je ne m'attarderai pas au prologue : l'on y voit deux Turcs entrer dans notre salle à manger, où toutes les femmes sont rassemblées. Ces deux Orientaux seraient-ils l'évocation turquifiée de mon père et de son demi-frère Pascal ? Toujours est-il que Paul et moi à cette vue nous enfuyons dans la forêt, symbole sans doute de la « forêt » pubienne de la femme.

Mais là une menaçante patte blanche vient nous troubler. Mimi, subtilement, détourne l'attention de l'ours en lui présentant un fallacieux rameau de bois qu'il croque, puis qu'il lâche. Cependant Mimi « perd » bientôt la bonne fée qui veut les « sauver » et se trouve, heureusement, sous la protection d'un bon jardinier. Mais la voici tout à coup en proie au « vertige » de l'eau, de la mer, qui a apparu et « augmente ».

⁂

Le vertige de l'eau formait le dernier tableau de l'un des cauchemars à répétition de mon enfance que j'ai déjà mentionné plus haut. (Voir Commentaires du *Crayon de bouche*, I. 16). Tel était-il en général :

« Je me trouvais dans une maison : des brigands montaient l'escalier ; comme ils allaient enfoncer la porte, je m'enfuyais par la fenêtre, en

volant. Je passais, grâce à un effort pour me soulever, une barrière de très hauts arbres qui bordaient le jardin; mes pieds les frôlaient en passant, et je gagnais, toujours volant, la campagne. Je survolais des plaines infinies; enfin je voyais sous moi apparaître des lagunes; les langues de terre entre s'espaçaient, et c'était enfin la mer. Cependant je ne pouvais plus m'arrêter; mon vol m'emportait malgré moi; mes paupières ne pouvant plus se fermer, mes yeux, douloureusement, devaient rester ouverts, éblouis par la blancheur blessante du ciel et de l'eau; enfin je descendais, descendais entraînée vers la mer; mes pieds y trempaient, je m'y enfonçais peu à peu... et, comme l'eau allait gagner ma gorge, je m'éveillais dans une angoisse atroce. »

Deux éléments de ce cauchemar se retrouvent dans l'histoire de *Paul et Mimi :* l'entrée des brigands, ici déguisés en Turcs, et le vertige de l'eau.

Freud considéra ce rêve comme un fantasme de retour, ou d'identification, à ma mère morte. En tous cas la mer y apparaît hostile et cherchant à m'engloutir; M. Trou-trou y est devenu le trou d'eau où l'on retourne pour n'en plus ressortir.

Dans le conte de *Paul et Mimi,* la mère œdipienne me menace deux fois; une première sous la forme de l'ours dévorateur, dans les entrailles duquel je suis ainsi menacée de retourner; une seconde sous les espèces des eaux qui me donnent le vertige, le vertige de la mort.

Mais le bon jardinier est heureusement là, figure bénévole sans doute inspirée par Eugène, notre jardinier de Saint-Cloud, que j'aimais beaucoup. Ce bon jardinier, qui connaît donc les entrailles de la terre-mère qu'il sait creuser, n'ignore pas non plus celles de l'eau-mère. Ainsi il peut, dans le « port de mer très dégoûtant » où il arrive avec Mimi, et où se trouvent « beaucoup de bateaux », en prendre un et me faire traverser « pour aller sur l'autre bord ».

Serait-ce là un symbole de naissance, de seconde naissance, pour échapper à nouveau à la mère-vengeresse qui voudrait me réengloutir ? Le port dégoûtant pourrait être son cloaque ; les nombreux bateaux des équivalents de la corbeille de Moïse où voguent vers la vie les enfants ; la rive enfin où j'aborde figurer, comme si fréquemment dans le symbolisme des ponts, la rive de la vie où l'homme de fait transporte, avec son pénis qui féconde la femme, les petits enfants.

Ainsi échappée à la vengeance mortelle de la mère, sauvée par l'homme qui me ramène à la rive de la vie, je m'exclame à juste titre : Que je suis contente d'avoir traversé !

THE ESCAMOTEUR *lundi 12 mai . 1890*

Once there was a great fire and in
[this fire there was a
little girl whose name was mary and
[they called her mimi and
she screamed to the window if some
[body could save her
but . . . . .

(sans suite)

Dessins

★

★

a man
with
aut
legs

★

L'ESCAMOTEUR *lundi 12 mai . 1890*

Une fois il y avait un grand incendie dans
[cet incendie il y avait une
petite fille dont le nom était mary et on
[l'appelait mimi et
elle criait à la fenêtre si quelqu'un pouvait
[la sauver
mais......

(sans suite)

Dessins

★

un homme
sans
jambes

L'ESCAMOTEUR

(I. 87)

« Une fois il y avait un grand incendie dans cet incendie il y avait une petite fille dont le nom était mary et on l'appelait mimi et elle criait à la fenêtre si quelqu'un pouvait la sauver mais... »

L'histoire s'arrête là; l'Escamoteur annoncé par le titre n'a pas le temps de surgir, sans doute en sauveur.

***

Menacée par le poison dans la première histoire intitulée *L'escamoteur*, (I. 76), par l'ours et l'eau dans le drame *Paul et Mimi*, (I. 81), je le suis ici par le feu. Feu sans doute des plaisirs sexuels défendus, feu des plaisirs masturbatoires dont mon rêve d'envol contenait le symbole, feu des jeux amoureux que j'eusse voulu jouer avec l'Escamoteur.

Et la mort par le poison dongolien, par les crocs de l'ours blanc, par les gouffres des eaux ou les flammes de l'incendie, doit être autant de modes vengeurs de ma mère évincée, et très réellement, et par mes désirs et par son embolie.

Sans doute, si cette histoire eût été achevée, m'y aurait-on vue sauvée par l'Escamoteur, pendant salvateur pour le feu du bon jardinier pour l'eau.

Je me souviens d'ailleurs, à propos de ces deux éléments parfois destructeurs, d'avoir, à maintes reprises, entendu discuter devant moi par Mimau, Gragra et même Bonne-Maman, de ce qui était le plus terrible, ou du feu ou de l'eau. Les unes tenaient pour le feu (Bonne-Maman, je crois), mais Mimau, si je ne me trompe, penchait pour l'eau. « On peut éteindre le feu avec l'eau », déclarait-elle, « mais de l'inondation, comment se défendre ? » Je saisissais mal la valeur de ce raisonnement; j'avais,

moi, malgré le cauchemar de la mer, plus peur du feu que de l'eau, dont le charme, même terrible, m'attirait, tel le Pêcheur de Gœthe, sans doute en vertu de quelque nostalgie amoureuse maternelle recelée au fond bleu et du ciel et des eaux.

⁂

Quant à l'homme sans jambes dessiné au bas de la page, il doit être en un rapport quelconque avec le complexe de castration. (1)

---

(1) Dans un « Agenda » de 1890 tenu par moi, je retrouve, à la date du 4 mai, la mention suivante : « Guégué » (mon petit cousin Pierre) « s'habille en pantalon », en ces pantalons dont on m'avait donc dit qu'ils distinguaient, des filles en jupes, les garçons. Or l'histoire inachevée de *L'Escamoteur* est du 12 mai.

THE MAN WHO CUT HIS FACE

THE DREAM

There was once upun a time a man
[and
this man would cut his face with a
[pane
then once this man went out (because
[he was
living in the forest and had no house.)
[of the
forest to go in the town to see if he
[could have
a pane to cut his face. but nobody
[gave him
a pane and he was very misérable.
[and at
the meane time he saw the «Escamoteur»
[with

the queen of fairy's «Mimi». and then he beseeched the Escamoteur to give him (supliya) [*a pane*
to cut his face but the Escamoteur said it was not nesesery thenhe asked to Mimi and Mimi who was wery good thought « I [*will give*
him onne to cut his face and when [*he will have*
annofe of cutting his face I will cured [*him »*
then he was glad and cut his face then after he was wery miserable to have cutten his face Mimi cured him. then Mimi awoke and it

89 *was a dream.*

End

L'HOMME QUI SE COUPA LA FIGURE

LE RÊVE

Il était une fois un homme et
cet homme voulait se couper la figure
[avec un carreau
alors un jour cet homme sortit (parce qu'il
vivait dans la forêt et n'avait pas de
[maison.) de la
foret pour aller à la ville pour voir s'il
[pouvait avoir
un carreau pour se couper la figure.
[mais personne ne lui donna
un carreau et il était très malheureux.et au
même moment il vit l'*«Escamoteur»* avec
la reine des fées «Mimi». et alors il
supplia l'*Escamoteur* de lui donner un
(supliya) [carreau

pour se couper la figure mais l'*Esca-*
[*moteur* dit que
ce n'était pas nécessaire alors il demanda
[à Mimi et
Mimi qui était très bonne pensa « Je lui
[en donnerai
un pour se couper la figure et quand
[il aura
assez de se couper la figure je le guérirai »
alors il fut content et se coupa la figure
[et après
il fut très malheureux de s'être coupé
[la figure
Mimi le guérit. alors Mimi s'éveilla et c'

89 était un rêve .

Fin

L'HOMME QUI SE COUPA LA FIGURE
LE RÊVE

(I. 88-89)

Quand j'écrivis cette histoire sur les derniers feuillets de ce premier cahier, ma tante Jeanne devait être enceinte d'environ trois mois, le récit inachevé de *L'Escamoteur,* sur la page précédente, étant du 12 mai, et le début de mon second cahier se trouvant porter la date du 30 mai 1890.

⁂

« Il était une fois un homme et cet homme voulait se couper la figure avec un carreau... » Voilà un singulier souhait, et que ne suffit pas à expliquer la seule et très juste interprétation de Freud, au seul vu de cette histoire, d'après laquelle l'Homme qui se coupa la figure, c'est ma nourrice menstruante. Car pourquoi l'Homme *désire*-t-il se couper la figure ?

Seule la compréhension des récits précédents permet de le saisir. La grossesse, en effet, y est apparue comme une affreuse calamité, une cause de maladie, une menace de mort. Alors, il en faudrait guérir. Et le signe qu'on en a guéri est de revoir son sang ! Pour écrire cette histoire, je devais le savoir, avec cette prescience instinctuelle déconcertante de l'enfant.

L'Homme qui désire se couper la figure, c'est ainsi la femme enceinte qui souhaite revoir son sang. Si la femme y apparaît sous forme d'homme, c'est moins, je crois, en reflet de ce temps lointain où la différence des sexes m'échappait qu'en vertu du fait que la femme est ici enceinte. On a vu plus haut (*La goutte qui attend,* I. 64) comment par le coït la femme peut être changée en taureau, c'est-à-dire phallicisée par l'absorption et la rétention imaginaire du pénis viril.

Mais le fœtus est de plus considéré par moi comme un pénis implanté par le coït dans la femme, comme un pénis que l'homme a fiché en elle et qui y croîtrait, enraciné — suivant une conception qu'on retrouve parfois dans les analyses. D'où les figures de femmes enceintes à nom d'homme, de l'Homme-aux-taches, qui est ma mère avec son purpura, et de l'Homme qui se coupa la figure, ma tante grosse de trois mois.

Peut-être avais-je entendu ma tante, dont c'était la quatrième grossesse, peut-être l'aurais-je entendue, vomissante, fatiguée, souhaiter au début de s'être trompée, et que ses règles revinssent ? En tous cas, autrefois, j'avais dû entendre une autre femme le souhaiter : ma nourrice, qui avait bien pu, une fois ou l'autre, se craindre enceinte de Pascal. Elle avait alors dû, devant lui, devant moi, se lamenter, jour après jour, de son « retard ». Enfin le sang reparaissait, et Nounou, délivrée, respirait, inondée de sang et de joie.

Aussi a-t-il raison, l'Homme, de vouloir si ardemment se couper la figure ; « alors un jour cet homme sortit (parce qu'il vivait dans la forêt et n'avait pas de maison) de la forêt pour aller à la ville pour voir s'il pouvait avoir un carreau pour se couper la figure... » Voilà une fois de plus le contenu pris pour le contenant ; à l'intérieur de la forêt pubienne, que porte donc le corps de la femme, la femme est dite ici habiter. « Mais personne ne lui donna un carreau et il était très malheureux. » Qui aide, en effet, les femmes enceintes à revoir leur sang, c'est-à-dire à avorter ?

« Et au même moment il vit l'Escamoteur avec la reine des fées Mimi et alors il supplia l'Escamoteur de lui donner un carreau pour se couper la figure... »

Oui, ma nourrice avait bien dû se plaindre du retard de ses règles devant l'Escamoteur-Pascal et le supplier de l'aider, par quel moyen ? drogue ou autre, à les revoir. « Mais l'Escamoteur dit que ce n'était pas

nécessaire » ; Pascal devait en effet alors répondre que ce n'était pas nécessaire, que les règles reviendraient bien toutes seules.

Cependant la situation est ici changée par rapport à ce qu'elle avait été pour moi alors : la toute petite Mimi est en imagination devenue la toute-puissante reine des fées, triomphante compagne œdipienne de l'Escamoteur. C'est pourquoi la pauvre femme enceinte, de qui nul n'a eu pitié, se tourne vers la puissante Mimi pour implorer son secours : « alors il demanda à Mimi et Mimi qui était très bonne pensa : Je lui en donnerai un pour se couper la figure et quand il aura assez de se couper la figure je le guérirai. »

Ici il me faut rappeler quelle conception de la naissance était dans l'enfance la mienne. Pour moi, le bébé ne naissait pas tout seul ; le chirurgien devait venir pour délivrer la mère. Avec quelque chose de tranchant, il lui ouvrait le ventre et en sortait le bébé. Ensuite il devait recoudre ; il devenait forcément, chirurgien insigne, l'Homme qui coud. A cette mienne « conception césarienne de la naissance », un fait réel avait pu concourir : ma mère avait donc été accouchée « aux fers », ce que je n'étais pas sans entendre répéter, et je percevais des allusions aux marques que les « fers » auraient, plusieurs mois durant, laissé sur ma nuque.

Or la sorte de service que me demande la femme enceinte, représentée ici par l'Homme qui veut se couper la figure, ressemble à quelque service césarien au petit pied : elle veut en effet, avec un carreau, un morceau de verre, objet dont j'avais pu, à mes dépens, éprouver la vertu coupante, s'ouvrir, certes elle-même (mon sadisme manifeste était déjà bridé), la figure, c'est-à-dire le ventre, pour en faire sortir et le sang des menstrues et sans doute du même coup le morbifique, le dangereux fœtus.

Et comme cela fut écrit lorsque ma tante était enceinte de trois mois, on peut parler ici de « complexe d'avortement ». Mimi très bonne consent donc, pour délivrer la malheureuse femme enceinte, à lui donner un car-

reau. « Alors il fut content et se coupa la figure et après il fut très malheureux de s'être coupé la figure Mimi le guérit. » Ainsi, après que la femme s'est débarrassée du fœtus, elle est effrayée par l'inondation de son propre sang. Je peux même me demander si ma nourrice n'aurait pas fait une fois une fausse couche, avec perte de sang ? Mais je ne le crois pas ! Les pertes de sang seraient plutôt celles, transférées à elle, faites par ma grand-mère à sa ménopause, et dont j'avais entendu parler. Alors habitant Saint-Cloud, elle devait rester couchée, saignant jour après jour. C'était peu avant ma naissance; ma mère, qui était une phobique, avait pris peur d'une possible « contagion », et ma grand-mère, pour n'être accusée de rien, s'était fait transporter, toute saignante, hors de la maison, au risque, ajoutait-elle pour corser l'histoire, de sa vie.

La crainte vitale de la perte du sang se fait jour sous le désir du retour des menstrues : l'Homme est très malheureux après qu'il s'est coupé.

N'oublions pas non plus que les hommes, en se rasant, se coupent parfois vraiment la figure, ce qui me frappait beaucoup. Et puis, j'avais moi-même saigné de la figure, lors d'une hémoptysie, à quatre ans, événement que j'ai déjà commenté ailleurs, dans « *L'identification d'une fille à sa mère morte* » (1). Ce jour-là, dans une hallucination de réveil, j'avais vu une cigogne irisée, opalisée, posée sur mon ventre, symbole pour moi aussi de maternité néfaste. Une grosse opale qu'avait possédée ma mère était en effet censée, d'après la chronique des femmes de la maison, lui avoir porté malheur. Et ma mère aussi avait saigné de la bouche, elle qui avait également eu des hémoptysies. Tout, ce jour-là, m'identifiait à ma mère.

Saigner était par suite pour moi bénéfique quand saigner, c'était le retour souhaité des menstrues, conjurant la redoutable grossesse; mais saigner était maléfique quand c'était hémoptysie ou accouchement mortel.

---

(1) *Revue française de psychanalyse*, tome II, fasc. 3, 1928.

Aussi quand l'Homme, après s'être coupé comme il le désirait, se trouve malheureux de saigner, Mimi, bonne sur toute la ligne, le guérit.

***

Mais pourquoi Mimi est-elle aussi bonne envers la femme, envers sa rivale, en somme, auprès de l'Escamoteur ? On pourrait penser à quelque moquerie, à de l'agression dissimulée sous de la bonté, quand je donne à la femme de quoi se couper, et se débarrasser d'un fœtus qu'après tout, en femelle, je pourrais lui envier. Mais je ne crois pas que tel soit le sens de ce petit récit.

Ce que je tente ici, c'est une réconciliation avec la Mère, Petite-Maman, Bonne-Maman, Nounou, Tante Jeanne condensées dans la figure unique de l'Homme qui se coupa la figure. J'avais tué ma mère : Pentis ! je lui rends ici la vie : Rentis ! en la délivrant et du fœtus et même du saignement. L'attentat à la vie étant ce qu'il a de plus réprouvé, de plus mauvais, je laisse, à l'inverse de ce que je fis en réalité, à ma mère la vie, afin qu'elle me laisse en échange jouir en paix, ce que point je ne pouvais ! de l'homme, ici figuré par l'Escamoteur.

« Alors Mimi s'éveilla et c'était un rêve », c'est-à-dire, comme toujours lorsqu'on déclare rêver, quelque chose de très réel.

Quel est ici ce noyau du réel ? Je me demande si ce ne serait pas le souvenir des anxiétés réelles de ma nourrice quand elle se craignait enceinte de Pascal, et gémissait, et se plaignait avec véhémence, devant lui et moi, de ses retards.

89

THE GHOST AND THE QUEEN OF FAIRIES

The queen of fairies once went out of her Kindom to go to a ball of the ghosthess she had a black dress in muslenn and silvers stars were on it she had a silver star in her hairs and was beautifully dressed the ghosthess had white dresses with silver all was beautiful then in the ball the queen of fairies met a man and she dans with this man and this man was the ESCAMOTEUR then mimi the queen of fairies loved him wery much and maried him

END

89

LES FANTOMES ET LA REINE DES FÉES

La reine des fées sortit une fois
de son royaume pour aller à un bal des
fantômes elle avait une robe noire
en mousseline et des étoiles d'argent étaient
dessus elle avait une étoile d'argent dans
les cheveux et était magnifiquement habillée
les fantômes avaient des robes blanehes
avec de l'argent tout était beau alors
au bal la reine des fées
rencontra un homme et elle dansa avec cet
homme et cet homme était l'*ESCAMOTEUR*
alors Mimi la reine des fées l'aima
beaucoup et se maria
avec lui

FIN

LES FANTOMES ET LA REINE DES FÉES

(I. 89)

La réconciliation se poursuit : Mimi, reine des fées, va à un bal des fantômes, où tout est beau, depuis sa robe en mousseline noire constellée d'étoiles qui fait d'elle, identification maternelle, une vraie reine de la nuit, jusqu'aux belles robes des fantômes. Je suis ainsi réconciliée avec les morts, ou plutôt les mortes. (Nounou à son départ, d'où elle ne revint jamais, avait dû pour moi être assimilée à ma mère, partie elle aussi, à jamais, ô grand départ ! dans l'autre monde.) Alors, avec l'assentiment implicite des fantômes, je rencontre l'Escamoteur et je l'aime beaucoup et je me marie, triomphalement œdipienne, avec lui.

Pages

Pages

Pages

TABLE DES MATIÈRES

(I. 93-94)

La table des matières de ce premier cahier, pour laquelle je m'y suis reprise à deux fois, manifeste déjà, comme me le fit observer Freud, par son soin de cataloguer mes précoces créations littéraires, l'amour-propre de l'écrivain.

TABLE DES COMMENTAIRES DU CAHIER I

TABLE DES PLANCHES DU CAHIER I

ACHEVÉ D'IMPRIMER
LE 20 AVRIL 1939 PAR
DANIEL JACOMET & Cie
PARIS